

GOVERNMENT OF INDIA

ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 39786

CALL No. BPa8/Gau./Pcl.

D.G.A. 79.

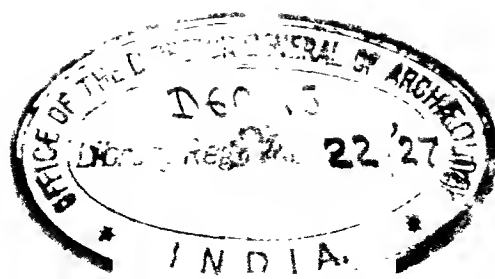
14

MISSION PELLiot EN ASIE CENTRALE

SÉRIE IN-QUARTO

II

SÛTRA DES CAUSES ET DES EFFETS



MISSION PELLIOT EN ASIE CENTRALE

SÉRIE IN-QUARTO

38781

II

Le Sûtra des Causes et des Effets

DU BIEN ET DU MAL

Édité et traduit d'après les textes sogdien, chinois et tibétains

PAR

ROBERT GAUTHIOT et PAUL PELLIOT

AVEC LA COLLABORATION D'ÉMILE BENVENISTE

TOME II

TRANSCRIPTION, TRADUCTION, COMMENTAIRE ET INDEX

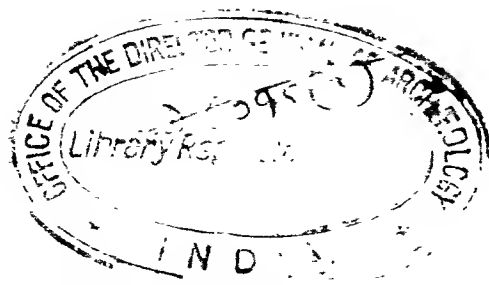


PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI^e)

1926



FEDERAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.
Acc. No. 39286.
Date. 25/4/63.
Call No. R. 2. 1/1000. 1/1000.

INTRODUCTION

De tous les manuscrits en langue et en écriture sogdiennes que j'ai recueillis en 1908 dans les grottes de Touen-houang, le plus considérable (après le *Vessantara-jātaka*) et le mieux conservé est un rouleau de papier chinois long de sept mètres, formé par l'assemblage de seize feuilles de papier collées bout à bout ; il porte aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale la cote mss. PELLLOT, n° 3515. Le texte, bien complet, occupe 577 lignes. A la fin se trouve une première note chinoise en écriture du X^e siècle, effacée ensuite par un trait de pinceau qui l'entoure presque entièrement ; cette note, que je lis 曹金泰經壹 *Ts'ao kin t'ai king yi*, ne peut signifier que « *Sūtra* de Ts'ao Kin-t'ai, un » ; autrement dit, Ts'ao Kin-t'ai aura été un des possesseurs du manuscrit. Je ne me rappelle pas actuellement avoir rencontré ailleurs le nom de ce personnage, mais il s'agit vraisemblablement d'un membre de cette famille Ts'ao qui, au milieu du X^e siècle, exerçait un pouvoir héréditaire — on pourrait presque dire « régnait » — à Touen-houang. Une autre note chinoise, d'écriture plus ancienne (VIII^e—IX^e siècles?), est ainsi conçue : 善惡因果經 *Chan ngo yin kouo king*, « *Sūtra des causes et des effets du bien et du mal* ».

En 1909—1910, on ne connaissait autant dire rien du sogdien, surtout du sogdien bouddhique. L'indication d'un titre chinois à la fin de notre rouleau était donc singulièrement précieuse, puisqu'elle laissait espérer la découverte d'un texte chinois correspondant au texte sogdien ; une fois en possession d'un bilingue, les difficultés de l'interprétation ne seraient plus insurmontables. A vrai dire, aucun *sūtra* de ce titre ne figurait dans les éditions de ce qu'on appelle le *Tripitaka* chinois. Mais, vers ce même temps, paraissait le *Supplément I* du *Tripitaka* de Kyōto, et, dans le premier *t'ao* de ce *Supplément*, je rencontrai précisément un texte intitulé *Chan ngo yin kouo king*. A ce moment, GAUTHIOT avait déjà fait une première transcription du texte sogdien. La comparaison fut décisive : le texte sogdien de Touen-houang et le *sūtra* chinois publié à Kyōto se répondaient mot pour mot (1). GAUTHIOT et

(1) Cf. PELLLOT, *Un bilingue sogdien-chinois*, dans *Mélanges d'indianisme offerts par ses élèves à M. Sylvain Lévi*, Paris, Leroux, 1911, in-8, 329—331.

moi décidâmes de publier les deux versions côte à côte, avec traduction, commentaire et glossaire. Peu après, je trouvai également une version tibétaine. Notre travail était fort avancé quand la guerre éclata ; GAUTHIOT en fut l'une des victimes. En 1920, j'ai fait paraître le fac-similé du manuscrit sogdien et celui du texte chinois de Kyôto. Aujourd'hui nous publions enfin la traduction. Les notes laissées par GAUTHIOT ont été revues d'abord par M. A. MEILLET, puis reprises et complétées avec autant de soin que de compétence par M. E. BENVENISTE. Je suis responsable de la version chinoise et des notes sur les versions tibétaines. M. BENVENISTE a mis au point le glossaire préparé il y a plus de dix ans par GAUTHIOT et par moi.

* * *

Le *Sūtra des causes et des effets du bien et du mal* est conçu dans le cadre ordinaire des *sūtra*, c'est-à-dire qu'il est censé reproduire les paroles prononcées, en une certaine occasion, par le Buddha Çakyamuni. Quant au thème, c'est celui d'un certain nombre de textes incorporés aux collections régulières du *Canon*, tant en Chine qu'au Tibet : on énumère les rétributions qui s'attachent dans les existences futures à tels ou tels actes des existences antérieures. Une logique assez puérile inspire tout le système : « Les pauvres viennent de parmi les avarés... Les sourds viennent de parmi ceux qui n'aiment pas à entendre la Loi... Quiconque entre dans un temple en s'étant mis du fard au visage et du vermillon aux lèvres devient oiseau au bec rouge... Les hommes qui n'aiment pas les beaux vêtements, surveillent et capturent les malfaiteurs, dorment peu et se mettent beaucoup en colère, viennent de parmi les chiens..., etc. » Mais la simplicité même de cette littérature édifiante lui a assuré un succès qu'attestent dans le cas présent, à côté des textes chinois retrouvés au Japon et à Touen-houang, les versions sogdienne et tibétaines.

Succès d'autant plus naturel en somme que l'œuvre était au goût du jour et du pays. Les textes bouddhiques arrivés vraiment de l'Inde et traduits en chinois jouissaient d'un prestige sacré, mais ne parlaient guère à la foule ; celle-ci allait de préférence aux textes écrits pour elle, inspirés de son esprit, à condition qu'on les lui présentât comme des produits authentiques du bouddhisme hindou. De là tous ces apocryphes que les catalogues du bouddhisme chinois dénoncent régulièrement, mais que l'effort des autorités religieuses n'arrivait pas à supprimer même dans les couvents (1). Le *Sūtra des causes et des effets du bien et du mal* vient

(1) J'avais préparé sur ces apocryphes du bouddhisme chinois une assez longue étude qui avait fait l'objet d'une communication à l'Académie des Inscriptions le 5 Mai 1911 (cf. *Comptes rendus de l'Académie*

en bon rang dans une série que les manuscrits de Touen-houang ont fort enrichie. C'est un apocryphe en un chapitre, mentionné et dénoncé pour la première fois dans un catalogue de 695, le *Ta tcheou k'an ting tchong king mou lou* (1), puis à nouveau, avec renvoi d'ailleurs au catalogue de 695, dans le *K'ai yuan che kiao lou* de 730 (2).

Toutefois ce texte, qui n'est remarquable ni par son âge ni par son sujet, offre pour la linguistique iranienne un intérêt beaucoup plus grand que n'en aurait eu un traité de doctrine fortement pensé et charpenté. Précisément à raison de sa nature populaire, il puise directement dans la réalité et nous livre un vocabulaire de près de mille mots, très riche en noms d'animaux et d'objets matériels ; une moitié de ce vocabulaire est nouvelle. Il importait de serrer de près les acceptions des mots et la valeur des formes grammaticales. C'est ce qui explique le gros effort dépensé à propos d'un texte qui, pris en lui-même, ne l'eût guère mérité.

* * *

Le *Sūtra des causes et des effets du bien et du mal* nous a été d'abord connu par un texte chinois et un texte sogdien ; j'en ai retrouvé en 1912 une version tibétaine dans une recension du *Kanjur*, et plus récemment je me suis aperçu que, dans cette même recension du *Kanjur*, la première version tibétaine est suivie d'une autre effectuée indépendamment. Lequel de tous ces textes est à l'origine des autres ?

Le tibétain peut être mis immédiatement hors de cause. Pour des raisons multiples, y compris l'indication formelle du colophon qui termine l'une des versions tibétaines, il est clair que le tibétain a été traduit du chinois. Quant au texte sogdien, j'avais envisagé en 1910 l'hypothèse qu'il pût être l'original, et j'étais ainsi amené à me demander si ces *sūtra* apocryphes « ne représentaient pas en partie une littérature bouddhique qui, sans originaux hindous, se serait spontanément développée dans les premiers siècles de notre ère chez les bouddhistes de l'Asie Centrale » (3).

des Inscriptions, 1911, p. 290) ; je comptais la joindre à la présente traduction, en même temps que la traduction d'un texte orthodoxe du *Tripitaka* offrant des points de ressemblance avec notre *sūtra* apocryphe, et la traduction d'une des versions tibétaines de notre *sūtra*. Après la guerre et un déménagement, je n'ai pu retrouver la chemise où étaient ces notes, et n'ai pas le loisir de reprendre ce sujet actuellement.

(1) Nanjiō, *Catalogue of the Buddhist Tripitaka*, n° 1610; *Tripit.* de Tōkyō, 結, III, 64 v°.

(2) Nanjiō, *Catalogue*, n° 1485; *Tripit.* de Tōkyō, 結, V, 38 v°.

(3) *Un bilingue sogdien-chinois*, p. 331.

Cette hypothèse doit être abandonnée. Nous savons aujourd'hui que les communautés sogdiennes étaient actives en Chine, et l'un de nos manuscrits a été écrit matériellement à Khumdān, c'est-à-dire à la capitale des T'ang, Tch'ang-ngan, l'actuelle Si-ngan au Chàn-si (1). Le *Sūtra des causes et des effets du bien et du mal* a été lui-même traduit du chinois en sogdien, et probablement en Chine. En dehors de nombreuses expressions de chinois courant et qui sont traduites littéralement en sogdien, il suffit de citer comme preuves les mots chinois transcrits par le traducteur sogdien, et dont la présence ne s'expliquerait pas si le sogdien était l'original : c'est le cas pour 'ym'wtsy, « perroquet » ; pyp'n, « bousier » ; ɔyɰ, « renouée » ; sans doute s'm, « épingle de tête », et myɰ, « tigre » (2).

* * *

Le *Sūtra des causes et des effets du bien et du mal* nous est donc connu en un original chinois, des traductions sogdienne et tibétaines. Voici quelques précisions sur ces divers textes.

I Texte chinois. La première mention de ce texte chinois se trouve dans un catalogue de 695. Rien dans le texte lui-même ne donne une indication précise quant à la date de sa composition, mais on peut admettre avec beaucoup de vraisemblance que cet apocryphe, ignoré des catalogues antérieurs, a été écrit dans le courant du VII^e siècle. La langue en est simple, généralement rythmée en membres de phrases de quatre mots. Le vocabulaire est assez souvent celui de la langue populaire, si bien qu'un certain nombre de noms vulgaires d'oiseaux ou d'insectes nous sont inconnus aujourd'hui. Pour cet original chinois du *Sūtra*, j'ai utilisé les textes suivants :

1^o (A) Le texte imprimé dans le 1^{er} t'ao du *Supplément I* du *Tripitaka* de Kyōto, et qui est reproduit intégralement sur les planches XLVI—LII de notre premier volume. J'ignore à quelle source les éditeurs de Kyōto ont puisé ; toutefois une note du catalogue provisoire de la collection indiquait qu'ils se servaient ici d'un texte imprimé. Ce texte était assez mauvais, non pas à raison des graphies vulgaires qui se retrouvent d'ailleurs dans d'autres manuscrits des T'ang et sont au contraire intéressantes, mais parce qu'il y a dans cette édition de Kyōto de nombreuses fautes de texte ; je les ai discutées dans mes notes.

(1) Cf. GAUTHIOT, *J. A.*, novembre-décembre 1911, p. 657.

(2) Pour les quatre premiers mots, cf. les notes 69, 77, 87, 89 dans le commentaire de la version chinoise ; en ce qui concerne myɰ, voir F. W. K. MÜLLER, *Die «persischen» Ausdrücke* etc., dans *Sitzungsber.* de l'Acad. de Berlin, 1907, 464.

2° (B) Le ms. PELLIOU 2922 de la Bibliothèque Nationale, provenant de Touen-houang. C'est un volume broché de 0^m 12 de haut, formé de sept cahiers cousus ensemble, et comptant 64 feuillets. Le manuscrit est complet. Ecriture médiocre du X^e siècle. Quelques fautes; beaucoup de bonnes leçons. Quatre pages en sont reproduites sur notre planche XLV.

3° (C) Le ms. du British Museum S 714 (Ch. 1607), rapporté de Touen-houang par Sir AUREL STEIN, et que M. LIONEL GILES m'a communiqué. Le début manque. J'y ai relevé, au milieu d'un certain nombre de fautes, quelques bonnes leçons.

En 1911 ou 1912, j'avais également remarqué à Berlin, parmi les manuscrits chinois recueillis dans la région de Tourfan par les missions GRUNWEDEL et VON LE COQ, un fragment qui appartenait soit à un manuscrit de notre sūtra, soit à un texte très voisin. Mais la note que j'avais prise à ce sujet est de celles qui se sont égarées.

II Traduction sogdienne. A en juger par le papier, par l'écriture sogdienne et par la note chinoise la plus ancienne, notre ms. PELLIOU 3515 doit se placer vers l'an 800. Ce manuscrit nous donne le texte le plus considérable en sogdien bouddhique qui soit connu jusqu'ici après le *Vessantara-jātaka*. Ce n'est pas le lieu d'insister sur ce qui distingue le sogdien bouddhique retrouvé en Chine du sogdien chrétien recueilli dans la région de Tourfan. Au point de vue de la date de la traduction, on peut admettre qu'elle a été effectuée, à un demi-siècle près, aux alentours de l'an 700. Notre manuscrit, pour beau qu'il soit, n'est qu'une copie, qui n'est pas exempte d'un certain nombre de fautes, et porte même, dans quelques cas, la trace de lacunes et d'interpolations. En général la traduction est remarquablement fidèle.

III Traductions tibétaines. J'ai déjà signalé en 1914 (1) l'existence d'une version tibétaine de notre *Sūtra*; mais il y a en réalité deux versions tibétaines distinctes.

1° (Tibétain A). Dans le dernier volume de la section *mdo* du *Kanjur*, figure un texte intitulé *'Phags-pa legs ñes kyi rgyu dan 'bras-bu bstan-pa ñes-bya-ra theg-pa chen-po'i mdo*, « Saint sūtra du Mahāyāna intitulé Enseignement des causes et des effets du bien et du mal » (2). Dans le *Kanjur* de Narthang, le texte se trouve au vol. 30 du *mdo*, ff. 303—320. Je me suis servi du *Kanjur* rouge en 105 volumes de la Bibliothèque Nationale, vol. *ke* (= tibétain 93 de la Bibl. Nat.); notre texte

(1) *Notes à propos d'un catalogue du Kanjur*, dans *Journal asiatique*, juillet-août 1914, p. 142.

(2) Cf. SCHMIDT, *Index des Kanjur*, Saint-Petersbourg, 1845, p. 53; FEER, *Analyse du Kanjour*, dans *Ann. du Musée Guimet*, in-4, t. II, p. 287; H. BRÜCK, *Verzeichnis der tibet. Handschr. der k. Bibl. zu Berlin*, 1^{re} partie, *Kanjur*, pp. 69—70.

y occupe les ff. 204 v^o — 216 v^o ; il est parfois incorrect ; mais comme je ne faisais pas une étude critique spéciale des versions tibétaines, j'ai cru pouvoir m'en tenir à celle-ci.

A la fin de cette première version tibétaine, on lit un bref colophon : *Žu-chen-gyi lo-ccha-va ban-de Čhos-grub-kyis rGya-gar dañ rGya'i dpe-las bsgyur-čin žus-te gtan-la phab-pa*, « Fixé (*gtan-la phab-pa*) après révision du style (*žus-te*) par le vénérable (*ban-de*) traducteur grand réviseur (*žu-chen-gyi lo-ccha-va*) Čhos-grub, qui a traduit [le texte] d'après un exemplaire (*dpe*) hindou et [un exemplaire] chinois » (1).

Malgré ce colophon, je ne crois aucunement qu'il y ait eu un texte « hindou » du *Sūtra des causes et des effets*. La traduction est faite non seulement à moitié, mais tout entière, sur le chinois, dont elle reproduit littéralement les idiotismes. Mais un texte qui pouvait se réclamer de l'Inde jouissait au Tibet d'une plus grande autorité. C'est de la même manière que le recueil du *Sage et du Sot*, bien que traduit du chinois en tibétain, a été pourvu par la suite d'un pseudo-titre sanskrit. Que la supercherie remonte à Čhos-grub ou qu'elle soit de date plus récente, il n'y a pas à chercher dans l'Inde un texte correspondant à notre apocryphe chinois.

Par contre, il est très vraisemblable que cette traduction tibétaine soit due à Čhos-grub, car Čhos-grub a été, dans la première moitié du IX^e siècle, le principal traducteur bouddhique de chinois en tibétain. J'ai tenté en outre de montrer, il y a quelques années, que c'est lui qu'il faut reconnaître dans le 法成 Fa-tch'eng, dont le nom correspond strictement en chinois au Čhos-grub tibétain, et qui, habitant le Temple des sutra à Kan-tcheou du Kan-sou, fit alors passer un certain nombre d'œuvres tibétaines en chinois (2).

La traduction de Čhos-grub suit de très près l'original, même dans ce que celui-ci a de spécifiquement chinois, à l'exception de quelques divinités populaires mentionnées dans un passage d'ailleurs obscur (cf. la note 119 de mon commentaire).

2^o (Tibétain B). Immédiatement après la traduction de Čhos-grub vient dans le *Kanjur* un texte intitulé *dGe-va dañ mi dge-va'i las-kyi rnam-par smin-pa bstan-pa'i mdo*, « *Sūtra de l'enseignement de la maturation complète des actions bonnes et mauvaises* » (3) ; dans le *Kanjur* rouge de la Bibliothèque Nationale, il occupe

(1) Ce colophon se trouve aussi dans le *Kanjur* manuscrit de Berlin étudié par M. BECKH et dans le *Kanjur* dont l'index, lithographié par les soins de Schilling von Canstadt, a été ensuite publié par SCHMIDT.

(2) Cf. J. A., juillet-août 1914, 142—144 ; y joindre les précisions nouvelles résultant des articles de MM. HANEDA et ISHIHAMA dans *Shirin*, VIII [1923], 120—121, et dans *Shina-gaku*, III [1923], 379—386.

(3) Cf. SCHMIDT, *Index*, n. 53. FEER, *Analyse*, p. 287 ; BECKH, *Verzeichnis*, p. 70.

les ff. 216 v — 224 v du volume *ke*. Cette œuvre n'est suivie d'aucun colophon, mais il a échappé à CSOMA DE KÖRÖS, à FEER et à M. BECKH que ce n'était là qu'une autre traduction du *sūtra* précédent. Toutefois les deux traductions sont indépendantes l'une de l'autre, et Tibétain B prend avec l'original chinois de plus grandes libertés que Tibétain A ; en outre, et au moins dans le *Kanjur* rouge, la tradition littéraire de Tibétain B n'est pas très satisfaisante.

Cette traduction se trouvant, comme la précédente, dans toutes les recensions connues du *Kanjur*, doit remonter, elle aussi, au moins jusqu'à l'époque mongole, c'est-à-dire jusqu'aux environs de l'an 1300. Mais elle est, selon toute vraisemblance, bien plus ancienne. On verra dans les notes qui accompagnent ma traduction du texte chinois (notes 74 et 80) que deux phrases au moins de Tibétain B sont citées dans le *Vaidūrya gya'-sel* ; en apparence ceci ne nous avance guère, puisque je ne suis pas en mesure de dater ce dernier ouvrage. Du moins l'une de ces citations confirme-t-elle la présence, dans Tibétain B, d'un terme assez mystérieux *do-log* qui est probablement transcrit du chinois, et ceci impliquerait que la traduction tibétaine B eût été faite avant l'amuïssement des occlusives finales en chinois du Nord et de l'Ouest, c'est-à-dire avant le XI^e siècle. On sait que les éditeurs du *Kanjur* rouge ont modernisé les transcriptions de mots chinois dans les textes tibétains quand ils en ont reconnu les formes originales (1), mais il s'en faut qu'ils l'aient toujours su faire, et ici d'ailleurs *do-log* était protégé par l'ignorance où on était alors d'un texte chinois correspondant. Il semble en effet que l'original chinois du *Sūtra des causes et des effets du bien et du mal*, après avoir joui d'une grande popularité du VII^e au X^e siècle, ait subi ensuite une longue éclipse pour reparaitre simultanément, il y a quelques années, au Japon et dans les grottes de Touen-houang.

(1) Cf. par exemple *J. A.*, juillet-août 1914, 140—141.

P. PELLIOU

TEXTE SOGDIEN

'Krtyh 'nβ'nt ptwry pwstk 'yw prw'rt

- nm'w pwt' nm'w drn' nm(')w s(nk)' m'd nymy ptwšty 'Pny prw 'yw
zmnwh 'yw pwt' k'w š'r'βst knđyh 'wy kydy' βwδstnyh
'skw't rm γrβy šmnty 'Pny rm 'pw ptšm'r pwtystβt 'Pny
rm βγ'yšt 'Pny δ'wn 'pw ptšm'r 'ny' βwrmh 'nm'n'k (. . . .)t
5 w'm't'nt rty ZK 'βč'(n)pdy 'γšywn'k γwyštr 'w drn prβ'y'r'y
'skwn rty ZK 'nw'n'k č'wn 'ws'γtp'zn nyγ'wšy'nt 'skwn rty
wyδ'γty 'yw ''n'nt wyšnw mrtym'k w'td'r ''z'wn pyδ'r ZKw
pwt' m'd pt'yškwy 'βč'npdy γwyštr'' kδry 'Pny wyn'm skwn
ZKw δ'mwh ZKny 'ywznk' ZKwyh mrtym'tt myδ'ny ''z'yt rty
10 'sty wβyw kršn'w ny čk'šl'y 't t'w'nty 't nyz''wr 't š't
't čštwn 't šyrβr'n 't 'βzyβr'n 'Pny prm''k 't βyzkn'k
't šn ZK wnyr L' m'n'ntk 't ZK w'γš 'ny'z'nk' 'Pny s(. . . .)
ZKny prw 100 srδ L' myrty rtyms 'sty ZKny prw 30 srδ*

Sūtra des causes et des effets des actions, un rouleau

Namo Buddha, namo Dharma, namo Saṃgha! Ceci donc a été entendu par moi. Et, en un temps, le Buddha, en la ville de Ārāvastī, dans le jardin de Jeta, se trouvait en compagnie de beaucoup de moines, de bodhisattvas innombrables, et de dieux, et avec un concours innombrable d'autres mondes . . . ils étaient. [5] Et Bhagavat (maître souverain du monde) exposait la loi et l'assemblée l'écoutait d'un cœur pur, et alors Ānanda, à cause des formes d'existence des êtres humains, répondit ainsi au Buddha : « Bhagavat (maître du monde), actuellement je vois que parmi les hommes (chaque) créature naît d'une même espèce. [10] Et il y a à la fois le beau et le laid, le fort et le faible, le riche et le pauvre, le joyeux et le triste, le noble et le vil, et leurs voix ne concordent pas, et leurs paroles sont diverses. Et

- myrty rty ms 'sty L' 'sptsrd''k ZKny 'wyh z'kdn'k myd'ny*
 15 *myrty rty ms 'sty ZKny kršn'w βwt rty pyšt čštwn' n rty*
'sty βyzkn'k 't čkšt''k pyšt š't βwt rtyms 'sty
pčm''k' 't z'wrkyn 'pw t'ny'kh 'Pny 'pw pδβr' rtms
'sty nyz'wr rm t'ny'kh 'Pny rm pδβr' ny 'βyzβr'n rty
ms 'sty ZKny zw'n βrz'k βwt 't šyrβr'n rtyms 'sty
 20 *ZKny šy ZK zw'n mwrzky βwt 'TRny 'sty ZKny ZKw šyr wnty rty*
'škrwβ šwt rtyms 'sty γwny 'kyny ZKw γnt'k wnty
rty wr'kh βyrt rtyms 'sty mrtym'k ZKny 'sp'yt'k
pršt 'γwš'yp čšm'k rtyms 'sty š'w ptywrk' čšm'k
rtyms 'sty mwrzk' rynec'kk ZKny r'm'nt prm'n prm''yt
 25 *rtyms 'sty βrz'k 'Pny mz'γγ rty prm'nptwš'k m'ynt*
rtyms 'sty ZKny šy z'tk δγwth γrβy βwt rtyms 'sty
ZKny γwδk'r 't 'yw st''γ sr'k βwt rtyms 'sty ZKny
βykprimw γ'β'k 'Pny š'β'k šwt 't 'wβr'wytk rtyms
'sty ZKny čš''yt 'Pny wš'yt rtyms 'sty ZKny 'wyh
 30 *γ'n'kh skwty rty prw ryz γwrt 't nγ'wnt rtyms 'sty*
ZKny trw'k 'skwny čštwn' 't zy''nkyn βwt 'Pny m's'k
skwn'γ š't βwt rtyms 'sty ZKny ršty βwt 't δ't'yk
rty 'pw 'rn 't 'pw γw'n ZKw prk's βyrt 'Pnyn βntkt'k

[il y a celui] qui à cent ans ne meurt pas, et celui qui meurt à trente. Et il y a celui qui n'arrive pas à terme et meurt dans l'utérus. [15] Et il y a celui qui est beau, mais pauvre; et il y a le vil et laid, mais riche. Puis il y a le puissant et fort, sans honneur et sans dignité; puis il y a le faible pourvu d'honneur et de dignité. Et il y a aussi le misérable dont la vie est longue, et il y a aussi l'heureux [20] dont la vie est courte. Et il y a celui qui fait le bien et qui est impliqué dans une histoire; et celui qui fait le mal et obtient le succès. Puis il y a l'homme blanc et gras, aux yeux louches, et l'homme noir aux yeux foncés. Puis il y a le petit, court, qui toujours donne des ordres, [25] et il y a le long et grand qui reste obéissant. Puis il y a celui qui a quantité de fils et de filles, et celui qui est isolé et solitaire. Puis il y a celui qui erre au dehors, et va, affamé et transi(?); puis il y a celui qui a nourriture et vêtement (?). Puis il y a celui qui demeure dans une maison [30] et a, à sa satisfaction, nourriture et vêtements. Puis il y a celui qui, jeune, est pauvre et vil. mais riche quand il est vieux. Puis il y a celui

- 35 *βyδ'yt rty ms 'sty ZKny 'γw 'By' k'w z'tk s'r z'ry m'n*
βwt 'Pny ZK z't'k k'w 'By' 'spγst'y βwt rtyms 'st'nt
w'γwn'k βr'trt ZKny r'm'nt y'r 't pδry'mč wn'nt rtyms
'sty ZKny ZKw zw'n 't m'st'kh wn'nt č'wn wyspn'č 'pw
'ps'yδ rtyms 'sty ZKny šy γypδ γ'n'kh L' βwt rty r'm'nt
'ny γypδ γ'n'kh skwty rtyms 'sty ZKny r'γyh z'yh
 40 *'skwty 'YKny 'γw nγs'y rtyms 'sty ZKny r'm'nt nyst'k*
'skwty rm wγš' rtyms 'sty ZKny ZKw γy'ry'kh βrty
č'wn 'βyz' rtyms 'sty ZKny wyč'γtk βwt 't 'sprγk'
't ms 'sty ZKny 'sk'rn'k βwt 't 'pw zn'kh rtms 'sty
'ky ZKw γnš'kh wnty rty 'prw βyrt rtyms 'sty ZKny
 45 *L' prw'yδt rty γwty "yst rtyms 'sty š't pyšt "zβry*
't γysčn'k βwt rtyms 'sty čšw'n δβ"r δβrn'k rtyms
'sty ZKny w'γš trn 't nγβy wy"βrty rtyms 'sty ZKny w'γš
w'n'kw w'βt 'YKny č'wn 'skt' 'nyδ'y 'skwn rtyms 'sty
ZKny wyspny pry' βwt ZKny šδ wysp' ZKw ptr'yδ δ'rt rty
 50 *ms 'sty ZKny wyspy zyšt'y βwt KTH 'Pny šn δwr pw'rt'nt*
rtyms 'sty ZKny k'w wyspy w'tδ'r "z'wn s'r z'ry m'n βwt

qui est droit et juste, mais qui, sans reproche et sans tort, reçoit un châtement et est mis en prison. Puis il y a celui qui, père, est bienveillant envers son fils, [35] et, fils, plein de piété envers son père; puis il y a des frères tels que sans cesse ils se disputent et se contrarient. Puis il y a ceux qui établissent leur vie et leur demeure avec tout en abondance; puis il y a celui qui n'a pas de maison à lui, et qui séjourne toujours dans la maison d'autrui; puis il y a celui qui vit dans le désert, [40] comme les bêtes. Puis il y a celui qui reste toujours assis avec joie; puis il y a celui à qui le malheur fait mener une vie errante. Puis il y a celui qui est intelligent et brillant, et puis il y a celui qui est stupide et sans connaissances. Puis il y a celui qui est ingénieux et qui obtient alors seulement (le succès); puis il y a celui [45] qui ne recherche pas et arrive de soi-même. Puis il y a le riche, mais cupide et avare; puis il y a le pauvre qui fait l'aumône. Puis il y a celui qui profère des paroles coulantes et aimables (?); puis il y a celui qui dit des paroles telles qu'il (elles) pique(nt) comme avec des épines. Puis il y a celui qui est aimé de tout le monde, et pour qui chacun a du respect; [50] puis il y a celui qui est détesté de tout le monde, en sorte que tous l'écartent loin d'eux.

- rtyms 'sty ZKny pry ptyw'yn'k βwt rtyms 'sty ZKny
 prw'yδ'nt ny ms βyr'nt 't wγs'nt rtyms 'sty ZKny šy γh
 mrtym'tt βyks'r 'pškr'nt rtyms 'sty 'γwšh 't šwnšh
 55 ZKny ms γδnyw zyštwn wn'nt 'Pny ms ZKw βr'trt wδ'ysth
 'yw dyβty pryw rtyms 'sty ZKnyn ZKw δrm'yk w'γš k'mtt
 nγ'wš'y rtyms 'sty ZKny ZKw pwstk ptywšt rtyšy γwβny
 'yst rtyms 'sty ZKny L' δ't'kh L' ZKw pδkh γrβty
 rtyms 'sty ZKny k'w ywk' ZK pry'w'k βwt rty ms wβynw
 60 'st'wrpδ'k 'Pny 'γw znkzn' 'kyδrpwh w'tδ'r 'sty rty
 mn βγ' nwkr ZKw 'nβ'nt 't ZKw ptwrvw prβ'yr 'Pny γh
 m'z'yγk' 'nw'n'k č'wn 'ws'γtp'zn nγ'wš'nt 'Pny 'yw'rδkw
 prw šyr'krtyh šw'nt rty nwkr ZK pwtty k'w 'n'nt KTH
 wy'βr ywn'k wp'rs č'w ny 'prs'y 'skwn rty wyspw č'wn
 65 prw'yčk' 'zwn pyδ'r 'γw ZKny šy 'γw p'zn 'ywznk' mryγ
 L' βwt rty čym'yδ pyδ'r pytsrδ ZKw NLPw 't ZKw RYPw znk'n
 pt'yn pt'yn 'ny'z'nk' ZK ptwry βwt pr'w 'Pny γwny
 ZKny ywn'k δwky kršn'w rty ZK č'wn pt'wn'k wkry s'r
 'γt'k βwt 'Pny ZK čkšt'k č'wn δrm'k myδ'ny 'γt'k
 70 βwt 't ZK zy'nkyn č'wn γytčny'kyh s'r 'γt'k βwt

Puis il y a celui qui est plein de pitié pour toutes les formes d'existence des êtres; puis il y a celui qui tue volontiers. Puis il y a ceux qui recherchent et obtiennent et se réjouissent; puis il y a celui que les hommes rejettent au dehors. Puis il y a les belles-mères et les brus [55] qui se détestent mutuellement; puis il y a les femmes de frères qui s'aiment l'une l'autre. Puis il y a celui qui aime entendre la parole du dharma; puis il y a celui qui écoute le sūtra et qui est pris de sommeil. Puis il y a celui qui ne comprend pas le juste et le péché; puis il y a celui qui aime le yoga. Puis il y a tout ensemble [60] les animaux; il y a les êtres différents de toutes les espèces. Et alors, seigneur, explique-moi la cause et l'effet, afin que la grande assemblée les entende d'un cœur pur, et qu'unaniment elle aille vers les bonnes actions. » Là-dessus le Buddha exposa ce qui suit à Ānanda : « (La raison de) la différence actuelle que tu me demandes est que tous [65] proviennent d'une existence antérieure où ils n'ont pas eu un cœur parfait au même degré. Et c'est pourquoi par la suite la rétribution est de mille et de dix mille sortes différentes pour chacun. Celui qui dans le loka actuel est beau provient d'une espèce patiente;

- 'Pny 'sk' 't pčm''k' č'wn nm'čy 't 'sp's s'r ''γtk
 βwt 't ZK č'δrčyk βyzkn'k č'wn γwr'tnyh s'r ''γtk
 βwt 't ZK mč'yγ 't ZK βrz'k mrtym'k č'wn p'sy 't
 ptβy' s'r ''γt βwt 't ZK mwrzk' p'δ'y mrtym'k č'wn
 75 nym'ntyh pyδ'r ''γt'k βwt rty γwny ZKny 'w pwt'n'k
 rγwšn 'rδ'yγ' pčγw'k wnty rty š'w 't 'ks' ''z'yt
 rty γwny ZKny ZKw βws'ntk γwrt 'pč'sty rty čnn γwrt
 prγ'stk ''z'yt rty γwny ZKny ZKw ''tr 't rγwšnw z'ry syt
 rty rypβr'k ''z'yt rty γwny ZKny ym'n zwš'kw 'wy
 80 čšmy' syt rty ZK š'w kwr'k ''z'yt rty γwny ZKny
 ZKw δrm prw''čt rty k'δn ''z'yt γwny ZKny ZKw δrm L'
 k'mt nγ'wš'k rty krn ''z'yt rty γwny ZKny prγ'
 'stk' 'γšy'k βwt rty krw δnt'k ''z'yt rty γwny
 ZKny ZKw γnt'kk βwδdh 'wyn pwtγ βwδdh wnty rty šy
 85 ZK nyč ptrwγšty ''z'yt rty γwny ZKny ZKw kpw ptkwčt
 rty kβt' pršt ''z'yt rty γwny ZKny čnn nγ'wδnh
 ZKw pwtγ ptkr'w ps'wt rty krm'yr ''z'yt rty γwny
 ZKny ZKw k's 'pt'rt 'TRny 'γs'yn wrs'k ''z'yt rty
 γwny ZKny w'tδ'r ZKwh γwš swntpt rty swβt γwš
 90 ''z'yt rty γwny ZKny 'wyn pwtγ ptkr'k wy'wty'

le laid vient de parmi les coléreux. [70] Le pauvre vient de chez les avarés. Le haut et puissant vient de chez les pieux et respectueux. Le vil et bas vient de chez les orgueilleux. L'homme haut et grand vient de chez les révérencieux et déferents. L'homme aux jambes courtes [75] vient de ceux qui sont méprisants. Celui qui intercepte l'éclat lumineux du Buddha, naît noir et petit. Celui qui goûte de la nourriture du jeûne, naît privé de boisson et de nourriture. Celui qui ménage le feu et la lumière, naît misérable; celui qui, en cousant, [80] ferme les yeux des faucons (?), naît aveugle noir. Celui qui dénigre le dharma, naît muet. Celui qui n'aime pas à entendre le dharma, naît sourd. Celui qui aime à ronger les os, naît brèche-dent. Celui qui met de mauvais parfums dans le parfum du Buddha, [85] naît le nez obstrué. Celui qui enfle les poissons (par les ouïes), naît bec-de-lièvre. Celui qui par ses vêtements offense l'image du Buddha, naît rouge. Celui qui arrache (par ébouillamment) les (poils des) porcs, naît avec des cheveux foncés. Celui qui perce l'oreille d'un être vivant, naît avec l'oreille trouée. [90] Celui qui place l'image du

- ptšknpy 'wst'yt 'kwtly ZK pnt' βwt rty š'w "z'yt
 rty γwny ZKny ZKw γwyšt看 wynt rty L' 'nyzt 'TRny
 'nβrytk "z'yt rty γwny ZKny čnn pwtly γ'n'kh nyz'y
 rty k'w pwtly ptkr'k ZKw prčh wnty rty kwz "z'yt rty
 95 γwny ZKny ZKw pwtly wynt rty nm'čyw L' βrt rty m'yδ
 č'wn δwr ZKw čk't pyzt rty šypr čk't ZK βwrt βwt
 rty γwny ZKny ZKwyh γwyštr 'BY' wynt ZKwh srw
 nk'npt 't 'pw'rt rty šy ZK γrδ'kh mwrzk' "z'yt
 'TRny γwny 'ky' 'γw drzy γwyč βwt čywyδ pyδ'r 'γw
 100 ZKny n mysnw w'tδ'r "z'wnt 'nyδtt rty γwny ZKny 'pw
 βr'wk' βwt rty čywyδ pyδ'r ZK KTH 'Pny ZKw dry
 rtny w'wry wnty 'Pny ZKw 'nyw γr'm'kw pδ'ty "st rty
 ms γwny ZKny 'wy zm'k mysnw mrtym'ty 'ns'rtly γwrt
 δβ'rt rty βr'n βstk r'βk'w "z'yt rty γwny ZKny
 105 prn'ny'n mrγ'yšt ZKw z'kt ptw'yt rty 'pw "zwn βwt
 rty γwny ZKny mysn w'tδ'rty p'rt rtyšy "z'wn γrβy
 βwt rtyms γwny ZKny z'ry m'n'k βwt rty βrzw'n'y
 "z'yt rty γwny ZKny ZKw w'tδ'r ptw'yt rty mwrzk
 zw'n'k "z'yt rty γwny ZKny ZKw δβ'r δβ'r't rty š't
 110 "z'yt rty γwny ZKny 'myn dry rtny 'spy 't wrtn
 δβ'r δβ'rt rtyšy 'sp' 't wrtn γrβy βwt 'TRny

Buddha sous le larmier de la maison, là où il y a de la fumée, naît noir. Celui qui voit un maître, et ne se lève pas, naît perclus. Celui qui sort de la maison du Buddha en tournant le dos à l'image du Buddha, naît bossu. [95] Celui qui voit le Buddha et ne lui rend pas hommage (en se prosternant), mais de loin se frappe le front, il a une bosse (?) sur son front. Celui qui voit son père ou son maître et rentre la tête (entre les épaules) et se détourne, naît avec un cou court. Celui qui a une lésion au cœur, [100] c'est parce qu'il lèse les espèces d'êtres vivants. Celui qui est lépreux, c'est parce qu'il détruit les trois ratna, et qu'il prend injustement le bien d'autrui. Celui qui en hiver donne aux hommes de la nourriture refroidie, naît asthmatique. [105] Celui qui tue les petits des oiseaux ailés (?), est sans descendance; celui qui protège (?) les êtres vivants, possède une descendance nombreuse. Celui dont l'esprit est plein de pitié, naît doué d'une longue vie; celui qui tue les êtres vivants, naît doué d'une vie brève. Celui qui fait l'aumône, naît riche. [110] Celui

- γwny ZKny ZKw pwtst ptβsty 't 'prsty rty wyč'γtk
 "z'yt rty 'γw 'sk'rn'y č'wn 'st'wrpδ'k "zwn "γtk
 βwt rty γwny ZKny 'wy wy''ky L' 'skw't βwt rty č'wn
 115 mkkry' myδ'ny "γtk βwt rty γwny ZKny myšnw w'tδ'r
 ZKw δstw 't p'δt βynt rty šy ZK δst' 'Pny ZK p'δ
 'nβrty "z'yt rty γwny ZKny γnt''k' nynβ'n'k βwt
 rty č'wn kyrmy 't č'wn nyrδβ'k s'r "γt'k βwt rty
 γwny ZKny ZKwh šks'pt δ'rt rty prw wγwšw γδ'kh
 120 wkry 'spty βwt rty γwny ZKny ZKw šks''pt 'nγw'yt
 rty wγwšw γδ'kh 'spt'y L' βwt rty 'γw mntzp'rt čnn
 k's "z'wn "γt'y βwt rty γwny ZKny pry' nth
 't pry' dr'wβt βwt 'TRny č'wn z'rkr'k myδ'ny "γt'y
 βwt rty č'nstty "zβr'y č'wn 'kw't s'r "γt'y βwt
 125 rty 'γw 'γwt'čh γw'r'k β'y rtyšy 'γw γrδ'kh kwrt
 βwt rty γwny ZKny ZKw w'tδ'r "z'wn 'ntr'ykw wnty rty
 prw šβ'rm'y 'spt'y L' βwt rty γwny ZKny prw 'yw
 kyr'n 'myn γwyštry ZKw nmy'wny wnty rty ZK zβ''k
 mvrzk' βwt rty γwny ZKny ZKw 'ny' γypδ wδwh
 130 "y'npt rty 'YK' myrty rty 'wyh syčyh myδ'ny 'npt
 rtykδ k'w γwtmt s'r šw'yt rty 'wy syčkk "z'wnyh
 'npt rty γwny ZKnyn ZKw pwtsty 't ZKw zn'kh z'ry syt

qui fait don de cheval et char aux trois ratna, possède une multitude de chevaux et chars. Celui qui lit les sūtra et pose des questions, naît intelligent; mais qui est stupide, vient de la forme d'existence des animaux. Celui qui ne reste pas en place, [115] vient de parmi les singes. Celui qui lie les mains et les pieds des êtres vivants, naît perclus du pied et de la main. Celui qui est d'un caractère méchant, vient de chez les serpents et de chez les scorpions. Celui qui observe le *çikṣāpada*, est complet quant aux six sortes de racines; [120] celui qui enfreint le *çikṣāpada*, n'a pas les six racines complètes. Celui qui est impur, vient de la forme d'existence des porcs. Celui qui aime le chant et la danse, vient de parmi les acteurs. Celui qui est très avide, vient de chez les chiens. [125] Celui qui mangeait seul, a le cou goîtreux. Celui qui châtre les êtres vivants, a des parties hon- teuses incomplètes. Celui qui insulte à l'écart (?) un maître, a la langue courte. Celui qui fornique avec la femme d'un autre, [130] à sa mort tombe parmi les canards, et

L' prβ'yrt rty 'YK' myrty rty 'wy γwrmy 't δ'rwky
myδ'ny pr'z'k "z'yt rty γwny ZKny pry w'r'γn'y 't
 135 *'t pry δr'wnp'δ'y βwt rty 'YK myrty rty p's r'γ*
"z'yt rty γwny ZKny pry nγs'yrskr'y βwt rty 'YK
myrty rty šk'r'k 'Pny wyrk' "z'yt rty γwny
ZKny pry' s'm 'Pny pry 'sprγm'k βwt 'TRny 'wyh
pwp'pyh "z'wny "z'yt rty γwny ZKny pry βrz'y
 140 *nγ'wδn'y βwt rty βrzδwnp'k pr'z'k "z'yt rty γwny*
ZKny npst'ny γwrt γwrt rty k's "z'wn "z'yt rty γwny
ZKny pry rnk''n nγ'wδnw βwt rty 'ps'yuk' mry'
"z'yt 'TRny γwny ZKny prw k'tsγ'rδ 'wyn mrtym'k
ZKnh w'γs ptn'ymt rty 'ym'wtsy "z'yt γwny
 145 *ZKny pry 'nγr'mn'y βwt rty z'rβr'k kγrm' "z'yt*
rty γwny ZKny 'pδ'ty ZKw mrtym'y "y'wzt rty "wz'k
"pyh pr'z'k "z'yt rty γwny ZKny r'm'nt k'mt 'w
γnt'kk δr'w βrt rty cγwty "z'yt rty γwny ZKny
pry' γnt''k prγśnh w'β''k βwt rty rwpsyh "zwny
 150 *"z'yt rty γwny ZKny mysnw mrtym'tt pčkwyr wnty*
'Pny sγws'ynt rty γwny γ'wzn' 'Pny "swk' "z'yt
rty γwny ZKny δ'wn δ'rwkp'δy 'wy βrγ''ry tyst 'spy 'βr'y

s'il va vers ses parentes, il tombe parmi les moineaux. Celui qui n'expose pas de façon bienveillante le sūtra et la doctrine, à sa mort naît insecte vivant dans la terre et dans le bois. Celui qui aime le char [135] et le tir à l'arc, à sa mort naît dénué de protecteur. Celui qui aime à chasser le gibier, à sa mort naît chacal et loup. Celui qui aime les épingles à cheveux et les fleurs, naît huppe. Celui qui aime à porter des vêtements longs, [140] naît animal à longue queue. Celui qui mange de la nourriture en étant couché, naît sous la forme d'un cochon. Celui qui aime les vêtements de couleur, naît oiseau bariolé (?). Celui qui en les imitant (?) insulte aux paroles des hommes, naît perroquet. [145] Celui qui aime à calomnier, naît serpent venimeux. Celui qui injustement tourmente les hommes, naît animal irritant aquatique. Celui qui sans cesse aime à répandre de mauvais bruits, naît hibou. Celui qui aime à dire de mauvais présages, naît sous la forme du renard. [150] Celui qui fait peur aux hommes pour qu'ils s'enfuient (?), celui-là naît cerf et gazelle. Celui qui entre

- 'st'wrpδ'k "z'yt rty γwny ZKny pry δm'yn'k βwt
 rty pyp'n pr'z'k "z'yt rtykδ 'wyn mrtym'k ZKwh
 155 γwrt ptm't'y δβ'rt rty tm'wy mrγ" "z'yt rty
 γwny ZKny ZKw pwrsk'n'k "ph cβt' rty kp'
 't kyšph "z'yt rty γwny ZKny ZKw pwrsk z'yh
 mntzp'rt wnty rty β'rp'k myδ'ny pr'z'k "z'yt rty
 γwny ZKny ZKw pwrsk'n'k myδ'kw cβt' rty γwrm 't
 160 γr'yk myδ'ny pr'z'k "z'yt rty γwny ZKny pwrsk'n'y
 γr'm'k cβty rty 'rd'rn'k γ'w 'Pny γr' "z'yt rty
 γwny ZKny prw z'wr c'wn pwrsk'n'y "δ'yčw p'myt'y
 γwyzt rty kp'wt'yčh "z'yt rty γwny ZKny pwrsk
 nmγwny wnty rty γ'w šδ'y čntr pr'z'k "z'yt rty γwny
 165 ZKny sk'ykw zrγwn γwrt rty δyw zrγwny myδ'ny pr'z'k "z'yt
 rty γwny ZKny sk'yk 'syn 'sky nyδt rty prw z'y'h kyč'kh
 "z'yt γwny ZKny ZKw sk'yk γr'm'k zy"tt rty βrzzm'n'y
 pr'z'y "z'yt ZKny 'wy "try γwty tyst rty γwny ZKny
 rm 'stkyn'y s'm prw srw 'ny'stk 'wy βrγ'ry tyst
 170 rty βrz ptβ'wn'y 'mrγ' "z'yt rty 'ky 'wy γ'n'kh
 ZKw rytwh 'sp'yt'w 'nd'wt 'Pnyn py"t rty 'wyh
 βrγ'ry tyst krm'yr kwč'k n'γ "z'yt rty γwny

dans le vihāra avec des sandales de bois, naît animal porteur de sabots. Celui
 qui aime à lâcher des vents, naît bousier. Si quelqu'un donne à un homme
 [155] une nourriture mesurée, il naît oiseau-pic. Celui qui vole l'eau des moines, naît
 poisson et tortue; celui qui souille la terre des moines, naît animal nuisible vivant
 parmi les excréments; celui qui vole les fruits des moines, [160] naît animal nuisible
 vivant dans la terre et la boue; celui qui vole les biens des moines, naît bœuf et
 âne attelés aux moulins; celui qui par force exige les biens des moines, naît pigeon;
 celui qui calomnie les moines, naît insecte dans le cou du bœuf; [165] celui qui
 mange les légumes des moines, naît insecte vivant dans le légume δyw; celui qui s'assied
 sur le lit élevé des moines, naît ver de terre; celui qui endommage les biens des
 moines, naît « insecte de longue vie » qui entre de lui-même dans le feu. Celui
 qui pénètre dans le vihāra avec des épingles en os piquées sur la tête, [170] naît
 oiseau au long bec; celui qui, dans la demeure, enduit son visage de blanc et le

- ZKny* δ'wn *rnk'n* *ny'wδn* 'wy βrγ'ry *tyst* *rty* *zyrt'k*
'mrγ' "z'yt *rtykδ* *ZK* *wyr'* δ'wn *wδwyh* 'γšpyh
175 'wy βrγ'y 'sy'nt *rty* *kp'wt'yčh* "z'yt *rty* *γwny*
ZKny 'sky *prw* βrγ'r 'pw'δ'y *nyδl* *rty* 'γwštry "z'yt
rty *γwny* *ZKny* *rm* *pw'δ'y* 't *kβs*" 'wy *pwł* *kt'ky*
tyst *rty* *čyz'* "z'yt *rty* *γwny* *wy''k* *k'w* *ZK* *δrm*
wγsty *rty* 'nyw 'sβr'čk' *wnt'* *rty* *nntw'čh* 'mrγ'
180 "z'yt *rty* *γwny* *ZKny* *ZKw* *zp'rt* *šmn'nčh* "γ'ynt
'iRny' 'wy 'spn'ynčh *tmy'* 'npt *k'm* *ZKnyšy* *RYPw*
krty *čkkry* *prm* *čwrh* 'wγn'nt *k'm* *ZKnyšy* *ZKwh*
'iγtk *čwrh* 'nkr'nt *rty* *nwkr* *wyδ'γty* *ZK* "n'nt *ZKwh*
pwty *KTH* *pt'yškn'y* *m'yδ* 'YKny' 'γw *pwty* *prβ'yry* *rty*
185 *γwny* *ZKny* *prw* *pwrsnk'n'y* "δ'yč *γw*"t *rty* *γwyz'kw*
γr'n *ZK* 'YKny' 'ywwnčyδ "t *rty* *nwkr* *δ'p't* 'YK' *kw*
βrγ'r "yst *k'm* *prw* *sp's* 't *prw* *ptβyw* 't *nm'čyw*
rty *ZK* *pwty* *k'w* "n'nt *KTH* *prm'y* *γwny* *ZKny* *ZKwyh*
snkr'my *tys't* *rtyšy* *pr* 'δw *wkry* *ZK* *p'zn* 'yw *prw* *syr'w*
190 *m'n* 'Pny *δβty* *prw* *γnt'kk* *m'n* *rty* *nwkr* *γwny* *ZKny* *prw*
syr'k *m'n* *tys't* *w'γwn'y* 'γw 'Pny *kδ* *pwty* *wynt* 'iRny

pare et pénètre dans le vihāra, naît oiseau au bec rouge; celui qui pénètre dans le vihāra avec un vêtement de couleur, naît oiseau jaune; si un homme se repose avec sa femme [175] dans le vihāra pendant la nuit, il naît pigeon; celui qui s'assied après avoir frappé(?) sur le vihāra, naît chameau. Celui qui entre dans la chambre du Buddha avec des bottes et des galoches, naît grenouille; celui qui bavarde là où est le dharma et apporte quelque autre trouble, naît oiseau à la voix chantante. [180] Celui qui souille les pures nonnes, tombe dans l'enfer de fer, et jusqu'à dix mille roues pourvues de couteaux écraseront son corps et couperont tout son corps. Et alors là-dessus, Ānanda répondit ainsi au Buddha: « Ainsi que le Buddha l'a expliqué, [185] celui qui porte atteinte aux biens des moines, la question est grave, puisque c'est un cas pareil (au suivant). Comment alors le danapati se rendra-t-il au vihāra pour piété, adoration et hommage? » Et le Buddha parla ainsi à Ānanda: « Celui qui entre dans le saṅghārama, son esprit est de deux sortes: l'une en bonne pensée [190] et l'autre en mauvaise pensée. Et alors celui qui entre avec la bonne pensée est tel que s'il voit le Buddha, il lui rend hommage; s'il voit un moine, il lui témoigne du respect et il

- nm'čyw βrty 'Pny ZKw pwrsk wynt ZKw 'sp's 'sp'yšty*
'Pny pwt'kw 'Pny šks'pt wyδβ'γ 'prsty 'Pny ZKwh
'γsn'm γwytz rty ZKw γr'm'k z'ry L' syt rty prw δry
 195 *rtn' 'nt'wyst rty ZKw γr'γw 't ZKw zw'n z'ry L' βrt*
ZKny ZKw mz'γγ δrm βyrt rty nwkz ZK 'ywznk' mrtym'k
'YK' ZK 'yw 'γ'r 'γ'yrt rtyšy ZK βγyst'n γwty
nβ'r'y 'yst rtyšy 'ywwnc'yδ 'γw ptwry βwt 'YKny 'myn
čwδ'yk' 'TRny nwkz ywn'k 'δprm srč'yk mrtym'k
 200 *γwytzy rty pyšt nwkz 'γw γnt''k m'n'k mrtym'k w'γwn'k*
βwt KTH 'Pny kδ 'wy βry''ry tyst č'wn šmnty' 'δ'yčw
pt'yδ't rty myšnw pwrskty ZKw γw'n prw'yδt 'Pny šn
ZKwh 'yww βrty rtyms ZKw šmn'n'k γwrt γwrt rty
šn wny'm βznw L' βrt rty ZK 'ywznk' mrtym'kw 'YK'
 205 *myrty rty 'wy tβt'k 'spn'yn'y mry'wnk tnyh 'npt*
'kwty ZK pwyš' 't tn'wr βwt 'Pny n krt'ynčh γrw
't 'krt'k wnth rty nyst w'n'kw wy''ky 'kwny wysprδ
L' pr'y's'y rty nwkz ZK 'ywznk mrtym'k 'δprmh
č'δrčyk' mrtym'y βwt rty ZK pwt'y k'w 'n'nt KTH
 210 *prm'y 'pyštrw 'ys't w'n'kw nwrn'k k'w δrγwškt'*
KTH w'βy' 'Pny k'w δry rtn' šyr p'tk 'skw'nt

interroge sur le sens du *sūtra* et du *cikṣāpada* et il demande absolution, et il n'est pas ménager de ses biens, et il travaille pour les trois ratna, [195] et il ne ménage ni sa personne ni sa vie, et il soutient le grand dharma, alors l'homme de cette sorte s'il fait un pas, le paradis lui vient de lui-même et il obtient la même rémunération que Jyotiṣka; on l'appelle alors un homme actuellement tout à fait supérieur. [200] Mais en revanche l'homme à la pensée mauvaise est tel qu'en pénétrant dans le vihāra, il demande leurs biens aux moines, recherche les fautes des moines, leur apporte du tourment, mange le manger des moines et n'a pas de honte (?), et l'homme de cette sorte à sa mort [205] tombe dans l'enfer des boules de fer brûlantes; là il y a la bouilloire et le four, la montagne des couteaux et la forêt des glaives, et il n'y a pas d'endroit qu'il ne traverse tout entier; c'est alors un homme tout à fait inférieur. » Le Buddha parla ainsi à Ānanda : [210] « Après que sera venue cette croyance, parle ainsi aux disciples : qu'ils soient bons et attentifs envers les trois ratnas, qu'ils ne les lèsent pas, qu'ils travaillent aux bonnes actions et ne fassent pas une âme qui

- 'Pny L' γw'nt rty prw šyr'krty 'nt'wγs'nt 'Pny
 ZKw 'pγ'rš m'n L' wn't p'rny γwny ZKny 'w pwt'n'k
 w'γš pyrt rty 'YK' ZK mytr'k pwtly prm βwmh
 215 nyzy't rty γwn'yδ βwk' βyr'nt k'm KTH 'Pny šy
 prw δβnh L' βrδ' rtyms 'γw pwtly KTH pr'm'y
 γwny ZKnyn myšnw mrtym'tty w'm'rtz 'Pnyšn ZKwh
 nγ'wδn βr'mčn'nt rty yyδγn tmy 'npt'nt 'Pny pwtlyh
 kr'n'y myδ'ny "z'yt ZKnysn r'm'nt pč'nt 'Pny βš'wnp'nt
 220 rty γwny ZKny k'w pwtly plkr'k 'Pny k'w pwt'kw
 ZKw čr'γ L' k'nt pts'wč'y rty 'YK' myrty rty
 'wy 'spnyn'y prč'βt prw myδ'ny š'w t'r'k tmyh
 'npt rty γwny ZKny 'wzy'n wnty rty ZKw w'tδ'r 'nkr'nt'nt
 rty 'wy krt prw ny "k'rtk wnth tmyh 'npt rtyms
 225 γwny ZKny nγs'yr škr'k βwt rty wβyγw č'wn δr'wn
 βr'γst rty ZKw nwš 't ZKw 'kwtyh γwčt 'TRny 'wyh
 'spnyn'y wn'kh tmyh 'npt rtyms γwny ZKny 'γšyr
 kr'k βwt rty RBk 'krt'ny 'γw rty γwny ZKny 'pδ'ty
 "βrγs'k βwt rty 'wy rwδyñčh 'st'wnyh tmyh
 230 'npt 'Pny 'spn'ynčh šynh tmy 'npt rty γwny 'krny
 γrβy wyδysth δ'rt rty 'spnyn'k 'rδ tmyh 'npt

se détache; car ceux qui mettent en pratique la parole du Buddha, quand Maitreya Buddha descendra dans ce monde, [215] obtiendront la délivrance sur-le-champ, ce dont n'ayez aucun doute. » Et puis le Buddha parla ainsi : « Ceux qui dépouillent les hommes et leur enlèvent leurs vêtements, tombent dans l'enfer de glace, naissent parmi les faiseurs de cocons, on les cuit sans cesse et on les dépouille; [220] celui qui n'allume pas volontiers la lampe près de l'image du Buddha et près du sūtra, à sa mort tombe dans l'enfer noir et sombre, au milieu de la montagne à l'enceinte de fer; celui qui abat des animaux, découpe des êtres vivants, tombe dans l'enfer de la montagne de couteaux et de la forêt de glaives; [225] celui qui chasse le gibier, qui à la fois tire à l'arc et dresse le faucon et le chien, tombe dans l'enfer des scies de fer; celui qui pratique des obscénités et commet beaucoup de mauvaises actions, celui qui est honteusement lubrique, tombe dans l'enfer aux colonnes de cuivre, [230] et tombe dans l'enfer du lit de fer; celui qui a une quantité illimitée de femmes tombe dans l'enfer des meules de fer; la femme qui a beaucoup d'hommes,

rty γwny 'ynčh ZKny γrβ wryn d'rt rty 'wy zynt'k
 kyrmy tmyh 'npt rty γwny 'kyny čwz'kk 'pčty rty
 'wy tβt''k γws'ynčh tmyh 'npt rty γwny ZKny
 235 č'wn 'βy's'ntčy ''pyh ZKw w'tδ'r 'βs'wnpt rty 'wy
 βy'yš'ntk pwyšy tmyh 'npt rty γwny ZKny kw w'tδ'r
 'ntr'yk wnty rty snk'yn'k myγk tmyh 'npt rty γwny
 'kyny zw't'k γw'r'y βwt rty 'wy rwd tmyh 'npt rty
 γwny ZKny y't'k γw'r'y βwt rty 'wy β'rp'k tmyh
 240 'npt rty γwny ZKny ZKw γ'm'kw kp' γwrty 'TRny
 krt'ynč mryyh 'Pny ''k'rtk wn'kh tmyh 'npt
 rty kδ ZKh m'nyčh m'th ZKwyh pyrnun'yčk'
 m'tyh z'tk 'nγr'mt 'TRny ''trwrtn tmyh 'npt
 rty γwny 'kyny swnt'y βwt ZKw ''ywnw pty'wzw βrt
 245 'spnyn'k 'st'rs tmyh 'npt rty γwny ZKny nmt'tkry
 βwt rty 'wy zβ''k δynč'k tmyh 'npt rty γwny
 'kytn dγm's'k βwt rty 'wy spu'yn''k wšk'rδ tmy
 'npt rtyms γwn'γ 'kyny 'wzy'n wnty 't βγw 'yzy
 rty 'wy spnyn'k 'wγ''kyh tmyh 'npt rty γwny
 250 ZKny βγnpt'nčh βwt rty ZKw dγwt w'γšh w'βt rty
 'ny' mrtym'k γyr'k 'šk'rt ZKw γr'm'kw ''st
 rty y'tkmynč γrw tmyh 'wpt rty γwny βγnpt'nčh

tombe dans l'enfer des serpents venimeux; celui qui fait cuire des petits poulets,
 tombe dans l'enfer des réservoirs brûlants; [235] celui qui dépouille les êtres vivants
 au moyen d'eau bouillante, tombe dans l'enfer aux bouilloires bouillantes; celui
 qui châtre les êtres vivants, tombe dans l'enfer aux pointes de pierre; celui qui
 boit du vin, tombe dans l'enfer du cuivre; celui qui mange de la viande, tombe
 dans l'enfer d'excréments; [240] celui qui mange du poisson cru, tombe dans l'enfer
 de la forêt de couteaux et des arbres à glaives. Si la marâtre calomnie le fils de la
 première mère, elle tombe dans l'enfer du char de feu; celui qui est menteur, qui
 apporte tourment et trouble, [245] tombe dans l'enfer du soc de fer; celui qui est
 injurieux, tombe dans l'enfer de l'arrachement de la langue; celui qui est un im-
 posteur, tombe dans l'enfer des aiguilles de fer. Puis, celui qui abat les animaux
 et adore une divinité, tombe dans l'enfer aux pilons de fer; [250] celle qui est sor-
 cière et prononce des paroles des démons, mène en simples d'esprit les autres

ZKny ZKw cšm' myt rty prw δrymh w'n'w w'βt 'zw 't
 'sky šw'n KTH 'Pny ZKw rw'n zγ'yr'n rty 'wy myδ'ny
 255 ptkrnt'k tmyh 'npt rty γwny ZKny βγnptw mynt KTH
 'Pny 'ny' mrtym'k w'n'kw ywēt 'Pny n ptyw'yn'k βwt
 'Pny 'wzy'n wn'nt čnn mzy'γk' βγ' ZKw y'n γwyz'nt
 't č'wn r'δpnt''k čytk 'Pny č'wn n'βč'n'y βγ' 't
 γwt'ynt rty ywn'k wyspw n'mt'k ZK ZKny wysnw mrtym't
 260 γyr't 'škr'nt rty 'YK' myr'nt rty ZKwyh tšy
 ptkrnty tmy 'npt'nt ZKny šy ZK tm'yk δywt βr'γ'z'nt
 βrγw'y'ntw 'Pnyšn 'spn'yukwč'k mry'γšt ZKw cšmw
 pδ'ync't 'Pny ms γwny ZKny m'r'kr'k βwt 'Pny ms
 snptsr ZKny 'wyn mrtym'k ZKw šyr 't ZKw γnt''kw
 265 tk'wšt 'Pny pncmy 'st'r'k 't 'krtyh wnty ZKny 'w
 γnt'kk prγšnh pγ'rš'n rty myšnw mntyrβ''ky'
 mrtym'k γyr'k šk'rt ZKny γrβy γr'm'k ''st 'Pny n
 prw δrymh ZKw šyr 't ZKw γnt'kk w'βt rty ''y'wzt
 rty 'YK' myr'nt rty wy 'spny'n'y tmy 'wy 'pš'ukty
 270 'npt rty γrβy mry'γšt 'nwn'nt rty šy ZKw y't'k
 γwr'nt k'w 'stk' 't mzy prm ZKny ZKw 'pw ''y'm

hommes et prend leurs biens, tombe dans l'enfer de la montagne de chair; la sorcière qui clôt les yeux et par imposture dit : « Je vais monter dans les hauteurs afin que j'évoque les âmes », [255] tombe dans l'enfer où on tranche la taille; celui qui est un sorcier tel qu'il enseigne à d'autres à être meurtriers, à abattre [des animaux], à demander des faveurs à la grande divinité, au génie des cinq routes, au dieu national, les « reines » et toutes ces personnes trompeuses qui mènent en idiots les hommes, [260] à leur mort elles tombent dans l'enfer où l'on dépèce à la hache, où des démons infernaux les frappent et les blessent, où des oiseaux au bec de fer leur arrachent les yeux; celui qui est faiseur d'incantations et devin, qui examine le bon et le mauvais pour chacun, [265] qui fait les avantages et les inconvénients quinaires (?), qui détourne les mauvais présages, qui trompe les hommes peu intelligents, qui prend beaucoup de biens, qui par imposture dit le bien et le mal et répand le trouble, à sa mort tombe dans l'enfer de fer, dans les liens: [270] une foule d'oiseaux se réunit et mange ses chairs jusqu'aux os et jusqu'à la moëlle, et ainsi il supporte sans fin un châtement cruel. Celui qui est médecin, qui

- ZKw 'βyzw βr's βr'nt 'Pny ms γwny ZKny βyč βwt rty
 r'βk'w prtr L' 'krtw wnty rty prw βrβ'nt 'Pnyn prw
 δrγmh ZKw 'ny' γypδ γr'm'y "st rty 'wy tβtk
 275 'spn'yn'k tnyh 'npt ZKny prw 'nyt'k čwrh ZK
 "tr ptywsty rty γwny ZKny βrγ'r 'pw'δ'k 'nyw'yt
 'Pny w'wry wnty 'Pny k'w pwsnk ZK ptpt'yn'w"βwt
 'Pny k'w m'th 't k'w 'By' L' 'spwrnw βwt 'TRny
 'YK' myrty rty 'wyh "β'yčy tnyh 'npt rty prw
 280 'st mzyγ tny wysp'rδ pr'yst rtyms prw 'nyw 100 +
 20 + 10 + 6 rync'kk tnyh s't tyst prw 'yw kδp' 'Pny
 prw 'δw' kδp' wytvr k'w pncy kδp' prm rty čyw'nty
 'pystrw 'prw nz'yt 'YKny ZKw šyr'nk'r'kw pčwnty
 ZKw pwtysβ m'n wnty rty pyšt kδ L' pčwnt 'TRny
 285 pytsrδ 'ny tnyh 'npt rtyms ZK βγ'ny βγtm pwt
 KTH prm'y γwny mrtym'k ZKnyn prw čwrh mzyγ
 βwt 'Pny γnsy 'Pny δrm'βr'k β't ZKnyn č'wn δrm'k
 'sk'wrδ γwyčk' βwt rty č'wn 'γwstr'y "z'wn s'r
 "γt'k βwt rty γwny ZKny pry šw'm'k βwt 'Pny
 290 γrβ'y γw'r'y rty ZKw β'w L' γrβty rty č'wn 'sp'
 "z'wn s'r "γt'k ZK rty γwny ZKnyn wβyγw šwt srty
 'Pny γrmy ZKny šy ZK z'ry p'zn nyst rty č'wn γ'ny "zwn

ne distingue pas le malade, prend le bien d'autrui par tromperie et mensonge, [275] tombe dans l'enfer de fer brûlant où sur tout son corps le feu s'enflamme; et celui qui frappant sur le vihāra lui porte dommage, et le détruit, qui est violent envers les moines, qui n'est respectueux ni envers sa mère ni envers son père, à sa mort tombe dans l'enfer avīci, [280] passe à travers les huit grands enfers, pénètre dans tous les 136 petits enfers, pour la durée d'un kalpa, de deux kalpa et jusqu'à cinq kalpa, après quoi il en sort; s'il rencontre un homme de bien, il manifeste une pensée de *bodhisattva*; mais s'il ne le rencontre pas, alors [285] il tombe à nouveau en enfer. » Puis le devātideva Buddha parla ainsi : « Cet homme grand de corps, puant et coléreux, qui s'affranchit avec peine de la colère, vient de la forme d'existence du chameau; celui qui aime marcher [290] et manger beaucoup, qui ne comprend pas le danger, vient de la forme d'existence du cheval; celui qui marche aussi bien au froid qu'au chaud, dont le cœur ne sent pas de

- s'ry "γt'k βwt rty γwny mrtym'k ZKny šy 'γw
 wnyr 'sk' βwt ZKwh šβ'r L' γrβty 'Pny γrβy
 295 šm'r'k βwt rty ZKw pðkh 'Pny 'pw pðkh L' γrβty
 rty č'wn γr" "zwn s'r "γt'k βwt rtyms γwny
 mrtym'k ZKny y't γw'r'k βwt 't 'pw pckwyr rty čnn
 šrwy "zwn s'r "γt'k βwt rtyms γwny mrtymk
 ZKny šy ZK γr'γw βrz'k 't čsm' γwrs rty βy"tr ZKwy
 300 r'γyh z'yh k'mt y'β'y rty wðwh 't βs'nt'k
 zšt' wnty rty č'wn myw "z'wn s'r "γtk βwt 't
 γwny mrtym'kk ZKny šy prw čwrh ZK γwn"y βrz'k
 βwt 'Pny ZK čsm' rynchkk 'Pny 'wy 'yw wy"ky L'
 k'mt 'skw'y rty č'wn βrwz'n'k mry' "z'wn "γtk
 305 βwt rty γwny mrtym'k ZKny prw nynβ'n'k γnt"k
 't 'pw pryt'tt βwt 'TRny ZKw pr'z'k k'mt ptw'y
 rty č'wn βr"knyn'k "z'wn "γt'k βwt rty γwny
 mrtym'k ZKny y'γy 'Pny γnkyn 'Pny "βrys'y kβny
 βwt 'Pny 'kw wðwh 't βs'ntk ZK pry'w'k L' βwt
 310 rty č'wn wyrky "z'wn s'r "γt'k βwt rty γwny
 mrtym'k ZKny ZKwh 'py'stk ny'wðnw L' k'mt 'Pny
 ZKw γð'yšt "p'yt rty šy ZK γwβny kβny 't ZK drzmy
 γrβy rty čnn 'kwty "z'wny s'r "γtk ZK rty γwny

pitié, vient de la forme d'existence du bœuf; l'homme dont le son de voix est haut, qui ne comprend pas la pudeur et qui réfléchit beaucoup [295] et qui ne comprend pas la faute et l'absence de faute, vient de la forme d'existence de l'âne; l'homme qui mange de la viande, qui n'a pas de peur, vient de la forme d'existence du lion. Puis l'homme long de taille à l'œil rond [300] qui aime à errer dehors dans la campagne déserte, qui est jaloux de son épouse, et de sa concubine, vient de la forme d'existence du tigre; l'homme qui a sur le corps de longs poils, dont l'œil est petit et qui ne séjourne pas volontiers à la même place, vient de la forme d'existence de l'oiseau qui vole; [305] l'homme méchant de caractère et sans affection, qui tue volontiers les animaux, vient de la forme d'existence du renard(?); l'homme brave, violent, peu voluptueux, et qui n'est amoureux ni de son épouse ni de sa concubine, [310] vient de la forme d'existence du loup; l'homme qui n'aime pas les beaux vêtements, qui surveille les voleurs, chez qui le sommeil est court et la colère grande, vient

- mrtym'k ZKny pry tk'wśn'k βwt 'Pny pry' w'γś 'Pny
 315 wyspny pry' βwt rty č'wn 'ym'wtsy "z'wn s'r "γt'y
 ZK 'IRny γwny mrtym'k ZKny prw čwrh rync'kk βwt
 'Pny pry' 'βr'γs'k 'Pny 'γw m'nyprm't'y L' 'wstt
 't prw γwnčy'kh sry'wś šwt rty č'wn syč'kk "zwn
 s'r "γtk βwt rty γwny mrtym'k ZKny šy k'w mrtym'kw
 320 'nw'n'k ZK pry'w'k βwt 'Pny γrβy w'γś w'βt 'IRny
 č'wn synktskrδ'k mry' "z'wn "γtk ZK 'IRny γwny
 mrtym'k ZKny ZK čšmy krm'yr 't ZK δnt'kh mwrzk'
 βwt rty kδ w'γś w'βt rty pym'kh γw"βt 'Pny kδ
 nypδty rty ZKwh čwrh prw"yt rty č'wn kyrmy "z'wn
 325 s'r "γt'y βwt rty γwny mrtym'k ZKny ZKw w'γś
 č'wn δrzm" w'βt 'IRny ZKw pryh L' tk'wśt 'YKny
 šy č'wn kwč'k ZK "tr nyz'y't 'skwn rty č'wn nyrδβy
 "zwn "γtk βwt rty γwny mrtym'k ZKny γwδk'ry k'mt
 'skwy 'Pny prw γwrt "zβr'kw 'Pny 'γšpyh 'γw γwβny
 330 sn'r βwt rty čnn mwškyšč "z'wn "γt'k βwt 'IRny
 γwny mrtym'k ZKny δ'tkn'k βwt rty γδ'wny wnty rty
 prw γr'm'k "zwh βrt' 'Pny šy tr'nyw syt rty šy
 L' pntw 'sty L' δwr rty č'wn mwś "zwn "γt'k ZK
 rty wyδ'γty ZK βγ'ny βγtm pwtu KTH prm'y γwny

de la forme d'existence du chien; l'homme qui aime à examiner et à bavarder [315] et qui est cher à tous, vient de la forme d'existence du perroquet; l'homme qui est petit de corps, qui aime la volupté, dont la décision d'esprit n'est pas ferme, qui se trouble à la vue de la beauté, vient de la forme d'existence du moineau; l'homme qui aime la société des hommes, [320] qui dit beaucoup de paroles, vient de la forme de l'existence de l'étourneau. Et l'homme qui a l'œil rouge, qui a les dents courtes, qui crache de la salive quand il parle, qui tord son corps quand il se couche, vient de la forme d'existence du serpent; [325] l'homme qui dit des paroles inspirées par la colère et qui ne prête pas attention à la pensée quand le feu lui sort de la bouche, vient de la forme d'existence du scorpion; l'homme qui aime à vivre solitaire, qui est avide de nourriture et qui dort peu la nuit, [330] vient de la forme d'existence du chat sauvage; l'homme qui perce les murs, vole, est avide de biens, se met en colère(?) et n'a de parents ni proches ni éloignés, vient

- 335 mrtym'k ZKny ZKw βrγ'r 'pw'δ'kw 'nyw'yt 't w'wry wnty
 'Pny 'myn dry rtny ZKw γr'm'k 'pγw'ynt 'Pny ny''mt rty
 'wy ''β'yčy tmyh 'npt rtyms γwn'γ mrtym'k ZKny
 ZKw γypδ γr'γw čnsty γwβt ny č'wn wyspn'č prtr sywyt
 rtykδ myrty rty 'kw 'dry γnt'kk r'δwh pr'yst rty
 340 'YK' čyw'nt zr'γsty rty pytsrδ 'stwrpδ'y ''z'wn
 βyrt 't δ'yh βntk rty r'm'nt γr'n β'r βδ'yšt k šwt
 'Pny ZK wyspny mrtym'k β'rβr'k m'ynt rty nwš'kw 'wst'k
 šwt rty ZKw mrtym'k ''z'wn pz'yšt rty kδ styw wntn
 γnt'kk 'krtyh 'krtk βwt rty pyšt kδ mwn'kw
 345 pwstk pty'wš'y rty ZKw γr'γw čnn γnt''k pčγwny
 rty č'wn wntn 'krt'ny γwyčk' βwt 'Pny k'w šyr'w
 'pγ'δw pr'yst rtyms γwny mrtym'k ZKny 'w βrγ'r
 'pw'δ'y 'nyw'yt 'Pny w'wry wnty rty 'myn dry rtny
 ZKw γr'm'kw 'pγw'ynt 'Pny ny''mt rty 'wy ''β'y tmy
 350 'npt rty 'YK' čnn tm'yk βr's βwγsty rty ZKwh
 'st'wrpδ'k ''z'wn βyrt rtyms wβyw βwt k'p'wt'yčh
 'Pny syč'kk 't syčh 'Pny kr'ynčh 'Pny 'ym'wtsy
 ny 'γs'yn'k syč'kk 't k'p' 't kyšph 't mkk' 'Pny
 ''s'wk' ny γ'wzn' KΓH 'Pny kδ 'pyštrw ZKw mrtymy
 355 ''z'wn βyrt rty 'ntryk βwt ny 'ynčmynč γr'γwh

de la forme d'existence de la souris. » Et puis alors le devātideva Buddha parla ainsi [335] : « L'homme qui endommage et brise le seuil du vihāra, porte préjudice aux biens des trois ratna et les recèle, tombe dans l'enfer avīci ; l'homme qui loue sa propre personne avec exagération, qui se retranche au dessus de tout, à sa mort passe par les trois voies mauvaises, [340] et lorsqu'il en est libéré, il obtient la forme d'existence de l'animal, il devient esclave homme et esclave femme, il va toujours chargé de lourds fardeaux, et il reste le portefaix de tous les hommes, il est pour toujours debout, il redoute(?) l'existence d'hommes ; et quand il devient un faiseur de telles mauvaises actions, ensuite, s'il écoute ce sūtra, [345] il se délivre du mal, se détache des mauvaises actions et s'avance jusqu'au bon ; l'homme qui endommage et brise le seuil du vihāra, porte préjudice aux trois ratna et les recèle, tombe dans l'enfer avīci ; [350] et lorsqu'il est délivré des châtiments infernaux, il obtient la forme d'existence de l'animal, puis il est à la fois pigeon, moineau, canard, canard mandarin, perroquet,

kt'r ny δw' šβ'rm'k 't 'pw šβ'rm'k kt'r γr'yčh
 'ynčwh 'Pny ms γwny ZKny δrm'βr'k βwt ny z'r p'zn
 rty kyrm' "z'wn βyrt 'Pny šryw 'Pny myw 'Pny wyrk'
 'Pny 'ššh 'Pny mwškyščh 't nwš 'Pny w'ryn'y rtykδ
 360 mrtym'k myδ'ny "z'yt rty pry k's 't mry' pr'z'k
 βwt 'Pny 'pγš' 't nγš'yr škr'k 't ps'nk 'ns'č'y
 'Pny βnt p's'k rty γwny ZKny wm'ytk βwt ZKw pδkh
 δ't'kh L' γrβty L' 'prsty L' γwyzt L' šwt rty
 ZKw pyδh "z'wn βyrt 't γ'wy 'Pny 'ps' 't "p'y γ'w
 365 'Pny špšh 't 'βš'h 'Pnyn mwγšk' 't γr'nβ'k
 k'w 'm'wrč prm rtykδ 'pyštrw ZKwh mrtym'k "z'wn
 βyrt rty ZK wβyw βwt kwr 't krn 't k'δn 'Pny kwzz
 'Pny wy'pn' 'Pny prw wyspw 'stkpyš'y L' 'spt'k
 βwt ZKny ZKw δrm L' pčyrβ't wnty 'Pny γwny mrtym'k
 370 ZKny γwr'k 't nym'n βwt rty 'wy β'rp'y čntr pr'z'k
 "z'yt 'Pny wβyw βwt 'sp' 'Pny γr' 't 'γwštry
 'Pny 'kwty rtykδ 'pyštrw ZKw mrtym'k "z'wn βyrt
 rty δ'yh 'Pny βnt'k βwt 'Pny čštwn' 'Pnyn 'pδ'np'y
 'Pny wyspny nm' βwt rty γwny mrt'y ZKny 'γt'w βwt

moineau bleuâtre, poisson, tortue, singe, gazelle et cerf, et quand ensuite il obtient la forme humaine [355] il est eunuque, a un corps de femme, ou bien il a deux sexes et pas de sexe, ou bien il est femme impudique; puis celui qui est coléreux, à l'esprit venimeux, obtient la forme d'existence du serpent, du lion, du tigre, du loup, de l'ours, du chat sauvage, du faucon, du milan, [360] et quand il naît parmi les hommes, il aime (élève) les porcs et les petits des oiseaux, il est boucher, chasse le gibier, tend des filets, et il est géolier. Celui qui est stupide, qui ne comprend pas la faute et la justice, ne pose pas de questions, ne demande rien, n'avance pas, obtient la forme d'existence de l'éléphant, du bœuf, du mouton, du buffle, [365] du pou, de la puce, de la mouche, du moustique et jusqu'à celle de la fourmi, et lorsqu'ensuite il obtient la forme d'existence humaine, il est à la fois aveugle, sourd et muet, bossu, estropié, ses sens sont incomplets, et il ne peut pas recevoir le dharma. Cet homme [370] qui est orgueilleux et méprisant, naît insecte vivant dans les excréments, il est à la fois cheval, âne, chameau, chien, et quand ensuite il obtient la forme d'existence humaine, il est esclave femme

- 375 "zβr'y rty 'w 'nyw γypδ γr'm'y δstβ'r "st rty 'YK'
 myrty rty 'wyh y't'kmynč γr' tmyh 'npt ZKny šy 100
 srδ 'γw RYPw mrtym'y č'wn 'wyn y'tk ptkrnt 'nt γwr''nt
 rty γwny mrtym'k ZKny ZKwh 'nyw mrtym'k pt'yčs'r
 p'dy prnr δ'rt rty 'YK myrty rty ZKw pyδh "zwn βyrt
 380 ZKny wrnrw βwt KIH 'Pny 'γw L' np'st' βwt 'Pny γwny
 ZKny ZKw βws'nty 'nyw'yt KIH 'Pny č'wn 'γšpyh ZKw
 γwrt γwrt rty 'YK' myrt rty pr'yt "z'wn βyrt ZKny
 prw 100 RYPw srδ ZKw γwrt L' ptz''nt rtykδ "γ'yr
 'TRny šy prw yw'nk yw'nky ZK "tr nz'yt rty γwny ZKny
 385 ZKw mrtym'k 'βy'tr βγn'k k'mt δ'r'y rty 'YK' myrty
 rty ZKw sttw pr'z'k "z'wn βyrt 'Pny γwny ZKny ZKwh
 mrtym'k βws'ntk pr'yk γwrt ny k'w γ'n'kh s'r βrt
 rty 'YK myrty rty 'wyh tβt'y 'spnynčy z'yhtny
 'npt rtykδ 'pyštrw ZKw mrtymy "z'wn βyrt rty šy 'γw
 390 'škwčh 'ptr'γwšt k'β βwt 't mwrzkzw'n'k βwt
 'Pny γwny mrtymy ZKny pwtym nm'čyw βrt rty ZKw srw
 k'w z'yh L' pr'n''yt rty 'YK' myrty rty "kwty
 tmyh 'npt 'Grny kδ ZKw mrtym'k "z'wn βyrt rty šy wyspw
 γyr''k 'šk'rt rtyms γwny ZKny pwtym nm'čyw βrt rty

et homme, pauvre, mendiant, et chacun le méprise. Cet homme, qui est cupide, [375] qui, étant haut fonctionnaire, saisit les biens d'autrui, quand il meurt, tombe dans l'enfer de la montagne de chair; là, pendant cent ans, dix mille hommes taillent dans sa chair, et la mangent. Cet homme qui tient les autres hommes devant lui, les jambes raides (?), à sa mort, obtient la forme d'existence de l'éléphant, [380] il est si bien qu'il ne peut se coucher. Celui qui brise le jeûne en mangeant quelque nourriture la nuit, obtient, à sa mort, la forme d'existence des pretas, pendant 100 myriades d'années il n'a pas de nourriture, s'il marche, le feu lui sort de chaque articulation. [385] Celui qui s'est plu à se tenir nu au dehors devant les hommes, à sa mort obtient la forme d'existence de l'insecte frigide (?). Celui qui mange les restes du jeûne et les porte chez lui, à sa mort tombe dans l'enfer du sol de fer brûlant, et lorsqu'il obtient la forme d'existence humaine, [390] il souffre d'asphyxie, son gosier étant obstrué (?) et sa vie est courte. Cet homme qui fait hommage au Buddha, mais qui ne prosterne pas sa tête à terre, à sa mort, tombe dans l'enfer

- 395 ZKw δstw L' 'ns''čt 'Grny k'w kyr'n n'βčy'kh z'yh
 'npt ZKny šy γrβy wtyh 'Pny 'βyzβ'rčyh βwt 'kwt
 šy nyδ'yčw ZK wr'kh nyst rtms γwny ZKny ZKw knt'yk'
 wnyr pty'wšt rty kδ L' 'nyzt nm'w pwt' wnty rty kyrmy "zwn
 βyrt ZKny prw γr'yw βrz'k βwt 'Pny šy 'γw rynch'kk pr'z't
 400 nwš'w γwr'nt 't δwš'nt rty ms γwny ZKny prβrt δstt 'wyn
 pwt' nm'čyw βrty rty 'pš'rm'y βynt'y tmyh 'npt rtykδ 'w
 mrtym'k "z'wn βyrt rty 'pδ'ty ZKw γnt'kk pδ'nk w pčwnt
 rty pyšt γwny ZKny ZKw δstw 'nčn 'ns''čt 'Pny prm čwrh
 pnčy wkry k'w z'yh pr'n'yt rty prw 'wsytp'zn pwt' nm'čyw
 405 βrty 'TRny nwš'kw mz'yγ γwyštr 'Pny pčm''k' "z'yt ZKny
 ZKw γrβy šyrsy'twh ptyrβty rty γwny mrtym'k ZKny
 δrzm'βr'k βwt 'Pny prw γwrt γr'nsn'y rty č'wn "r'k "z'wn
 "γl'y βwt rty kδ ms ZK mrtym'k ZKw 'nyw γypδ δβ'npnwh
 'pδ'ty tk'wyšt rty šy ZK čšmy 'γwš'yp'y βwt 'TRny ms
 410 γwny mrtym'k ZKny wsn wδwyh 'myn m'tyh 'Pny 'By'
 nm'y'wn'y wnty rty 'wy zβ''ky ptkrnt'y tmyh 'npt rty
 ms γwny mrtym'k ZKny 'wy zwt'k ZKwh "ph 'βz''wt
 rty k'w 'ny' mrtym'k s'r pr'yδty rty 'YK' myrty rty

où l'on est suspendu la tête en bas, et lorsqu'il obtient la forme d'existence humaine, chacun le mène en idiot. Puis, celui qui fait hommage au Buddha, [395] mais qui ne joint pas les mains, tombe dans la terre des peuplades des frontières; il doit s'efforcer et peiner beaucoup, et il n'a de succès nulle part. Celui qui entend le son de la *gaṇḍī*, s'il ne se lève pas et ne fait pas « namo Buddha », obtient la forme d'existence du serpent, son corps est long, et de petits êtres [400] le mangent éternellement, et le déchirent. Celui qui rend hommage au Buddha les mains portées en avant, tombe dans l'enfer des bras liés derrière le dos, et lorsqu'il obtient la forme d'existence humaine, il rencontre des malheurs immérités. En revanche, celui qui joint les mains, prosterne en avant les cinq membres de son corps, et d'un cœur pur fait hommage au Buddha, [405] naît grand maître éternel et grand personnage et reçoit beaucoup de bonheur. Cet homme qui est coléreux, qui chipote sur la nourriture, vient de l'existence des fous. Si un homme contemple de façon malhonnête la femme d'un autre, il a l'œil qui louche. [410] Puis cet homme qui, par égard pour sa femme, injurie sa mère et son père, tombe dans l'enfer où l'on

- 'wyh "pyh pr'z'y "z'yt rty kð 'wy mrtym'tt myð'ny
 415 "z'yt rty "p"βr'y βwt rty šy ZK βr'n βyð'yt w'n'kw
 myrt
 rty ms wyð'γty 'γw pwt'y k'w "n'nt KTH prm'y ZKw mwn'w
 'Pny βy w'βr wkry 'sβr'čky čw prβ'yr't ð'r'm wyspw
 čyw'yð pyð'r 'γw ZKny ZKw io wkry 'βyz'kryh wnty rty
 420 'γw srčy tmyh 'npt 'Pny 'γw ðyβty 'st'wrpð'y myð'ny 'Pny
 č'ðrčyk 'wyh pr'yt "z'wn pr"w 'Pny ZK ptywnk'
 'krt'nyh wβyw 'npt 'wy tmyh 'Pny 'st'wrpð'k 't pr'yt
 "z'wny 'TRny kð 'pyštrw ZKw mrtym'k myð'ny "z'yt rty
 ZKw ðw' wkry ptwryw βyrt 'yw γwny 'Pny ZK mwrzkzw'n'y
 425 βwt 'Pny ðyβty γwny ZKny r'βkyn βwt rty ms γwny ZKny
 ZKw γð'wny wnty rty wβyw 'npt 'wy tmyh 'Pny 'stwrpð'k
 't pr'yt "z'wny rtkð mrtym'k "z'wn "z'yt rty ZKw
 ðw' wkry ptwry βyrt 'yw γwny 'Pny čštwn 't zy'nkyn
 βwt 'Pny ðyβty ZK γr'm'k ð'wn 'ny' pr'yw 'nw'stk
 430 βwt KTH 'Pny prw ryz'w L' 'krtw wnty rtyms γwny ZKny
 ZKw pð'ty "βr'γs'k wnty rty wβyw 'nptt tmyh 'Pny
 'st'wrpð'y 't pr'yt "z'wny rtyms 'YK' 'pyštrw 'wyh

coupe la langue. Puis cet homme qui ajoute de l'eau au vin, et le vend à un autre homme, à sa mort naît être aquatique; et lorsqu'il naît parmi les humains, [415] il est hydropique, et son souffle s'arrête de façon qu'il meurt ».

Et alors le Buddha parla ainsi à Ānanda : « De pareils malheurs et ceux des nombreuses sortes que j'ai exposés, ont pour cause que celui qui commet les mauvaises actions des dix sortes [420] tombe tout d'abord dans l'enfer, deuxièmement parmi les animaux, et, en dernier lieu, dans la forme d'existence des pretas. Celui qui commet l'acte de tuer, à la fois tombe en enfer et dans la forme d'existence des animaux et des pretas; et lorsqu'ensuite il naît parmi les hommes, il obtient un effet (une rémunération) de deux sortes : l'une est que sa vie est écourtée [425] et l'autre est qu'il est malade. Puis celui qui commet un vol, à la fois tombe en enfer, et dans la forme d'existence des animaux et des pretas, et quand il naît dans la forme d'existence humaine, il obtient une rémunération de deux sortes : l'une est qu'il est pauvre et misérable, et la seconde est que ses biens lui sont communs avec d'autres, 430] de telle sorte qu'il ne peut les partager à sa satisfaction. Puis celui qui

mrtym'tt myð'n'y "z'yt 'IRny ZKw ðw' wkry ptwry ßyrt 'yw
γwny 'Pny šy ZKh ðβ'npnwh "y'βtčh ßwt 'Pny ðyβty
 435 *r'm'nt rm wðwh ZKw y'r 'Pny ZKw pðr'mčh wnty m'ð 'Pny*
šy prw m'n L' šwt rtyms γwny ZKny ðrymh w'βt 'IRny
wßyw 'npt 'wyh tmyh 't 'stwrpð'y 'Pny pr'yty "z'wnyh
rtyms 'YK' 'pyštrw ZKwy mrtym'tty myð'ny "z'yt rty ðw'
wkry ZKw ptwry ßyrt 'yw γwny KΓH 'Pny 'čw γtw "ðprm wnty
 440 *rty šy wysp s'tw ZKwh nykh 'Pny ZKw prw" k ßwt 'Pny šy*
ðyβty γh mrtym'tt r'm'nt ZKwh ðrymh 'skr'nt'nt 'Pny
γwny ZKny swntk 't ðyβzβ" k ßwt rty wßyw 'npt ZKwy tmy
'Pny 'st'wrpð'y 't pr'yty "z'wny rty 'YK' pyštrw mrtymy
myð'ny "z'yt rty ms ZKw ðw' wkry ptwry ßyrt 'yw γwny
 445 *'Pny šy rm "y'wzkr'k γwtmt ZK pčw'n ßwt 't ðyβty ð'wn*
γr"š γwtmtt ZK 'nβ'nt rtyms γwny ZKnyn γnt" k zβ'k
nmt"t kr'k ßwt rty wßyw 'npt 'wyh tmyh 't 'stwrpð'y
't pr'yty "zwny rtyms kð mrtym'tt myð'ny ZKw "z'wn ßyrt
'IRny ZKw ðw' wkry ptwry ßyrt prtmw γwny 't nws'w 'w

commet le péché de lubricité, à la fois tombe en enfer et dans la forme d'existence des animaux et des pretas, et lorsqu'ensuite il naît parmi les hommes, il obtient une rémunération de deux sortes : l'une est que sa première femme est dissolue, et l'autre, [435] que sans cesse il est en dispute et en inimitié avec la seconde femme; en sorte que les choses ne vont pas à son gré. Puis celui qui dit des mensonges, à la fois tombe en enfer et dans la forme d'existence des animaux et des pretas, et quand il naît parmi les hommes, il obtient une rémunération de deux sortes : l'une est que, quoi qu'il fasse lui-même, [440] chacun est à son égard calomnieux et médisant, et l'autre est que les hommes sans cesse le trompent par des mensonges. Et celui qui est menteur et faux (à double-langue), à la fois tombe en enfer et dans la forme d'existence des animaux et des pretas; et lorsqu'ensuite il naît parmi les hommes, il obtient une rémunération de deux sortes : l'une est [445] qu'il a pour lot une famille qui lui fait du tourment, l'autre est qu'il est uni à une famille vicieuse. Puis celui qui est mauvaise langue et diseur d'injures, à la fois tombe dans l'enfer et dans la forme d'existence des animaux et des pretas, et quand il obtient l'existence parmi les hommes, il obtient une rémunération de deux sortes : la première est qu'il entend perpétuellement de méchants

- 450 *γnt''k wnyr ptγ'wst 'Pny dyβty 'čw ''δprm wy''βrt 'TRny*
r'm'nt ZKw γ'r 'Pny ZKw ptdr'mč βwt rty γwny ZKny p'γwčh
w'γs'y βwt 'TRny wβyw 'npt tmyh 'Pny 'st'wrpδ'k 't
pr'ytt ''z'wnyh rty 'YK' 'wy mrtym'k myδ'ny ''z'yt rty
ms ZKw δw' wkry ptwry βyrt 'yw γwny ZKny styw ZKw wrnk
455 *w'γs w'βt rty šy nyδ'y L' pyrt 'Pny dyβty 'čw ''δprm*
w'βt rty wny'm k'w pty'm L' šk'rt wnty rtyms γwny
ZKny ''zβr'y βwt rty wβyw 'βs'yt tmyh 'Pny 'st'wrpδ'y
't pr'yt ''z'wny rty 'YK' 'wy mrtym'tty 'myδ'ny ''z'yt
rtyms ZKw δw' wkry ptwrv βyrt 'yw γwny 'Pny pr γr'm'y
460 *r'm'nt 'pw ptum'n ''zwh βwrt'y 'Pny dyβty 'čw ''δprm*
γwyzt 'Pny δβ'yntt 'TRny šy prny'm w'n'kw L' βwt 'YKny
šy ZKw m'ny ryzt rtyms γwny ZKny ms drzm'βr'k βwt rty
wβyw 'βs'yt tmyh 't 'st'wrpδ'y 't pr'yt ''z'wnyh
rty 'YK' 'wy mrtym'k myδ'ny ''z'yt rty ZKw δw' wkry
465 *ptwry βyrt 'yw γwny 'Pny šy γh mrtym'tt ZKw 'rn*
't ZKw γw'n prw'yδ'nt 't dyβty r'm'nt wytty 't sr'yβt'm
wn'nt 'Pny ms γwny ZKny pl'wn wyn'k βwt rty wβyw 'βs'yt
tmyh 'Pny 'st'wrpδ'k 't pr'yt ''z'wny rtyms kδ 'wyh

bruits, [450] la seconde, que, quoi qu'il profère, il est toujours en hostilité et en inimitié. Celui qui est un diseur de belles paroles, à la fois tombe en enfer et dans la forme d'existence des animaux et de pretas, et quand il naît parmi les hommes, il obtient une rémunération de deux sortes : l'une est que les paroles correctes et véridiques qu'il dit, [455] on ne leur accorde aucune considération, et la deuxième est que, quoi qu'il dise, il ne peut pas le mener aussitôt à sa fin. Puis celui qui est cupide, à la fois séjourne en enfer, et dans la forme d'existence des animaux et des pretas, et lorsqu'il naît parmi les hommes, il obtient une rémunération de deux sortes : l'une est qu'il est avide de richesses sans fin, sans se satisfaire, [460] l'autre est que, quoi qu'il demande et recherche, il ne l'obtient pas sur-le-champ, comme cela lui agréerait. Puis celui qui est coléreux, à la fois séjourne en enfer et dans la forme d'existence des animaux et des pretas, et quand il naît parmi les hommes il obtient une rémunération de deux sortes : [465] l'une est que les hommes recherchent son tort et sa faute, la seconde, que sans cesse ils lui font tort et violence. Puis celui qui a des vues hétérodoxes, à

- mrtym'k myð'ny ''z'yt rty ZKw ðw' wkry ZKw ptwry ßyrt*
 470 *'yw gwny KTH 'Pny nws'kw ptkwn'y g'n'kh ''z'yt*
'Pny ms r'm'nt 'wy p'zny 'gw ''rp'r ''z'yt rty nwk' 'gw
pwt'n'k ''z'wny ZK ywn'k io wkry 'ßyz'krtyh ZK r'ðwh
wyspny wkry gnt'k 'nß'nt 'gw
rty nwk' wyð'gty 'wy mz'yg 'nw'n'k myð'ny mrtym'y wmt
 475 *ZKny šy 'gw io wkry 'ßyz'krtyh 'krty wmt 'GRny 'YK*
č'wn ßg'ny ßg'tm gwt' 'mw tm'y'k' ßr''s pt'ygwš 't
ZKw ptwry rty pr'g'z r't 't 'gš'ywn 'krty rty ZKwh
ßg'ny ßg'tm pwt' KTH pt'yškwy 'ßč'npðy gwyštr'
rty 'kðry 'čw ZKw w'gwn'k šyr'krtyh wn'n KTH 'Pny čymnt
 480 *'ßyz' zrg's'n rty šy 'gw pwt' KTH w'ß myšnw wyspny*
mrtym'k ZKw m'n 'wsty' 'Pny ''m'rð'n 'nw'st'kw ZKwh
pwn'y'n 't ZKw šyr'krtyh wnd' pr'w 'Pny gwny mrtym'k
ZKny yw'n'y ''z'wny ZKw mz'yg m'n prw'yrt rty wyspny myð'ny
gwyštr ßwt rty 'ky ZKw ßrg'r wn'nt 't ßrg'r g'n'kh
 485 *rty pyštryčyk' ðwky 'myn gwt'wy 'nw'tč wrnyk'm ßwt 'Pny*
'my n'ßy gwyštry prw wyspw 'spt'y 't wyč'gty 'čw ny šy

la fois séjourne en enfer et dans la forme d'existence des animaux et des pretas, et quand il naît parmi les hommes, il obtient une rémunération de deux sortes : [470] l'une est qu'il naît dans une maison perpétuellement hérétique, et puis qu'il naît la malice toujours au cœur. Alors donc, descendant (?) du Buddha, ces pratiques mauvaises de dix sortes sont la cause de la voie des maux de toutes sortes. »

Et puis là-dessus, au milieu de la grande assemblée, se trouvait un homme [475] par qui étaient commises les mauvaises actions des dix sortes, et quand il entendit de la bouche du devātideva Buddha ces châtiments infernaux et les rémunérations, il commença à pleurer et à se plaindre et il répondit ainsi au devātideva Buddha : « Bhagavat (maître du monde), à présent quelles sortes de bonnes actions dois-je faire afin d'être affranchi de pareils maux ? » [480] Et le Buddha lui parla ainsi : « Redresse l'esprit de tous les hommes, et pratiquez de concert avec les immortels (?) la sainteté et les bonnes actions. Car l'homme qui, dans la forme d'existence actuelle, convertit un grand esprit, est un maître parmi tous. Celui qui fonde vihāra, ou monastère (maison de vihāra), [485] dans le loka à venir est en vérité parmi l'assemblée royale, et il est un maître du peuple, complet et intelligent en toute chose, et tout ce que son

γtw "δprm 'wy m'ny ryzt 'Pny pts'pt rty ms γwny ZKny
 prw ywn'k "'z'wn myśnw mrtym'tt ZKw m'n 'wstt ZKny
 wyspw wkry śyr'krtyh wn'nt 'GRny 'pystr'yčk' δwky
 490 ś't 't prnywntk βwt ZKny śy wyspy ZKw ptβyw wn'nt
 'Pny p's p'y'nt 'Pny śy pr čtβ'r kyr'n ZK r'δwh
 γwyčk' βwt 'GRny 'čw "γ'zt rty wysp' 'rkh św'm'ntk
 βwt 'Pny γwny ZKny prw 'kδryčyk' "zwn pry čr'γ
 pts'wč'k βwt rty 'wy "pystr'yčk' δwky 'wyn γwyr 't
 495 m'γγ nβ'nt "z'yt ZKny śy r'm'nt 'γw rγwśny 'rδ'yp'kh
 'rδ'ypt rty γwny ZKny δβ'r δβr'yn'y βwt 'Pny ZK z'ry
 m'n 'Pny [L'] L' ptγw'yt 'GRny prw kt"m wy"k "z'yt
 rty ZK nws'kw ś't 't prnywntk βwt 'Pny prw γwrt
 't nγ'wδnw L' 'γw γr'm'k L' 'γw prγ'w knpy βwt 'GRny
 500 pδ'yškyn βwt rtyms γwny 'kyny γwrt δβ'r'k βwt rty
 prw kt"m wy"k "z'yt 'GRny śy 'γw βγ'n'yk γwrt
 pδ'stkyn βwt prw γwnčy'kh 't prw z'wr 'spt'y 't
 'spryk' 't wyč'γty 'Pny wyδβ'γčy 'Pny βrzw'n'y βwt
 rtyms kδ 'stwrpδ'y ZKw δβ'r δβr'y rty pytsrδ 'yw 100
 505 ptwry βyrt 'Pny kδ 'myn śks'pt δ'r'y śmny δβ'r δβr'y
 'GRny 'yw RYPw ptwry βyrt rty pyšt kδ 'myn δrm'yk'

cœur désire spontanément lui échoit(?). Celui qui, dans l'existence actuelle, redresse l'esprit des hommes de sorte qu'ils pratiquent les bonnes actions de toute espèce, dans le loka à venir [490] est riche et éclatant de gloire, tous lui font honneur, et lui témoignent du respect; la route lui est ouverte dans les quatre directions, et ce qu'il entreprend, n'importe quelle tâche, il peut la réaliser. Et celui qui dans l'existence actuelle aime à allumer la lampe, dans le loka à venir naît auprès du soleil [495] et de la lune, et sans cesse son éclat lumineux brille. Celui qui fait l'aumône, dont l'esprit est plein de pitié, et qui ne tue pas, dans quelque région qu'il naisse, il est éternellement riche et glorieux; et, en nourriture et vêtement, ni sa richesse ni sa fortune n'est petite, et elle vient d'elle-même. [500] Celui qui donne de la nourriture, en quelque région qu'il naisse, la nourriture divine lui arrive d'elle-même, il est complet en beauté comme en force, brillant, avisé, savant et doué d'une longue vie. Si (quelqu'un) fait l'aumône aux animaux, il obtient cent fois la rémunération; [505] s'il fait l'aumône à un moine qui observe

śmn' δβ'r δβ'r'y ZKny ZKw pwl'n'k m'z'yγ prβ'r r'z'y
 pč''n δrm prβ'yrt ZKny myśnw RBk 'mw'n'y ZKw čsm'
 γwyčk' wnty rty γrβy 'pw ptśm'r ptwry βyrt 'čwny
 510 pw nwkr 'wn'kw 'prsy ZKny myśnw pwtystβt 't pwt'yśty
 δβ'r δβ'r'y č'βr ny śy ZKw ptwry βyrt 'pw ptśm'r
 rtyms kδ 'myn δry wkry mrtγ'mk ZKw δβ'r δβ'r'y rty
 ZKw ptwry pw ''y'm βyrt rty kδ myśnw pwt'yśty 'Pny
 dyβty m'tyh 't 'ptry 'Pny 'tδrtyw 'wyn r'βk'w mrtym'y
 515 ZKw 'yw γwrt δβ'r δβ'r'y rty w'βr 'γw ptwry βwt 'čw
 ny pw nwkr 'wn'kw 'prsy ZKny r'm'nt δβry 'kwtśy γw
 ptśm'r 'krt' β'y rty nwkr γwny ZKny myśnw
 pwrskty srsn'm δβ'rt 'Pny čwrh sn'y'nt rty prw
 kt'm wy''k ''z'yt rty krśn'w βwt 'Pny śy ZK γwrt
 520 't nγ'wδnw ''m't'y βwt rty čywyśnw mrtym'tt 'γw
 p's 't ZKw ptβy 'TRny ms γwny ZKny ZKw pwstk pry
 wnty 'Pny ptβs't 't św γwβt 'Pny zyrβty rty prw
 kt'm wy''k ''z'yt rty śy 'γw w'γś 'py'sty 't p'r'γz
 βwt 'Pny św 'ky ''δprm pty'wšt rty śy 'wy m'ny śyrsyt
 525 'Pnyn γwny ZKny ZKw śkś'pt δ'rt rty prw kt'm wy'k

le *çikṣāpada*, il obtient la rémunération dix mille fois, mais s'il fait l'aumône à un moine qui sait le dharma, qui expose les dharma des trésors secrets du grand véhicule du Buddha, qui ouvre les yeux de la grande assemblée, il obtient une foule de rémunérations sans nombre, [510] telles que celles sur lesquelles tu m'interroges à présent (?). Celui qui fait l'aumône aux bodhisattvas et buddhas, quelle quantité de rémunérations sans nombre il obtient! Puis si quelqu'un fait l'aumône aux trois sortes d'hommes, il obtient une rémunération sans fin; si aux buddhas, et secondement à la mère et au père, et troisièmement à un malade, [515] il fait l'aumône d'un seul repas, il obtient une récompense nombreuse comme celle que tu me demandes maintenant(?). Celui qui donne toujours, comment y aurait-il pour lui une récompense limitée? Puis celui qui donne le bain de la tête aux moines, et baigne leur corps, en quelque région qu'il naisse, est beau; il a nourriture et vêtement à volonté, [520] et, de la part des hommes, respect et honneurs. Puis celui qui tient en affection le sūtra, le lit, le loue et l'exalte, en quelque région qu'il naisse, il a la parole ornée et sublime; qui que ce soit qui l'entend, il a le cœur joyeux. [525] Et celui qui observe le *çikṣāpada*,

- "z'yt rty kršn'w βwt rty mysnw mrtym'tt myδ'ny
 "δprm prtr βwt rtyms γwny ZKny ZKw č't knt'
 prw r'δwh ZKw "ph γws'yčk 'wst'yt rty yw r'δčt
 mrtym'tt γwr'nt 'Pny wnt'kh nys'yδ'tt ZKny šy
 530 Ih mrtym'tt 'wy sy''ky nyδ'nt rty prw kt'm wy'k
 "z'yt rty mrtym'tt γwt'w βwt rty 'γw 100 znk'n γwrt
 't ZKw čs'nt pyšm ryz γwt'y "yst rty γwny ZKny
 pry pwrstk δrm np'ys'kw βwt KTH 'Pny mysnw mrtym't
 δβ'rt ZKny šw ptβs'n rty prw kt'm wy''k "z'yt
 535 prw nšk'rt 't wyδβ'γčy βwt rty 'čw "δprm 'w δrm
 γγwsty rty 'YK' 'ywp'tw ptwšt rty wyspw ny'st
 'Pny γrβty 'Pny šw γh pwtystβt nwš'kw p'y'nt 't
 γ'r'nt 'Pny wyspyšnw mrtym'n myδ'ny "δprm prtr βwt
 'Pny srčy 'Pnyms γwny ZKny ZKw ytkw wnty 'Pny 'w n'wh
 540 'wst'yt ZKny γh mrtym't γyr'nt rty nwkr kt'm
 wy''k' "z'yt rty šy 'γw 'βt wkry rtuy 'spk
 βwt 'Pny šy wysp'y mrtym'y γwβt 't nyr'yt 'Pny k'w
 šwt 't k'w pr'y'st rty šy wyspy ZKw ptβyγw wn'nt 't
 p'δr p'y'nt rty nwkr ZK pwt'y k'w "n'nt KTH pr'm'y
 545 'zwny wysprδ wy''ky 'čw pwrstk 't ZKw δrm prβ'yrt δ'rm

en quelque région qu'il naisse, est beau et, parmi les hommes, tout à fait en avant. Puis celui qui creuse un puits, et sur la route établit des réservoirs d'eau afin que les hommes en route boivent, qui plante des arbres [530] afin que les hommes s'asseoient à l'ombre, dans quelque région qu'il naisse, il est roi des hommes, la nourriture et la boisson de cent espèces lui viennent d'elles-mêmes à sa satisfaction. Celui qui aime à écrire le dharma du sūtra, afin de le donner aux hommes et pour qu'il le lisent, en quelque région qu'il naisse, [535] il est disert et savant et instruit de n'importe quel dharma; lorsqu'il l'entend une fois, il saisit et comprend tout, et les bodhisattvas le gardent éternellement et le veillent, et parmi tous les hommes, il est tout à fait en avant et en tête. Puis celui qui fait un pont, construit un bateau [540] pour que les hommes passent, dans quelque région qu'il naisse par la suite, il possède au complet les ratna des sept sortes, et tous les hommes le louent et le célèbrent, et où il va et où il passe, tous lui font honneur et veillent sur lui. » Et alors le Buddha dit à Ānanda : [545] « Moi j'ai exposé en tous lieux le sūtra

ZKw 'nβ'nt 't ZKw ptwry rty mʸsɲw w'td'r ''z'wnh 'ns'yδ
 'Pny šw ptβs'nt 'Pny šy pr šw'nt KTH 'Pny è'wn
 'βyz' zrɣs't rty pyšt ɣwnɣ ZKny mʸwn'kw pʸstɰ
 ptɣwš't rty znkw 't ZKw prw''k wn'nt rty 'mʸ'm'nty
 550 mrtɣm'k prw wʸn'nty δwky ZK zβ'k prw z'yh 'npt
 rty nwkr wyδ'ɣty ZK ''n'nt ZKw pʸrty m'δ pt'yškwy 'βè'npδy
 ɣwɣštr' ZK pʸstɰ ɣwn'k 'èw n'm kyr't 'Pny è'ɣwn'k
 ZKw m'n 'wst'yɲn rty 'ɣw pʸrty k'w ''n'nt KTH pr'm'y
 ZK pʸstɰ ny ɣwn'y šyr 'Pny 'βyz' ptwry 'nβ'nt n'm
 555 β't 'Pnymʸ pʸtsβ ''ɣδy 'rt'w'spy pʸstɰ n'm β't
 rty pr'ywyδ wkry ptɣrβ't 't δ'r'nt rty nwkr 'YK'
 ZK pʸrty mʸwn'w pʸstɰ prβ'yrt wnt rty 'wy 'nw'n'k
 'št RYPw βɣ'n'yk mrtɣm'tt ZKw m'n k'w 'n'wɣt'r'
 s'm mʸɣ s'm pʸδ'y s'r w'sty'nt 'Pny ɣh 100 NLPw
 560 'ynèh wʸn'nty 'mʸw 'ynèmynè ''z'wn pr'ywrt'nt rty
 wysp nyrk mrtɰ βnt 'Pny ɣh NLPw δwy 100 ɣnt'kk mrtɰmʸ
 ZKw z'r p'zn w'ɣr'nt 'Pny ZKw prw'yèk' δwk' ɣrβ'nt
 'Pnyn ɣrβy šyr'nk'r'tt mrtɰm'tt ZKny 'mʸw L' ''zy'
 wʸn βyr'nt 'Pny ZKw nwš'kw wʸšw ptyɣrβ'nt 'Pny ɣrβy

et le dharma, la cause et l'effet; persuade (?) au monde des êtres vivants qu'ils le lisent et qu'ils s'y conforment, en sorte qu'il les libère du mal. Mais celui qui, entendant ce sūtra, le raille, le dénigre, [550] à de tels hommes dans cette existence, la langue leur tombe à terre. » — Alors Ānanda répondit ainsi au Buddha : « O Bhagavat, (maître du monde), ce sūtra, quel nom doit-il maintenant porter? Et dans quel esprit l'enseignerons-nous? » — Et le Buddha parla ainsi à Ānanda : « Que le nom de ce sūtra soit maintenant « *Cause de la rémunération du mal et du bien* » [555] ou encore que le nom soit « *Sūtra de la bonne conduite selon le vœu (d'être) bodhisattva* » et que, comme tel, on le comprenne et l'observe. » Alors, quand le Buddha eut exposé ce sūtra, quatre-vingt mille hommes divins dans l'assemblée amenèrent leur esprit à l'*anuttara samyak sambodhi*; cent mille femmes [560] sur-le-champ transformèrent leur forme d'existence féminine et furent toutes personnes mâles; mille deux cents hommes méchants abandonnèrent leur pensée (pleine) de venin, comprirent le loka antérieur, et une foule d'hommes de bien obtinrent la patience de la non-naissance et reçurent une joie éternelle:

- 565 *mwrtk ZKny šn ZK rw'n k'w zp'rt n'βčy'kh "zyt'nt*
δ'wn pwt'yšty pr'yw 'nw'st'nt rty nwkr γh mz'yγ
'nw'n'k wyspw wyšy βnt 'Pny wytr'nt rty pr'γ'z'nt
ZKw pwny'n 't ZKw šyr'krty 'krty 't pwt' prm'nwh
prw srw ptyγrβ'nt nm'w pwt' nm'w δrm' nm'w snk'
 570 *rty ZK pwt' ZKny ZKw šyr 't γnt'kk 'nβ'nt pthvry*
prβ'yrt δ'rt pwt'k 'yw prw'rt

et (il y eut) une foule de défunts, [565] dont les âmes naquirent dans des pays purs, qui vécurent en compagnie des buddhas. Alors la grande assemblée fut toute joyeuse; tous se mirent en route, commencèrent à pratiquer la sainteté et les bonnes actions et reçurent le commandement du Buddha sur la tête. Namo Buddha, namo Dharma, namo Saṅgha. [570] Sūtra où le Buddha a exposé les causes et les effets du bien et du mal. Un rouleau.

Commentaire de la version sogdienne.

3. La lecture 'skw't est sûre ici; il faut très probablement aussi corriger en -t le -z final de la forme inexplicable 'skw'z D. 2.
4. Les trois dernières lettres de 'nw'n'k se laissent encore distinguer malgré le mauvais état du manuscrit à cet endroit. Au surplus le mot, exigé par le sens, se retrouve dans un début semblable, D. 3.
23. Au lieu de « l'homme noir aux yeux foncés », le chinois parle des hommes « foncés et noirs, et qui sont charmants ».
35. La lecture 'spγst'γ que recommande le fac-similé est surprenante. On attendrait 'sp'γst'γ (cf. 192). La spirante x ne devrait en aucun cas apparaître dans une forme de la racine *spas-.
65. Nous avons traduit mrγγ par « parfait », comme l'a fait Gauthiot dans D. C'est le sens que, à défaut de l'étymologie, le contexte paraît imposer.
114. L'addition à 'skw't de βwt, qui a le même sens, est due à une étourderie du copiste. Cf. 303—304.
146. Le mot "wz'k, traduit ici par « insecte irritant » d'après le chinois, peut être rapproché de av. vawṛaka (Yt. V, 90) dont le sens exact est inconnu, mais auquel M. Bartholomae semble bien fondé à faire remonter le baluči gvaḇz « guêpe ». Le r- s'est amui soit par dissimilation, soit sous l'influence de 'jw'z- « harceler, tourmenter ». — La juxtaposition "wz'k "pyh fr'z'k donne à penser que "wz'k "pyh est une expression une, désignant une variété particulière d'insectes.
152. La phrase 'spy "βr'γ 'st'wṛpδ'k "z'γt perd tout sens si 'spy est considéré ici comme le nom du « cheval » : le mot 'st'wṛpδ'k « animal » devient inutile et "βr'γ « porteur » reste en l'air. Nous conjecturons donc que 'spy est ici le nom sogdien du « sabot (d'animal) », av. safa-, oss. sāf-t'äg précédé d'une prothèse vocalique. On sait que le sogdien note f soit par β soit par p (GAUTHIOT, *Essai de grammaire sogdienne*, I, p. 132).
182. L'expression RYPw kṛty čkkry peut se traduire soit « 10000 cakra à couteaux » soit « des cakra à 10000 couteaux ». Le chinois a « cent myriades de cakra à couteaux ».
210. La phrase peut signifier aussi : « Que plus tard vienne cette croyance . . . »
218. La forme βr'mčn'nt est surprenante. On lit pt'γmčn'nt « ils ont revêtu » V. J. 872 et le causatif pt'γm'γnč V. J. 13 et 1293, pt'γm'γč'nt V. J. 1356 contrastant avec le participe ptm'wyt (cf. sogd. syr. paṭmōydarīštā). La graphie sans w a surpris Gauthiot qui la signale au § 205 de la Grammaire. Elle est constante.
- 227-228. La traduction par « scies » est empruntée au chinois. Il est peut-être préférable de s'en tenir au sens strict de wn'kh, qui est « arbres ». — Le passage chinois correspondant indique qu'il s'agit d'actions perverses. Nous rattachons 'γšγ attesté ici seulement à la racine "γ'γ- « futuere »; cf. persan āγūš « embrassement ».
258. Le chinois confirme la traduction de r'δpnt'k par « des cinq routes », malgré l'ordre insolite des éléments de ce composé. La forme -pnt'k s'explique bien; il s'agit d'un dérivé de *pankta, soit *pankta-ka, où le premier -k- s'est éliminé dans un groupe consonantique complexe. L'Avesta a du reste comme nom de nombre fractionnaire pañtanhum « cinquième ».

265. La phrase *pnčmy 'st'r'k 't 'krty'h wnty* indique évidemment une pratique magique, mais dont la nature exacte ne se laisse pas préciser. Le texte chinois indique ici « les avantages des cinq noms de famille », *wou-sing pien-li*. L'adjectif *pnčm-* n'a dans les textes connus que la valeur de l'ordinal « cinquième », mais il semble difficile de la lui conserver ici, si toutefois le traducteur sogdien a bien compris et rendu la phrase chinoise.
266. La forme de 1^{re} pers. sg. *py'r's'n* paraît introduire brusquement dans une phrase narrative une incise d'un tour personnel: « (en disant:) Je vais détourner..... » Cf. 254 et *V. J.* 1322—1323.
287. *β't* est une erreur manifeste du scribe pour *βwt*.
- 330 et 349. La forme *ny' 'mt* « il recèle » est intéressante par son *ā*. Elle doit avoir été tirée non de la racine **yam-* mais d'une forme de causatif (*ni*)-*yāmayati*.
352. Le mot *kr'j'nčh*, traduit par « canard mandarin » d'après le chinois *juan-jang*, rappelle singulièrement le persan *کُرینج* *kurinj* « vautour » malgré la différence de sens.
365. A prendre l'ordre des mots chinois, on traduirait *'βš'h* par « pou » et *špšh* par « puce ». Mais le mot que rappelle *'βšh* est afgh. *praṣa* « puce » où l'on a reconnu un correspondant de skr. *pluṣiḥ* (J. BLOCH, *Mém. Soc. Lingu.* XXII, p. 239), lit. *blusā*, v. sl. *blūxa*, cf. gr. *ψύλλα*, etc. (MEILLET, *Bull. Soc. Lingu.* XXIII, p. 100). Dès lors c'est *špšh* qui signifie « pou » et qui répond à *spiš* de l'Avesta (GAUTHIOT, *Essai de grammaire sogdienne*, I, § 174, p. 165).
366. La consonne initiale *n-* de *-mvrč* « fourmi » attestée par le ms. est inattendue: l'Avesta a l'accusatif *maoirim*, le persan, *mōr* avec *m-* initiale, conformément à l'étymologie. Il s'agit ici d'une confusion graphique entre *'* et *n-* et le mot est à lire *'mvrč* (cf. E. BENVENISTE, *M. S. L.* XXIII).
375. Le mot *δst,žr* « haut fonctionnaire, ministre » est sans doute un emprunt au vocabulaire administratif perse: cf. phl. *dastōbar*, pers. *dastūr*. — Le premier terme du composé *δst-* est lui-même pris au perse. (Cf. GAUTHIOT, *Essai de grammaire sogdienne*, I, p. 138.)
401. Le mot *'pš'rm'y* signifie « bras en arrière » et *βynt'y* est le nom d'agent en *-āk* (*-āy*) de *βrnt-* « lier ». Il s'agit de l'enfer où les bras sont attachés derrière le dos. Le mot *'pš'rm'y* est formé de *'pš-* cf. zd. *apaša* « en arrière » (cf. BARTHOLOMAE, *Altiran. Wört. s. v. apānk-*) de **apačyā-*, qui se retrouve dans *'pyšy's'r* « en arrière » *V. J.* 788, 791, 900. Quant à *-rm*, c'est le correspondant de persan *arm*, cf. zd. *aēvō.armō* « qui a un seul bras ».
455. La phrase *rt'y šy nyδ'y L' pyrt* se traduit littéralement « et il n'applique pas (ne fait pas ajouter) de considération à ses paroles ». Nous conservons à *pyrt* le sens qu'il a à la l. 214. — *nyδ'y* est formé de **ni-dāy-*. La phrase chinoise ne correspond pas exactement.
- 510 et 516. Phrases parallèles, obscurcies toutes deux par l'emploi insolite de *pw*, qui est ordinairement la *scriptio defectiva* de *'pw* « sans », préposition qui, ici, n'a aucun sens. On est tenté d'y voir le représentant sogdien de av. *aipi* avec un emploi nouveau de postposition, et de traduire *'čwny pw* par « au sujet de laquelle ».
517. Nous avons suppléé le mot « récompense » qui est attendu ici et mentionné en chinois.
518. La même action est exprimée tout autrement *V. J.* 1435. — On notera en particulier la différence de *γr'jw* et de *čvrh* pour désigner le « corps ». D'une manière générale c'est *γr'jw* qui est employé dans le *Vessantara-Jātaka*. Au contraire D. a aussi *čvrh*, 81.
- Signalons enfin que, aux lignes 188, 210, 216, 286, 334, 417, 544, 553, le terme qui introduit les paroles du Buddha et qu'on a rendu hypothétiquement par *pr'm'y*, est écrit au moyen d'une ligature conventionnelle dont les éléments sont malaisément décomposables.

TRADUCTION DU TEXTE CHINOIS*

Sūtra des causes et des effets du bien et du mal, prononcé par le Buddha

Voici ce que j'ai entendu. Une fois, le Buddha se trouvait dans le jardin d'Anātha-piṇḍada du Jetavana (1) du royaume de 舍衛 Chō-wei (Çrāvastī). A ce moment, le Bhagavat, entouré d'une grande assemblée de bodhisattva, d'hommes et de deva innombrables, exposait la loi, et d'un même cœur, paisiblement, [tous] l'écoutaient. A ce moment 阿難 A-nan (Ānanda), à cause des êtres vivants, s'adressa au Buddha et dit : « Bhagavat, actuellement, dans le monde, tous sont d'une même espèce. [Or], en naissant parmi les hommes, il y en a de beaux, il y en a de laids ; il y en a de forts, il y en a de faibles ; il y en a de pauvres, il y en a de riches ; il y en a de malheureux, il y en a de gais (2) ; il y en a de nobles, il y en a de vils. Les sons ne concordent pas, et les langues diffèrent selon les pays. Il y en a qui ont cent ans et ne meurent pas ; il y en a qui, à trente [ans], disparaissent prématurément ; il y en a qui, à quinze [ans], périssent de male mort (3), ou [d'autres qui] tombent [avant terme] du ventre [de leur mère]. Il y en a qui sont bien faits (4), et pauvres et vils ; il y en a qui sont laids, et riches et nobles. Il y en a de grands et forts, et d'un rang misérable ; il y en a de faibles, et qui s'élèvent aux [dignités] supérieures. Il y en a de malheureux et qui vivent longtemps ; il y en a de gais, et dont la vie se clôt prématurément. Il y en a qui pratiquent le bien, et tombent dans le malheur (5) ; il y en a qui font le mal, et sont riches et prospères. Il y en a de gras et blancs, et dont les yeux louchent (6) ; il y en a de foncés et noirs, et qui sont charmants (7). Il y en a qui, bien que courts et petits, réalisent leur propre volonté ; il y en a qui, bien que longs et grands, sont au service des autres. Il y en a qui abondent en fils et en filles ; il y en a qui sont orphelins et solitaires (8). Il y en a qui errent au dehors (9) et que la faim et le froid torturent ; il y en a qui entrent au palais et vivent à la cour, et ont à leur gré vêtements et nourri- 30

* Les numéros mis *entre parenthèses* renvoient aux notes du commentaire.

Les numéros *marginiaux* renvoient aux passages correspondants de la version sogdienne

ture. Il y en a qui, dans leur jeunesse, sont pauvres et vils, et dans leur vieillesse seulement sont riches et nobles. Il y en a qui ont [pour eux] le bon droit (10) et qui sont innocents, et qui sont injustement impliqués dans des affaires criminelles (11). Il y a des pères affectueux et des fils pieux, qui expliquent les livres saints et en exposent la signification (12); il y a des frères en discorde (13), qui en arrivent aux luttes et aux querelles. Il y en a qui, vivant paisiblement, s'élèvent une demeure, où toutes choses sont en abondance; il y en a qui n'ont pas de maison à eux, et font des séjours éphémères de lieu en lieu. Il y en a qui perchent comme des oiseaux
 10 ou gîtent comme des cerfs (13 a), et sont semblables aux bêtes sauvages (14); il y en a qui se vêtent de poil et se nourrissent de sang, et ne connaissent pas l'écriture (15). Il y en a qui, correctement assis, reçoivent la récompense [de leurs actions passées]; il y en a qui travaillent chez autrui (16) et n'ont pas de terre. Il y en a d'intelligents et de brillants; il y en a de stupides et d'ignorants. Il y en a qui n'obtiennent qu'à force d'ingéniosité; il y en a à qui, sans qu'ils le cherchent, [tout] arrive de soi-même. Il y a des riches qui sont avares et cupides; il y a des pauvres, et qui aiment à donner. Il y en a qui n'ouvrent la bouche que pour des propos aimables; il y en a qui ne se mettent à parler qu'en termes blessants (17). Il y en a qui sont chéris et respectés par autrui; il y en a dont les
 50 hommes s'écartent bien loin. Il y en a qui d'un cœur compatissant soignent ce qui vit; il y en a qui tuent les êtres vivants sans mesure (18). Il y en a qui sont généreux et obtiennent [la sympathie de] la foule; il y en a qui sont rejetés par autrui. Il y a des épouses et des belles-mères qui se haïssent; il y a des belles-sœurs qui se plaisent. Il y en a qui aiment à écouter les paroles de la loi; il y en a qui, en entendant les livres saints, s'endorment. Il y a des guerriers sans politesse; il y a des [gens qui] aiment à étudier le sens des mots (19). Il y en a
 60 qui prennent la forme des bêtes brutes et en genres différents de toutes sortes. Je désire seulement que [de tout cela] le Bhagavat explique en détail les causes et les effets, pour que la grande assemblée écoute en comprenant et d'un même cœur suive le bien. »

Le Buddha s'adressa à Ananda : « Ces différences dans la rétribution que reçoivent les hommes, à propos desquelles tu m'interroges, proviennent uniquement de ce que, dans les existences antérieures, ils n'ont pas exercé leurs cœurs au même degré. C'est pourquoi [les rétributions] qu'ils reçoivent sont mille [fois] différentes et dix mille [fois] dissemblables. Ceux dont le corps actuellement est bien fait viennent de parmi [ceux qui] ont supporté patiemment les affronts; ceux qui sont

laid viennent de parmi les coléreux. Les hommes pauvres viennent de parmi les 70
 avares (20). Les hommes élevés et nobles viennent de parmi les [hommes] pieux et
 respectueux ; les bas et vils viennent de parmi les orgueilleux. Les hommes grands
 viennent de parmi les révérencieux ; les hommes nains viennent de parmi [ceux
 qui] méprisent la Loi. Les hommes violents viennent de parmi les moutons (21).
 Les hommes noirs et maigres (22) viennent de parmi [ceux qui] interceptent l'éclat
 du Buddha (23). Les hommes à lèvres serrées (24) viennent de parmi [ceux qui] ont
 goûté de la nourriture du jeûne (25). Les hommes aux yeux rouges (26) viennent
 de parmi [ceux qui] sont [trop] ménagers du feu et de la lumière (27). Les hommes
 aux yeux de moineaux (28) viennent de parmi [ceux qui] cousent les yeux des 80
 faucons (29). Les hommes muets viennent de parmi [ceux qui] dénigrent la Loi ;
 les sourds viennent de parmi [ceux qui] n'aiment pas à entendre la Loi. Les
 hommes édentés viennent de parmi [ceux qui] aiment à ronger la viande des
 os (30). Les hommes au nez bouché viennent de parmi [ceux qui] brûlent un
 mauvais parfum pour rendre hommage au Buddha. Les hommes dont les lèvres
 manquent (31) viennent de parmi [ceux qui] enfilent les ouïes des poissons. Les
 hommes aux cheveux jaunes viennent de parmi [ceux qui] ébouillantent les porcs (32).
 Les hommes aux oreilles déchirées (33) viennent de parmi [ceux qui] percent les
 oreilles (34). Les hommes au corps de serpent viennent de parmi [ceux qui] mettent
 des vêtements légers et offensent les images du Buddha (35). Les hommes de couleur 90
 noire viennent de parmi [ceux qui] mettent les images du Buddha sous le larmier
 de leur demeure, en un endroit enfumé. Les hommes boiteux viennent de parmi
 [ceux qui] ne se lèvent pas en voyant leurs maîtres ou leurs supérieurs. Les hommes
 bossus viennent de parmi [ceux qui], avec des vêtements légers (36), entrent et
 sortent en tournant le dos aux images du Buddha. Les hommes au front bosselé (?) (37)
 viennent de parmi [ceux qui], en voyant le Buddha, ne lui rendent pas hommage,
 [mais] joignent les mains et s'en frappent le front (38). Les hommes au cou
 court (39) viennent de parmi [ceux qui], en voyant leurs supérieurs, rentrent la
 tête et s'écartent. Les hommes qui ont une maladie de cœur viennent de parmi 100
 [ceux qui] taillent et percent le corps des êtres vivants. Les hommes lépreux
 viennent de parmi [ceux qui] s'emparent injustement du bien d'autrui (40). Les
 hommes qui ont de l'asthme viennent de parmi [ceux qui], dans les mois d'hiver,
 donnent aux hommes de la nourriture froide. Les hommes qui n'ont ni fils ni filles
 viennent de parmi [ceux qui] tuent les petits des oiseaux (41) ; les hommes qui ont
 une progéniture abondante viennent de parmi [ceux qui] aiment à entretenir la

vie des êtres. Les hommes qui vivent longtemps viennent de parmi [ceux qui ont] un cœur compatissant ; les hommes qui vivent peu de temps viennent de parmi [ceux qui] tuent les vivants. Les hommes très riches viennent de parmi [ceux qui] 110 font l'aumône. Les hommes qui ont chars et chevaux viennent de parmi [ceux qui] donnent aux Trois Joyaux chars et chevaux (42). Les hommes intelligents viennent de parmi [ceux qui] s'instruisent (43) et récitent les livres saints ; les hommes obtus viennent de parmi les animaux. Les hommes qui sont esclaves viennent de parmi les endettés (44). Les hommes qui ne tiennent pas en place (45) viennent de parmi les singes (46). Les hommes qui sont galeux viennent de parmi [ceux qui] détruisent les Trois Joyaux (47). Les hommes dont les mains et les pieds ne suivent pas (48) viennent de parmi [ceux qui] lient (49) les mains et les pieds des êtres vivants. Les hommes au caractère mauvais viennent de parmi les serpents et les scorpions. Les hommes dont les six « racines » (50) sont complètes viennent 120 de parmi [ceux qui] observent les préceptes ; les hommes dont les « racines » ne sont pas au complet viennent de parmi [ceux qui] violent les préceptes. Les hommes qui sont malpropres viennent de parmi les porcs. Les hommes qui aiment le chant et la danse viennent de parmi les acteurs. Les hommes grandement avides viennent de parmi les chiens. Les hommes au cou goîtreux (51) viennent de parmi [ceux qui] mangent seuls. Les hommes dont l'haleine est fétide viennent de parmi [ceux qui] injurient méchamment (52). Les hommes dont la virilité est incomplète viennent de parmi [ceux qui] châtent (53) les porcs et les chiens. Les hommes à la langue courte (54) viennent de parmi ceux qui à l'écart volent (?) et maudissent leurs supérieurs (55). Les hommes qui aiment à souiller les femmes et les filles 130 d'autrui, à leur mort tomberont parmi les oies et les canards. Les hommes qui aiment à souiller leurs parentes des neuf degrés (56), à leur mort tomberont parmi les moineaux. Les hommes qui sont [trop] parcimonieux [en matière] de textes saints, qui dissimulent [leur] science (57) et n'en parlent pas aux [autres] hommes, à leur mort seront des insectes dans la terre et dans le bois. [Ceux qui] aiment à porter un arc et des flèches, à monter à cheval et à aller en char, à leur mort tomberont parmi les six [classes de] barbares (58). Ceux qui aiment à chasser (59) et à tuer les êtres vivants, à leur mort tomberont parmi les chacals et les loups (60). Ceux qui aiment à porter des épingles de tête et des fleurs (61), à leur mort deviendront des huppés (62). Ceux qui aiment à porter des vêtements longs (63), 140 à leur mort deviendront des êtres à longue queue (64). Ceux qui aiment à manger couchés (65), à leur mort tomberont parmi les porcs. Ceux qui aiment à mettre

des vêtements bariolés (66), à leur mort deviendront des oiseaux bigarrés (67). Ceux qui aiment à imiter le parler des gens pour les railler (68), à leur mort deviendront des perroquets (69). Ceux qui aiment à calomnier les gens, à leur mort tomberont parmi les serpents pythons au mauvais venin (70). Ceux qui tourmentent autrui injustement, à leur mort deviendront des insectes irritants (?) (71). Les hommes qui aiment à répandre de mauvaises nouvelles (72), à leur mort deviendront des hiboux. Les hommes qui aiment à tenir des propos néfastes, à leur mort deviendront des renards (73). Ceux qui aiment à effrayer les hommes, 135 à leur mort deviendront des daims et des cerfs (?) (74). Ceux qui dans une existence antérieure sont entrés dans un temple en portant des socques de bois (75), dans l'existence actuelle se trouvent parmi les chevaux aux sabots entiers (?) (76). Ceux qui dans une existence antérieure aimaient à lâcher des vents, à présent sont des bousiers (ou bombardiers?) (77). Ceux qui dans une existence antérieure employaient les pilons et les auges à broyer (78) [appartenant] aux moines, à présent sont des insectes qui cognent leur tête (79). Ceux qui dans une existence antérieure ont mesuré parcimonieusement la nourriture des hommes, à présent sont des êtres qui piquent le bois (80). Ceux qui [ont] usé par larcin de l'eau des moines, à présent sont des poissons et des tortues dans l'eau. Ceux qui [ont] souillé la terre des moines, [à présent] sont des vers [vivant] dans les excréments (81). Ceux qui [ont] volé les fruits (82) des moines, [à présent] sont des vers qui se nourrissent de 160 boue (83). Ceux qui [ont] dérobé le bien des moines, à présent sont des bœufs et des ânes de moulins à broyer (84). Ceux qui par la force [ont] demandé des prêts aux moines, à présent sont des pigeons domestiques (85). Ceux qui [ont] insulté et outragé les moines, à présent sont des insectes dans le cou des bœufs (86). Ceux qui [ont] mangé les légumes des moines, à présent sont des vers de renouée (87). Ceux qui se [sont] assis sur la couche des moines, [à présent] sont des vers de terre. Ceux qui se [sont] servi d'objets divers des moines, [à présent] sont des phalènes volantes qui se jettent dans le feu (88). Ceux qui [sont] entrés dans un temple en portant des épingles de tête (?) en os (89), à présent sont des oiseaux 170 à long bec (90). Celles qui [sont] entrées dans un temple en s'étant mis du fard blanc [au visage], et du vermillon aux lèvres (91), à présent sont des oiseaux au bec rouge (92). Ceux qui [sont] entrés dans un temple en portant des vêtements bariolés, à présent sont des coucous (?) jaunes (93). Les maris et femmes qui se [sont] arrêtés dans un temple pour y passer la nuit, à présent sont des êtres au haut de la tête bleu (?) (94). Ceux qui se sont assis à l'écart (?) (95) sur un stūpa du

Buddha, à présent sont des chameaux. Ceux qui, portant des souliers ou des bottes, [sont] entrés dans un *vihāra* à *stūpa* (96), à présent sont des grenouilles. Ceux qui [ont] bavardé à tort et à travers en écoutant la Loi, à présent sont des
 180 oiseaux aux cent langues (97). Ceux qui souillent des nonnes à la conduite pure, à leur mort tombent dans l'enfer à la cave de fer (98); cent myriades de *cakra* à couteaux (99) s'abaissent à la fois et dépècent leur corps. »

A ce moment Ānanda s'adressa au Buddha et lui dit : « D'après ce que dit le Buddha, toute faute envers le bien des moines en vérité est très grave. S'il en est ainsi, comment les *dānapati* des quatre classes (100) doivent-ils se rendre au temple pour témoigner leur respect et rendre les hommages rituels? » Le Buddha dit : « En se rendant à un *saṅghārāma*, il y a deux sortes de cœurs : l'un est
 190 le cœur bon, l'autre est le cœur mauvais. Qu'appelle-t-on un cœur bon? Si, à l'arrivée chez les moines, en voyant le Buddha, on lui rend les hommages rituels, en voyant un moine, on lui témoigne du respect, si on s'enquiert des livres saints et qu'on interroge sur leur sens, si on reçoit les préceptes et qu'on se confesse, si on abandonne ses richesses et qu'on travaille pour les Trois Joyaux, si on ne ménage pas son corps et sa vie et qu'on protège et soutienne la grande Loi, l'homme qui [agit] ainsi, s'il lève la jambe pour un seul pas, le paradis (101) lui arrive de lui-même et dans l'avenir il reçoit des fruits semblables à [ceux qu'a reçus]
 樹提伽 Chou-t'i-k'ie (Jyotiṣka) (102); c'est là ce qu'on appelle un homme bon tout
 200 à fait supérieur. Qu'appelle-t-on un cœur mauvais? S'il y a des êtres vivants qui, en entrant dans un temple, ne font qu'exiger des moines des emprunts, ou ne cherchent que le long et le court (c'est-à-dire le fort et le faible) des moines et ont le seul désir de les détruire, ou dévorent la nourriture des moines, [ou] n'ont aucune honte, et [prenant] galettes, fruits, légumes, aliments forts, les mettent dans leurs giron ou sous leurs bras pour les rapporter à leurs domiciles (103), des hommes qui [agissent] ainsi, à leur mort tombent dans l'enfer aux boules de fer, et l'eau bouillante des marmites, le charbon des fournaies, les montagnes de couteaux et les arbres de glaives, il n'en est pas qu'ils ne traversent; c'est là ce qu'on appelle des hommes méchants tout à fait inférieurs. »

210 Le Buddha dit : « Ô Ānanda, avertis ceux qui à l'avenir seront mes disciples pour que, dans leur zèle attentif, ils n'enfreignent rien de ce qui touche aux Trois Joyaux, et qu'ils le respectent de toutes leurs forces, sans laisser naître un cœur qui recule. Ceux qui useront des paroles du Buddha, quand Maitreya sortira dans le monde, ils obtiendront le salut sans [aucun] doute. »

Le Buddha dit : « Ceux qui, dans l'existence actuelle, arrachent violemment les vêtements des hommes, à leur mort tomberont dans l'enfer de glace froide ; puis ils naîtront parmi les vers à soie et seront bouillis (104) et dépouillés par autrui. Ceux qui, dans l'existence actuelle, n'aiment pas à allumer des lampes pour 220 éclairer les livres saints et les images, à leur mort tomberont dans l'enfer noir et sombre au milieu des monts de l'enceinte de fer (Cakravāla) (105). Ceux qui, dans l'existence actuelle, massacrent et dépècent les êtres vivants, à leur mort tomberont dans l'enfer de la montagne de couteaux et des arbres de glaives. Ceux qui, dans l'existence actuelle, font voler les faucons et courir les chiens, et aiment la chasse et le tir à l'arc (106), à leur mort tomberont dans l'enfer aux scies de fer. Ceux qui, dans l'existence actuelle, commettent beaucoup d'actions perverses, à leur mort tomberont dans l'enfer aux colonnes de cuivre et aux 230 couches de fer. Ceux qui, dans l'existence actuelle, entretiennent beaucoup d'épouses, à leur mort tomberont dans l'enfer aux auges à broyer de fer. Celles qui dans l'existence actuelle entretiennent beaucoup d'époux (107), à leur mort tomberont dans l'enfer des serpents venimeux. Ceux qui, dans l'existence actuelle, font bouillir des poulets (107 a), à leur mort tomberont dans l'enfer du fleuve de cendre. Ceux qui, dans l'existence actuelle, ébouillantent porcs et poulets (108), à leur mort tomberont dans l'enfer de l'eau bouillante des marmites. Ceux qui, dans l'existence actuelle, châtrent les porcs et les chiens, à leur mort tomberont dans l'enfer des pierres pointues. Ceux qui, dans l'existence actuelle, boivent du vin et sont d'une ivresse désordonnée, à leur mort tomberont dans l'enfer où on boit du cuivre. Ceux qui, dans l'existence actuelle, dépècent les êtres vivants, à leur mort tomberont dans l'enfer des roues de fer (109). Ceux qui, dans l'existence actuelle, dérobent les fruits des moines, à leur mort tomberont dans l'enfer des boules de fer. Ceux qui, dans l'existence actuelle, mangent les intestins et la chair des porcs et des chiens (110), à leur mort tomberont dans l'enfer d'excréments. Ceux qui, dans l'existence actuelle, 240 se nourrissent de poisson cru (111), à leur mort tomberont dans l'enfer de la forêt de couteaux et des arbres de glaives. Celles qui, dans l'existence actuelle, sont des marâtres calomniant (112) le fils de la première mère, à leur mort tomberont dans l'enfer des chars de feu. Ceux qui, dans l'existence actuelle, ont double langue (113) et ont des querelles désordonnées, à leur mort tomberont dans l'enfer de la charrue de fer. Ceux qui, dans l'existence actuelle, d'une bouche méchante injurient les gens, à leur mort tomberont dans l'enfer où on arrache la langue. Ceux qui, dans l'existence actuelle, répandent beaucoup de faux bruits, à leur mort tomberont

dans l'enfer des clous de fer (114). Ceux qui, dans l'existence actuelle, tuent les
 êtres vivants pour sacrifier aux divinités mauvaises, à leur mort tomberont dans
 250 l'enfer des pilon de fer. Celles qui, dans l'existence actuelle, sont des sorcières (115)
 qui par des paroles démoniaques trompent les autres [gens] et leur enlèvent leur
 richesses, à leur mort tomberont dans l'enfer de la montagne de chair. Celles qui,
 dans l'existence actuelle, sont des sorcières qui ferment les yeux à un endroit de
 repos et trompent les autres [gens] [en leur disant qu'] elles montent au ciel chercher
 l'âme de leur père défunt (116), à leur mort tomberont dans l'enfer où on tranche
 la taille. Celles qui, dans l'existence actuelle, sont des sorcières (117) qui enseignent à
 autrui à tuer les êtres vivants pour supplier la grande divinité (118), ou qui invoquent
 les [génies des] cinq voies, les génies locaux ou le dieu du sol, les *a-mo* et les *niū-*
lang (119), toutes [les sorcières] de cette sorte en imposent au peuple simple, et
 260 à leur mort elles tomberont dans l'enfer du dépècement à la hache (120), où les
 agents infernaux couperont leurs corps en petits morceaux, et où des oiseaux au
 bec de fer perceront du bec leurs deux pupilles. Ceux qui, dans l'existence actuelle,
 sont des sorciers (121) qui enterrent les morts, consultent les sorts sur la [nature]
 fauste ou néfaste d'un emplacement, [déterminent] les avantages des cinq noms de
 famille (122), calment le dragon, remercient les vers à soie (123), vainquent les
 calamités (124), et, trompant les hommes stupides, leur prennent beaucoup de
 richesses et tiennent des propos sans fondement sur le fauste et le néfaste, tous
 les individus de cette sorte, à leur mort tomberont dans l'enfer de fer et de
 270 cuivre (125), où d'innombrables oiseaux méchants se rassembleront sur leur corps,
 et dévoreront toute leur chair, et arracheront à coups de bec leurs tendons et leurs
 os, et où ils souffriront des maux sans fin. Ceux qui, dans l'existence actuelle,
 sont des médecins qui ne peuvent pas distinguer les maladies et trompent autrui
 pour lui prendre ses biens, à leur mort tomberont dans l'enfer de l'acupuncture,
 où tout leur corps sera en flammes. Ceux qui, dans l'existence actuelle, brisent
 des stūpa ou détruisent des temples, se livrent à des violences envers les maîtres
 et les moines, ne sont pas pieux envers leur père et leur mère, à leur mort tomberont
 280 dans le grand enfer 阿鼻 A-p'i (Avīci), traverseront entièrement les huit grands
 enfers, puis entreront dans les petits enfers, et ceux-ci, au nombre de 136 (126),
 ils les traverseront tous, y passant un kalpa, ou deux kalpa, et même jusqu'à cinq
 kalpa, après quoi ils obtiendront d'en sortir. S'ils rencontrent [alors] un « bon ami »
 (*kalyāṇamitra*), ils manifesteront une pensée de *p'ou-t'i* (*bodhi*) ; s'ils ne le rencontrent
 pas, ils tomberont à nouveau dans l'enfer. »

Le Buddha dit : « Les hommes dont le corps est grand, et puant et sale, et dont la colère obstinée cède difficilement, viennent de parmi les chameaux. Les hommes qui aiment à marcher, dont l'appétit est robuste et qui ne fuient pas le danger, viennent de parmi les chevaux. Les hommes qui supportent de marcher par le froid et par le chaud, et qui n'ont pas de mémoire (?) (127), viennent de parmi les bœufs. Les hommes qui ont la voix haute et sont sans honte, qui se rappellent beaucoup [de choses] avec amour et ne distinguent pas le juste de l'injuste, viennent de parmi les ânes. Les hommes qui désirent toujours manger de la viande, et sont sans crainte dans ce qu'ils font, viennent de parmi les lions. Les hommes dont le corps est long et dont les yeux sont ronds, qui se promènent beaucoup dans la campagne déserte et qui sont jaloux de leurs épouses, viennent de parmi les tigres. Les hommes qui ont le poil long et les yeux petits et qui ne se plaisent pas [à rester] en un seul lieu, viennent de parmi les oiseaux volants. Les hommes dont le caractère n'a pas de fixité (128) et qui aiment à tuer et mettre à mal les êtres, viennent de parmi les renards. Les hommes braves, peu enclins aux désirs lubriques et qui n'ont pas d'amour pour leurs épouses, viennent de parmi les loups. Les hommes qui n'aiment pas les beaux vêtements, surveillent et capturent les malfaiteurs, dorment peu (129) et se mettent beaucoup en colère, viennent de parmi les chiens. Les hommes qui aiment la volupté (130), se plaisent dans la conversation, et qui sont aimés des [autres] hommes, viennent de parmi les perroquets. Les hommes qui se plaisent dans la compagnie des [autres] hommes et dont les paroles sont très lassantes, viennent de parmi les merles huppés (131). Les hommes petits de corps, qui aiment la volupté, dont l'esprit est inconstant, et dont le cœur se trouble en voyant la beauté, viennent de parmi les moineaux. Les hommes dont les yeux sont rouges et les dents courtes, qui crachent en parlant et s'enroulent [des étoffes autour] du corps (132) pour dormir, viennent de parmi les serpents (133). Les hommes qui, en parlant, se mettent aussitôt en colère, n'examinent pas la pensée qui vient [d'un autre?] et dont la bouche crache du feu et du venin (134), viennent de parmi les scorpions (135). Les hommes qui vivent solitaires, mangent avidement, et la nuit dorment peu, viennent de parmi les chats sauvages (136). Les hommes qui percent les murailles pour voler, qui sont avides de richesses, fermes dans leurs rancunes, et qui n'ont pas de parents proches ou lointains, viennent de parmi les rats. »

Le Buddha dit : « Les hommes qui ruinent les stūpa, détruisent les temples et recèlent des objets [appartenant] aux Trois Joyaux pour les employer à leur usage personnel,

à leur mort tomberont dans le grand enfer Avīci (137). De l'enfer, ils sortiront pour recevoir des corps d'animaux, de ceux qu'on appelle pigeons, moineaux, canards mandarins, perroquets, « moineaux bleus » (138), poissons, tortues, singes, daims, cerfs. S'ils obtiennent un corps d'homme, ils recevront une forme d'eunuques (139) 350 [ou seront] filles, androgynes, sans sexe (140), ou filles impudiques. Ceux qui aiment à se mettre en colère, à leur mort tomberont parmi les [animaux] comme les serpents venimeux (141), les lions, les tigres, les loups, les ours, les chats, les chats sauvages, les faucons, les milans. S'ils obtiennent un corps d'homme, ils seront éleveurs de 360 poules et de porcs, bouchers, chasseurs [à l'arc], [chasseurs] au filet, valets de prison. Les hommes stupides et qui ne comprennent pas les raisonnements (142), à leur mort tomberont parmi les éléphants, les porcs, les bœufs, les moutons, les buffles, les puces, les poux, les moustiques, les cousins, les fourmis et autres espèces analogues. S'ils obtiennent un corps d'homme, ils seront sourds, aveugles, muets, estropiés, bossus, aux sens incomplets, et incapables de recevoir la Loi. Les hommes 370 orgueilleux, à leur mort tomberont parmi les vers d'excréments, les chameaux, les ânes, les mâtins, les chevaux. S'ils naissent parmi les hommes, ils recevront un corps d'esclaves mâles ou féminins, seront pauvres, mendieront, et seront méprisés par la foule. Les hommes qui, profitant de la puissance de leur situation officielle, prennent le bien du peuple, à leur mort tomberont dans l'enfer de la montagne de chair; cent milliers de myriades d'hommes (143) découperont leur chair et la dévoreront. Ceux qui, dans l'existence actuelle, aiment à faire rester debout les autres hommes, à leur mort tomberont parmi les éléphants blancs; leurs jambes seront raides 380 et ils ne pourront se coucher pour dormir (144). Ceux qui, dans l'existence actuelle, rompent le jeûne (145) en mangeant la nuit, à leur mort tomberont dans l'enfer des démons affamés (*pretas*), et pendant cent myriades de myriades d'années (146), ils ne pourront boire ni manger; quand ils marchent, du feu sort de leurs articulations. Ceux qui, dans l'existence actuelle, aiment à s'asseoir en découvrant leur corps, à leur mort tomberont parmi les roussettes (147). Ceux qui, dans l'existence actuelle, emportent dans leur giron ou sous leur bras des boissons ou des aliments [des repas] de jeûne, à leur mort tomberont dans l'enfer de fer chaud (148); puis ils naîtront parmi 390 les hommes, où ils attraperont la maladie du gosier obstrué (149), et mourront prématurément. Ceux qui, dans l'existence actuelle, rendent hommage au Buddha sans que leur tête arrive à terre, à leur mort tomberont dans l'enfer où on est suspendu la tête en bas; puis ils naîtront parmi les hommes, où ils seront souvent trompés. Ceux qui, dans l'existence actuelle, rendent hommage au Buddha sans réunir les

paumes [des mains], à leur mort tomberont dans les pays [d'au delà] des frontières ; ils se donneront beaucoup de mal sans rien acquérir. Ceux qui, dans l'existence actuelle, ne se lèvent pas en entendant le son de la cloche, à leur mort tomberont parmi les pythons ; leur corps sera long et grand, et ils seront grignotés par de 400 petits animaux. Ceux qui, dans l'existence actuelle, rendent hommage au Buddha en élevant les mains jointes (*kong-cheou*), à leur mort tomberont dans l'enfer des mains liées derrière le dos (150), puis ils naîtront parmi les hommes, où ils seront victimes de malheurs injustes. Ceux qui, dans l'existence actuelle, rendent hommage au Buddha de tout leur cœur en joignant les paumes et en se jetant des cinq membres à terre, seront sans cesse parmi les honorés et les nobles, et recevront toujours du bonheur. Ceux qui, dans l'existence actuelle, sont constamment coléreux et se montrent difficiles sur la nourriture, viennent de parmi les fous. Ceux qui, dans l'existence actuelle, ont les yeux qui louchent, viennent de parmi ceux qui regardent [de façon] dépravée les femmes et les filles d'autrui. Ceux qui, dans 410 l'existence actuelle, protègent leur femme et injurient leur père et leur mère, à leur mort tomberont dans l'enfer où on coupe la langue. Ceux qui, dans l'existence actuelle, ajoutent de l'eau au vin pour le vendre aux [autres] hommes, à leur mort seront des êtres aquatiques ; puis ils naîtront parmi les hommes où l'eau les gonflera, et ils mourront étouffés (151). »

Le Buddha s'adressa à Ānanda : « Ces malheurs de toutes sortes qui je viens de dire proviennent tous de la pratique des dix [choses] mauvaises (152). Au [degré] supérieur, [ce sont] des causes d'enfer ; au [degré] moyen, [ce sont] des causes de 420 [naissance parmi] les animaux ; au [degré] inférieur, [ce sont] des causes de [naissance parmi] les démons affamés [*pretas*]. — Parmi [ces dix choses mauvaises], le crime de tuer les vivants peut faire tomber les êtres vivants dans les enfers, [parmi] les animaux, [parmi] les démons affamés. S'ils naissent parmi les hommes, ils obtiennent deux sortes de fruits : le premier est une vie courte, le second est un grand nombre de maladies. — Le crime de voler fait aussi tomber les êtres vivants dans les enfers, [parmi] les animaux, [parmi] les démons affamés. S'ils naissent parmi les hommes, ils obtiennent deux sortes de fruits : le premier est la pauvreté ; le second est une communauté de biens où ils n'obtiennent pas leur indépendance. — Le crime 430 d'impudicité fait aussi tomber les êtres vivants dans les enfers, [parmi] les animaux, [parmi] les démons affamés. S'ils naissent parmi les hommes, ils obtiennent deux sortes de fruits : le premier est que leur femme n'est pas chaste ; le second est que mari et femme se disputent (153) et que [les choses] ne [vont] pas suivant leur

cœur. — Le crime des propos sans fondement (du mensonge) fait aussi tomber les êtres vivants dans les enfers, [parmi] les animaux, [parmi] les démons affamés. S'ils naissent parmi les hommes ils obtiennent deux sortes de fruits : le premier est qu'ils
 440 sont très calomniés ; le second est qu'ils sont sans cesse trompés par beaucoup de gens. — Le crime de la langue double fait aussi tomber les êtres vivants dans les enfers, [parmi] les animaux, [parmi] les démons affamés. S'ils naissent parmi les hommes, ils obtiennent deux sortes de fruits : le premier est qu'ils obtiennent une famille qui les ruine (154) ; le second est qu'ils obtiennent une famille vicieuse et méchante. — Le crime de la bouche méchante fait aussi tomber les êtres vivants dans les enfers, [parmi] les animaux, [parmi] les démons affamés. S'ils naissent
 450 parmi les hommes, ils obtiennent deux sortes de fruits : le premier est qu'ils entendent sans cesse de méchants bruits ; le second est que ce qu'ils disent provoque toujours des contestations. — Le crime des paroles ornées fait aussi tomber les êtres vivants dans les enfers, [parmi] les animaux, [parmi] les démons affamés. S'ils naissent parmi les hommes, ils obtiennent deux sortes de fruits : le premier est qu'ils disent vrai, mais que les [autres] hommes ne leur accordent pas créance ; le second est que, quoi qu'ils disent, ils ne peuvent pas le discuter jusqu'au bout. — Le crime de la cupidité fait aussi tomber les êtres vivants dans les enfers, [parmi] les animaux, [parmi] les démons affamés. S'ils naissent parmi les hommes, ils obtiennent deux
 460 sortes de fruits : le premier est qu'ils sont avides de richesses sans pouvoir s'en rassasier ; le second est qu'ils recherchent beaucoup [de choses], mais jamais ne peuvent réaliser leurs idées. — Le crime de la colère fait aussi tomber les êtres vivant dans les enfers, [parmi] les animaux, [parmi] les démons affamés. S'ils naissent parmi les hommes, ils obtiennent deux sortes de fruits : le premier est que les autres hommes cherchent sans cesse leur long et leur court (c'est-à-dire leur fort et leur faible) ; le second est qu'ils sont sans cesse victimes des violences d'autrui. — Le crime des vues hétérodoxes fait aussi tomber les êtres vivants dans les enfers, [parmi] les animaux, [parmi] les démons affamés. S'ils naissent parmi les hommes,
 470 ils obtiennent deux sortes de fruits : le premier est qu'ils naissent toujours dans une famille aux vues hétérodoxes ; le second est que leur cœur rusera sans cesse. Ô fils du Buddha ! c'est ainsi que les dix pratiques mauvaises sont toutes cause du grand amas de toutes les douleurs. »

A ce moment ceux qui, dans la grande assemblée, suivaient les dix pratiques mauvaises, entendant le Buddha exposer toutes ces rétributions douloureuses des enfers, se lamentèrent à grands cris et, s'adressant au Buddha, dirent : « Bhagavat, par

la pratique de quelle bonne conduite les disciples obtiennent-ils d'éviter ces douleurs ?
Le Buddha dit : « Vous devrez à votre tour enseigner à tous les êtres vivants la 480
manière de cultiver le bonheur pour qu'ils aient tous un karman heureux. S'il y
a des vivants qui, dans l'existence actuelle, sont de grands maîtres de conversion (155),
et érigent des temples et des demeures du Buddha (156), à l'avenir ils seront
certainement des rois qui régiront les dix mille [hommes du] peuple, et où qu'ils
aillent, il n'y aura [personne] qui ne se soumette (157). Ceux qui, dans l'existence
actuelle, étant chefs de ville, sont de vrais maîtres de la roue des *wei-na* (*karma-*
dāna) (158), dans l'existence à venir seront certainement des ministres royaux et
des gouverneurs de provinces et de commanderies ; vêtements et chevaux seront
au complet, et tout ce qui leur sera nécessaire leur viendra en abondance spontanément.
Ceux qui, dans l'existence actuelle, guident les hommes à accomplir les œuvres
méritoires, dans l'existence à venir seront certainement des notables puissants et 490
riches ; les hommes regarderont vers eux respectueusement ; sur les quatre routes,
on s'ouvrira pour [leur laisser] passage, et où qu'ils aillent, tout se trouvera en
harmonie avec eux. Ceux qui, dans l'existence actuelle, aiment à allumer la lampe
et à prolonger sa lumière (159), naîtront parmi les dieux du soleil et de la lune, et
[leur] éclat brillera spontanément. Ceux qui, dans l'existence actuelle, aiment à faire
l'aumône, et d'un cœur compatissant entretiennent la vie, naîtront au milieu d'une
grande richesse ; vêtements et nourriture leur viendront d'eux-mêmes. Ceux qui, dans 500
l'existence actuelle, aiment à donner aux hommes boissons et aliments, dans le lieu où
ils naîtront, la cuisine céleste leur arrivera d'elle-même ; leur beauté et leur force seront
complètes ; ils seront intelligents, habiles à la discussion, et leur longévité durera
longtemps. Si on donne aux animaux, on reçoit une récompense au centuple. Si on
donne à un *icchantika*, on reçoit une récompense mille [fois] plus grande (160). Si on
donne à un *bhikṣu* qui observe les préceptes, on reçoit une récompense dix mille fois
plus grande. Si on donne à un maître de la Loi qui pénètre le Grand Véhicule, explique
les trésors des secrets du Tathāgata et fait que la grande assemblée ouvre l'œil de son
cœur, on obtient une récompense sans limites. Si on donne à des bodhisattva ou aux 510
Buddha, on obtient des récompenses sans fin. Puis il y a encore des dons à trois classes
de personnes pour lesquels la récompense est infinie : la première [classe], [ce sont]
les Buddha ; la deuxième, [ce sont] les père et mère ; la troisième, [ce sont] les
malades. Par le don d'un seul repas, on obtient encore une récompense sans
limites ; à plus forte raison ceux qui sont capables de dons incessants, comment
[leur récompense] pourrait-elle s'épuiser ? Ceux qui, dans l'existence actuelle, lavent

et baignent les moines, dans le lieu où ils naîtront, leur visage et leurs yeux seront
 520 beaux, les vêtements leur viendront spontanément (161), et les hommes lèveront les
 yeux vers eux avec respect. Ceux qui, dans l'existence actuelle, aiment à louer et
 à exalter et à réciter à haute voix la loi des sūtra, dans le lieu où ils naîtront
 leur voix sera harmonieuse, et ceux qui les entendront seront dans l'allégresse.
 Ceux qui, dans l'existence actuelle, observent les préceptes, [dans le lieu] où ils
 naîtront seront beaux, et ils seront les tout premiers parmi les hommes. Ceux qui,
 dans l'existence actuelle, aiment à établir des puits publics et [à placer] des jarres
 530 de boisson, et à planter des arbres [le long] de la route pour ombrager les hommes,
 dans le lieu où ils naîtront seront toujours rois des hommes ; les boissons et les
 aliments aux cent saveurs, suivant leurs désirs, leur arriveront immédiatement d'eux-
 mêmes. Ceux qui, dans l'existence actuelle, aiment à copier la loi des sūtra et à
 la donner aux [autres] hommes pour qu'ils la lisent, dans le lieu où ils naîtront
 ils auront beaucoup de talents pour la discussion, et la doctrine qu'ils étudieront,
 ils la saisiront à première audition ; les Buddha et les bodhisattva, [en foule] sans
 cesse croissante, se presseront pour les protéger ; ils seront les tout premiers
 parmi les hommes, et constamment seront des chefs. Ceux qui, dans l'existence
 540 actuelle, aiment à construire des ponts et des bateaux pour faire passer les hommes,
 dans le lieu où ils naîtront les Sept Joyaux seront au complet, et la foule des
 hommes les célébrera avec respect ; il n'y aura personne qui ne lève les yeux
 sur eux, et quand ils iront et viendront, entrèrent et sortiront (162), les hommes
 les soutiendront. »

Le Buddha dit à Ānanda : « Ces causes et ces effets que dans ce sūtra j'ai
 exposés pour chaque lieu, exhorte les êtres vivants à les réciter à haute voix et
 à les mettre en pratique, et ils obtiendront de passer [au delà de] la douleur et
 550 des maux. Si en entendant ce sūtra, il en est qui le raillent, qu'à ces hommes,
 dans l'existence présente, la langue tombe immédiatement. »

A ce moment Ānanda, s'adressant au Buddha, dit : « Bhagavat, comment faut-il
 appeler ce sūtra, et en qualité de quelle exhortation le répandre ? » Le Buddha
 dit à Ānanda : « Ce sūtra aura pour nom [*Sūtra*] *des causes et des effets du bien et*
du mal ; on l'appellera aussi *Sūtra de la pratique de la voie selon le vœu du bodhisattva*.
 En recevant ainsi ce sūtra prononcé par le Buddha, à ce moment, dans l'assemblée
 huit myriades de deva manifestèrent un cœur d'*anuttarasamyaksambodhi* (163) ; cent
 560 milliers de femmes immédiatement transformèrent leurs corps de femmes et obtinrent
 de devenir des hommes ; douze cents hommes méchants abandonnèrent leurs pensées

empoisonnées et d'eux-mêmes connurent les existences antérieures ; d'innombrables gens de bien obtinrent la patience de la non-production [des dharma] (164), et reçurent une joie éternelle ; d'innombrables défunts (165) naquirent dans les terres pures, et y devinrent les compagnons des Buddha et des bodhisattva ; et toute la grande assemblée, revenant [chacun] à sa demeure, fut heureuse et, se réjouissant (166), reçut et pratiqua ce [sūtra]. »

Commentaire du texte chinois.

(1) Le texte chinois a pour Jetavana la vieille forme 祇樹 K'i-chou, moitié transcription, moitié traduction; on sait que la transcription ancienne usuelle du nom de Jeta est 祇陀 K'i-t'o (*G'jie-d'â), ce qui suppose un original dialectal du type de *Geda; la transcription sogdienne K'j-ôj', qui doit représenter une prononciation *Ged-, est en plein accord avec cette forme. Sans doute on pourrait supposer que, le texte sogdien étant certainement traduit du chinois, les traducteurs se sont bornés à rendre phonétiquement le K'i-t'o des textes chinois; mais cette explication, qui confirmerait d'ailleurs tout au moins la prononciation chinoise à gutturale initiale, et non à palatale, ne me paraît pas probable. Le traducteur sogdien emploie bien pour Çrāvastī une forme S'r'βst (*Š'raβast) qu'il ne doit pas au chinois Chō-wei; le nom de K'j-ôj' semblerait être, lui aussi, une forme consacrée en sogdien pour Jeta, et indépendante du chinois; en outre le texte chinois a ici K'i[-chou] et non la forme complète K'i-t'o que supposerait le sogdien au cas d'un emprunt au chinois. Cette forme à g- en sogdien au lieu de j- du sanscrit, venant indépendamment à l'appui du K'i-t'o chinois, écarte en l'espèce, pour la transcription chinoise, toute idée d'une confusion entre 祇 k'i (g'jie) et 祇 tche (*t'si), bien que ces deux caractères soient foncièrement identiques et n'aient été différenciés graphiquement qu'assez tard. Il y aura à reprendre de ce point de vue l'étude de toute une série de transcriptions où entrent 祇 k'i, 耆 k'i (*g'ji), 鳴 tche (*t'sie?), 枳 tche (*t'sie), 翹 tche (*t'sie?), etc.

(2) Le sogdien, en remplaçant le riche avant le pauvre et le gai avant le triste (= le « malheureux » du chinois et du tibétain), a uniformisé l'ordre de l'énumération; le tibétain est d'accord avec le chinois.

(3) Ce membre de phrase manque en sogdien.

(4) 端政 *touan-tcheng*, ici et plus loin, est donné par A, B et C, mais est à interpréter comme 端正 *touan-tcheng*; on a d'ailleurs cette dernière forme à deux reprises vers la fin du texte. Sur l'emploi de l'expression au sens physique de « beau », « bien fait », cf. *T'oung Pao*, 1923, 120; pour d'autres exemples, cf. *Tripit.* de Kyōto, XII, 554 v° et 555 r°.

(5) 致過 *tche-kouo*; le mot *kouo* implique que l'homme devient coupable aux yeux de la loi; le *wr'kh* du sogdien, qu'on a traduit ici d'après le chinois, pourrait indiquer simplement que la situation de cet homme est « retournée », bouleversée.

(6) 眼瞞瞞. L'expression se retrouve vers la fin du texte. Le mot 瞞 n'est pas donné dans le *K'ang hi tseu tien*, mais le sens est clair à raison du mot 瞞 *lai*. Dans la description d'un homme beau, il est dit (*Tripit.* de Tōkyō, 閏, VI, 7 r°; Kyōto, XII, 628 v°) que 眼不角瞞, ce qui veut certainement dire que « ses yeux ne louchent pas »; cette même leçon *kio-lai* est donnée par C pour le second passage de notre texte. Les dictionnaires enregistrent un mot 瞞 qu'ils lisent *kio*, *hou* ou *kou*, et qui désignerait un « mouvement de l'œil ». Je ne doute guère que le 瞞 de notre texte, en apparence à phonétique *yong*, ne soit une mauvaise graphie de 瞞 *kio*. Ce dernier mot, que les dictionnaires définissent par approximation, n'a sans doute fait son apparition que pour noter une expression de langue

parlée *kio-lai* signifiant « loucher » : il est par suite vraisemblable que, dans cette expression, *kio* soit un qualificatif de *lai*, et il peut très bien s'agir du mot 角 *kio* que donnent un texte du *Tripitaka* et notre mss. C; *kio* signifie « corne », mais s'emploie au sens d'« angle », de « coin ». Qu'on écrive 角睐 *kio-lai* ou 眈睐 *kio-lai*, ce serait alors « loucher de côté », ou tout simplement « loucher » : le pléonisme « de côté » était nécessaire pour que l'expression fût intelligible en langue parlée.

(7) Le sogdien (l. 23), en parlant d'« homme noir aux yeux foncés » ne rend pas l'opposition que suppose le texte chinois; de même qu'il y a des gens blancs et gras, mais qui louchent, il y en a de foncés et noirs, et qui néanmoins sont charmants. Le « noir » du chinois implique ici l'idée de « maigreur ».

(8) 孤單獨自 *kou-tan tou-tseu*; bien que le vrai sens de *kou* soit « orphelin », on peut comprendre *kou-tan* et *tou-tseu* comme deux expressions synonymes, ainsi que l'a fait le traducteur sogdien; *kou-tan tou-tseu* n'est alors que le développement de 孤獨 *kou-tou*, « solitaire », « sans appui », bien connu pour traduire *anātha*, « sans appui », dans le nom d'Anāthapiṇḍada.

(9) Il manque un mot au texte chinois pour le rythme de la phrase : mais les trois textes sont d'accord.

(10) 理實 *li-che*. On peut comprendre cette expression soit comme une expression *li-che* de l'ancien chinois, soit comme un substitut adopté sous les T'ang pour 治實 *tche-che* à raison du tabou de 治 *tche* (nom personnel de Kao-tsong) : les deux formes sont attestées; *li-che* est traduit par « true and reasonable » (il faudrait au moins renverser les termes dans Forke, *Lun-Hêng*, I, 5).

(11) 獄事 *ju-che*. Le mot *ju* signifie au propre « prison » : aussi a-t-on « prison » dans la traduction sogdienne.

(12) Cette proposition relative manque au sogdien.

(13) 乖各 *kouai-ko* doit être une ancienne expression de langue parlée; B écrit 乖恪 *kouai-k'o* et C 乖格 *kouai-ko*.

(13a) Expression toute faite et assez fréquente; cf. par ex. *Tripit.* de Kyōto, XIV. x. 43 r°.

(14) 獠狩 *k'in-cheou*; graphie populaire pour 禽獸 *k'in-cheou* qu'on a dans C; cette graphie populaire de *cheou* se retrouve par exemple dans *Tripit.* de Kyōto, XXVII. 236 r° (3 fois), et dans XXV, 786 r°.

(15) Tout ce qui suit « bêtes sauvages » manque en sogdien, mais se retrouve en tibétain.

(16) 客作 *k'o-tso*; ce sens est attesté depuis les Six dynasties; cf. le *Ts'eu yüan*.

(17) 棘刺 *ki-ts'eu*. Le sens propre est bien de « piquer avec une épine », et le traducteur sogdien l'a rendu littéralement : tibétain B a *gzer-wa*, « clou », « pointe ».

(18) 無比 *wou-pi*. Le sens usuel de l'expression est « incomparable », « sans égal » : j'ai traduit ici d'après le contexte. Tibétain A a traduit par *dpag-tu ma mchis-pa*, « sans mesure », tibétain B par *bag med-pa*, « sans restreinte » (et aussi « sans vergogne »).

(19) J'ai traduit par « guerrier » le terme 武夫 *wou-fou*, qui se rencontre déjà dans le *Che king* au sens de « troupes », mais dont l'emploi dans la littérature est souvent empreint d'une nuance de dédain; ici on oppose évidemment le manque de « politesse » des « guerriers » au raffinement des lettrés; le tibétain est d'accord avec le chinois. Le sogdien est très

divergent, et l'intervention du *yoga* est inattendue. Mais, s'il y avait beaucoup de marchands sogdiens à la capitale, il ne faut pas oublier qu'au VIII^e siècle les Sogdiens étaient aussi représentés à Si-ngan-fou par des corps de soldats dits *čakar*, et ceux-ci pouvaient ne pas goûter la manière dont le texte chinois parlait de l'armée; serait-ce là la raison pour laquelle la traduction sogdienne n'est pas fidèle dans ce passage?

(20) Il semble qu'il manque ici un membre de phrase concernant les riches, qui est appelé par le parallélisme: aucun de nos textes chinois ne l'a cependant, non plus que le sogdien, ni le tibétain B; mais on l'a dans tibétain A: « Les riches viennent de parmi ceux qui ont beaucoup donné. » Ce peut être là une addition logique du traducteur tibétain.

(21) Cette phrase manque en sogdien. Au lieu de 狼 *hen*, C a une forme vulgaire 很. Le tibétain B a « stupide » *blun-pa*, au lieu de « violent »; ce paraît être une mauvaise traduction: tibétain A, qui fait intervenir les ministres (*bka'-blon*), est encore plus aberrant.

(22) 黑瘦 *hei-fou*: B et C 黑瘦 *hei-cheou*; *fou* désigne un état maladif, mais le sens précis du mot m'échappe; *cheou* signifie « maigre », et j'ai adopté ce sens dans ma traduction: le sogdien a « noir et petit », le tibétain A « noir et long » (*gnag-čün riñ-ra*), le tibétain B « desséché et noir » (*skam-žin-gnag-pa*).

(23) 鄺佛光明 *tchang Fo kouang-ming*: le sogdien est d'accord, de même que le tibétain A, mais sans que leurs versions littérales nous fassent mieux comprendre de quoi il s'agit. *Kouang* ou *kouang-ming* est souvent le nom technique de l'auréole des Buddha: mais comment pouvait-on voiler ou intercepter l'éclat qui en émanait? Je me suis demandé si le texte visait la lampe d'autel; la suite du texte montre que c'est un mérite d'allumer cette lampe et de « prolonger sa lumière ». Mais alors le tibétain, qui a simplement « celui qui a couvert le corps du Buddha » (*de-bžin-gsęgs-pa'i-sku bsgribs-pa*) reposerait sur un contre-sens. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une faute déterminée, car on la retrouve mentionnée dans d'autres œuvres analogues au présent sūtra, par exemple dans Nanjiō 706 (*Tripit.* de Tōkyō, 宙, VIII, 69 v°) ou. écrit 遮佛光明 *tchō Fo kouang-ming*, dans Nanjiō 741 (*ibid.*, 宿, VI, 66 v°, 67 v°): dans le premier de ces textes, la rétribution de cette faute est de naître aveugle: dans le second, elle est de naître « laid et noir », ce qui est assez bien d'accord avec notre sūtra.

(24) 緊脣 *kin-tch'ouen*; je ne connais pas d'exemple de cette expression, et ne suis pas en mesure d'en indiquer le sens exact; le « privé de boisson et de nourriture » du sogdien ne peut être qu'une paraphrase. L'idée semble être de lèvres très serrées qui laissent à peine passer la nourriture. Le tibétain A a *mchu mi-sdug-pa*, « qui a les lèvres pas belles », le tibétain B *mchu-dma'-ra*, mot-à-mot « qui a les lèvres basses ».

(25) Le 齋 du texte est en valeur de 齋 *tchai*, que donnent d'ailleurs B et C, et qu'ont bien compris les traducteurs sogdien et tibétain. Mais que faut-il entendre par la « nourriture du jeûne »? Le sens me paraît clair. On donnait le nom de « nourriture du jeûne », *tchai-che*, aux repas offerts en fin de jeûne à la communauté par des laïcs (cf. par ex. *Tripit.* de Tōkyō, 結, V, 101 v°, ou le *Bukkyō daijiten*⁶ d'Oda Tokunō, p. 587); la faute consiste donc ici pour un laïc, non à manger un jour de jeûne, mais à prélever sur la nourriture destinée à l'assemblée.

(26) 赤眼 *tch'e-yen*. Peut-être s'agit-il d'albinos, encore que ce ne soit pas là leur nom moderne en Chinê. Le sogdien a seulement « misérable ». Le tibétain A a « yeux rouges » (*mig dmar-ra*) comme le chinois. Le tibétain B a *mig-čhos-pa*, où *mig* signifie bien « œil », mais je ne comprends pas *čhos*.

(27) 惜火光明 *si houo kouang-ming*. Le mot *si* signifie au propre « avoir pitié de », et le terme a été traduit tel quel en sogdien. Le traducteur sogdien a peut-être eu raison de comprendre « le feu et la lumière », et non pas « l'éclat du feu » ; j'ai traduit en conséquence. Il s'agirait alors vraisemblablement du feu pour chauffer les lieux saints et de la lumière pour les éclairer. Mais le tibétain dit seulement « ceux qui n'ont pas donné pour élever le feu ».

(28) 雀目 *ts'io-mou* ; le sogdien traduit par « aveugle noir », et dans Tōkyō, 宙, VIII, 69 v°. la même faute qui va être indiquée ici est de celles qui sont très naturellement punies par la cécité. Le tibétain B a *mun-sros-nas mig mi mthoñ-ra*, « celui dont les yeux n'y voient pas quand tombe l'obscurité [du soir] » : la leçon de tibétain A est *mig mi bsal-ra*, « dont les yeux ne sont pas clairs ». Le *P'ei wen yun fou*, s. v. *ts'io-mou*, reproduit seulement une phrase du 易林 *Yi-lin* qui ne nous tire pas d'embarras.

(29) 縫鷹眼合 *fong ying yen ho* ; le même membre de phrase se retrouve dans Tōkyō, 宙, VIII, 69 v°. Il semblerait que *yen-ho* dût former une expression signifiant « paupière », mais je ne la connais pas ; B n'a pas *ho*. Nous devons avoir ici affaire à l'opération de fauconnerie qu'on appelait « ciller » et qui consistait à coudre les paupières ou les cils des oiseaux de proie qu'on dressait. Les deux traductions tibétaines ont *khra'i mig brus-pa*, « qui ont... les yeux du faucon » altéré dans B en *bra'i mag* : on est amené à penser que *brus* est le passé d'un verbe signifiant « coudre », et qui serait alors synonyme de *sbrel-ra*, mais je ne trouve pas *brus* en ce sens.

(30) La forme 穴 pour 肉 *jeou* est usuelle dans les manuscrits des T'ang : B a 血 *hiue*, « sang ».

(31) C'est-à-dire qui ont un bec-de-lièvre. Cette image si naturelle est venue aussi à l'esprit des Chinois, et Houai-nan-tseu, au II^e siècle avant notre ère, dit que les enfants naissent sans lèvre quand leur mère, au cours de sa grossesse, a vu un lièvre. Le tibétain (A et B) rend bec-de-lièvre par *šo-re*, qui n'était connu jusqu'ici que comme terme de langue parlée.

(32) 獶猪 ; le second mot est la forme correcte de *tchou*, « porc », mais le texte écrit aussi ailleurs 猪 *tchou* et 猪 *tchou* ; ceci suffit à montrer que le *K'ang hi tseu tien* a tort, à la suite du *Tcheng tseu t'ong*, de nier que 猪 se soit employé vulgairement pour 猪 *tchou*, « porc », et de vouloir y voir une forme vulgaire de 肚 *tou*, « ventre ». Quant au premier mot, il reparait plus loin sous la graphie 獶. La première forme, lue *sien*, est un nom d'animal, d'ailleurs inusité ; la seconde, lue *chan* ou *sien*, n'a non plus aucun sens possible ici : il doit donc s'agir d'un autre mot de la langue parlée. J'avais songé à un mot signifiant « châtrer », mais on attendrait alors que le châtement fût d'être eunuque, et non d'avoir les cheveux jaunes comme dit le chinois, ou foncés comme dit le sogdien. D'autre part le tibétain (A et B) ne parle pas de « châtrer », mais d'« arracher les poils » (*spu gtogs-pa*). Enfin C a dans les deux cas 獶 *sien*, qui signifie « ébouillanter [pour faire tomber les poils d'un animal] » ; je crois que c'est là la bonne leçon, remplacée dans les autres textes par d'autres caractères de même prononciation.

(33) 穴耳 *hiue-eul* : je n'ai pas rencontré ailleurs l'expression, mais elle devient assez claire par l'analogie de 穴鼻 *hiue-pi*, « nez déchiré », qui est une épithète connue pour le lièvre. Le tibétain (A et B) traduit par *ral-pa*, « déchiré ».

(34) C'est la condamnation des boucles d'oreille, et elle peut surprendre quand on songe à cet usage si profondément hindou et aux lobes demeurés distendus des oreilles du Buddha : chez un voyageur arabe du IX^e siècle, les Hindous sont simplement désignés comme « ceux qui ont les oreilles percées » (cf. *T'oung Pao*, 1923, 116). Mais notre texte a été écrit en Chine, où les boucles d'oreille n'étaient pas en usage, du moins pour les hommes. Pour les gens d'Asie Centrale qui, à l'inverse des Hindous, n'avaient pas les oreilles percées, cf. Hiuan-tsang, *Mémoires*, I, 378—380. En Chine même, on a parfois nié que les femmes se soient percé les oreilles sous les Han et les Six dynasties, mais c'est aller contre les textes ; cf. à ce sujet le *Ts'eu Juan*, s. v. 穿耳.

(35) Le sogdien met cette phrase avant les deux précédentes. Je ne sais trop ce qu'il faut entendre par « au corps de serpent » : le sogdien parle seulement de corps « rouge » (peut-être par confusion entre *kyrm*, « serpent », et *krm'yr*, « rouge »). Le tibétain A a « dont le corps est semblable à un *ša-bru* », mais ce dernier terme m'est inconnu. Le tibétain B a *thad sbrul 'dra-va*, « celui qui est tout à fait (?) semblable à un serpent ». Puisqu'il s'agit de gens qui ont manqué de respect aux statues du Buddha en apparaissant devant elles trop légèrement vêtus, ils doivent avoir quelque défaut sur tout le corps. Dans Nanjiō 741 (Tōkyō, 宿, VI, 66 v°, 67 v°), il est question de ceux qui, « en vêtements légers offensent les *vihāra* du Buddha » (輕衣糖揆佛精舍 ; 糖揆 *t'ang t'ou* est une autre orthographe du 湯突 *t'ang t'ou* [湯突 dans B et C] de notre texte) ; leur châtimement est de renaître dans le 裸國 Lo-kouo ou « Royaume des [Hommes] Nus ». On sait que le royaume des Hommes Nus est connu des textes chinois et hindous ; il est peut-être plus intéressant de noter, dans ce n° 741 de Nanjiō qui dut être traduit au V^e siècle, que, pour d'autres méfaits, certains hommes naissent dans le royaume des Hommes aux sabots de cheval (馬蹄人 Ma-t'i-jen) et d'autres dans celui des Hommes aux poitrines traversées (穿臂人 Tch'ouan-hiong-jen). Pour le royaume des Hommes aux sabots de cheval, cf. le *Wei lio* (milieu du III^e siècle) dans *T'oung Pao*, 1905, 561 ; le royaume des Hommes aux poitrines trouées est bien connu dans le légendaire chinois, depuis le *Tchou chou ki nien* (貫匈氏), *Houai nan tseu* (穿胸民) et le *Chan hai king* (貫匈國) : il y aura lieu de rechercher à quel moment et dans quelles conditions les traditions hindoue et chinoise se sont rencontrées.

(36) Le sogdien n'a pas « avec des vêtements légers », qui d'ailleurs ne s'impose pas dans ce passage, mais qui se retrouve dans tibétain A et B.

(37) Le texte a 脛額 *hing-ngo* ; *ngo* signifie « front », mais *hing* ne signifie que « tibia », et je ne sais quelle correction proposer ; B a 脛額 *tche-ngo*, mais *tche* désigne des entrailles d'animaux et est également impossible. La traduction du sogdien *þurt* par « bosse » est hypothétique (en général, la physiognomonie chinoise considère les protubérances frontales comme un signe de talent, au lieu qu'il s'agit ici d'un défaut), mais est appuyée par le tibétain B *dbral* [lire *dpral*]-*va 'bur-va*, « ceux dont le front est gonflé » (ou « fait saillie »). Le tibétain A a seulement « dont le front n'est pas beau » (*'phral-va mi sdug-pa*).

(38) 捉手打額 *tcho-cheou ta-ngo*. Il s'agit de gens qui, au lieu de rendre hommage au Buddha en se prosternant, se contentent d'une forme de salutation plus sommaire (cf. d'ailleurs *infra*, lignes 391 et suiv. du sogdien). La solution la plus naturelle est de supposer que ces gens « joignent » leurs deux mains et de loin s'en touchent le front, ce qui était une forme usuelle de salutation en Chine, et j'ai traduit en conséquence ; le sogdien et le tibétain sont

d'accord avec cette interprétation; mais il faut peut-être alors corriger le texte, car je ne crois pas que 捉手 *tcho-cheou*, « saisir la main (ou les mains) », puisse s'entendre au sens de 拱手 *kong-cheou* (qu'on a plus loin) et 作揖 *tso-yi*.

(39) Notre texte emploie 項 *hiang* au sens de « eou » en général, et non de « nuque » : c'est ce que prouve plus loin la phrase où il est question du goître, n. 51.

(40) Le sogdien ajoute ici, devant « s'emparent, etc. », « détruisent les trois *ratna* » : par contre il n'aura pas la phrase relative aux « galeux » un peu plus bas; le traducteur sogdien a évidemment amalgamé les deux phrases.

(41) 殺他諸鳥子. Le mot 他 *t'a*, « autre », « d'autrui » est peu intelligible et peut-être interpolé de la ligne précédente; il semble d'ailleurs rompre le rythme. A en juger par l'analogie de Tōkyō, 宙, VIII, 70 r°, le crime semblerait consister à enlever les œufs des oiseaux pour les manger, et non les petits déjà éclos; mais le sogdien et le tibétain ont bien « les petits des oiseaux ».

(42) Les deux fois, le sogdien intervertit l'ordre et écrit « chevaux et chars ».

(43) 學問 *hio-wen*. On sait que cette expression courante signifie mot à mot « étudier et interroger »; le traducteur sogdien en a gardé le mot « interroger ».

(44) Cette phrase manque en sogdien. A a 貧債 *p'in-tsö*, ce qui signifierait « les pauvres et les endettés »; mais B et C écrivent 負債 *fou-tsö*, expression toute faite pour « être endetté », et cette leçon est confirmée par la phrase parallèle de Tōkyō, 宿, VI, 66 v°; *p'in* est donc altéré graphiquement de *fou*.

(45) Au lieu de 躁狂 *tsao-k'ouang*, j'ai adopté 躁蹻 *tsao-k'iao* de B et C; le sens est pratiquement le même.

(46) On sait que le singe est en sogdien *mkkr'*, dont on a naturellement rapproché le sanskrit *markaṭa*, prākṛit *maḥkaṭa* (GAUTHIOT, dans *J. A.*, 1911, II, 49—50). Mais *markaṭa* risque fort d'être un de ces substrats « anaryens » dont on cherche actuellement à dresser des listes (1). A ce propos, je voudrais signaler, si on ne l'a déjà fait, que le nom usuel du singe semble également emprunté en chinois et, sous les formes 沐猴 *mou-heou* (**muk-γəu*) ou 獼猴 *mi-heou* (**mjie-γəu*), pourrait bien se rattacher au même original que *markaṭa*; il ne paraît pas s'agir d'une onomatopée. [Pour sogdien *mkkr'*, cf. aussi pseudo-sanskrit *makara*. « singe », du *Fan yu tsa ming* de Li-yen.]

(47) Cette phrase manque en sogdien; cf. *supra*, n. 40.

(48) 手脚不隨 *cheou-kio pou souei*; autrement dit les paralytiques; 半身不隨 *pan-chen pou souei*, « la moitié du corps ne suit pas », est encore de nos jours le terme usuel pour désigner l'hémiplégie. Le *lag-rkañ 'jas-'grus* du tibétain A est peut-être moins fort que le terme chinois.

(49) Au lieu de 縛敕 *fou-tch'e* de A et 縛勅 *fou-tch'e* de B, qui ne vont pas, C écrit 縛勒 *fou-lo*, qui serait meilleur; mais la véritable leçon est sans doute 縛束 *fou-chou*, expression usuelle qu'on rencontre par exemple dans Kyōto, XIV, X, 51 r°.

(50) 六根 *lieou-ken*, les six *indriya*, ou six « organes »; il s'agit ici des *indriya* de la série yeux, oreilles, nez, langue, corps, plus la pensée. Le mot *indriya* n'a pas en soi le sens de « racine »; il y aura donc lieu de voir si cette équivalence, qui semble se retrouver dans la traduction sogdienne, y est simplement calquée du chinois. Le chiffre de six organes des

(1) Cf. PRZYLUCKI, *Bull. Soc. Ling.*, t. XXIV—XXVI.

sens. par l'adjonction de la pensée, est moins ancien que celui de cinq, et c'est la série de cinq qu'on a connue d'abord en Chine; bien que je doute que Ngan Che-kao soit vraiment l'auteur de la traduction de Nanjiō 706, cet opuscule est certainement très antérieur à notre texte et il parle des « cinq organes qui ne sont pas au complet » (Tōkyō, 宙, VIII, 69 v°). Le fait que « les six organes ne sont pas au complet » (*indriyavaiḥalyam*) constitue une des huit « difficultés » (*nan*); cf. *T'oung Pao*, VII, 396.

(51) 項癭 *hiang-ying*: même expression dans *Tripiṭ.* de Kyōto, XIV, 329 r°: pour *hiang* = cou, cf. *supra*, n. 39.

(52) Cette phrase manque en sogdien.

(53) Au lieu de 捷 *k'ien* de A et B, il faut lire 捷 *kien* comme dans C.

(54) 舌短 *chō-touan*, = les bègues. Les traducteurs sogdiens et tibétains ont rendu l'expression chinoise littéralement.

(55) 屏處盜罵尊長. Le mot *tiao*, « voler », ne s'explique guère ici, et ne se retrouve pas en sogdien; peut-être le texte est-il fautif et y avait-il là primitivement un synonyme de *ma*, « injurier ». *P'ing-tch'ou*, « à l'écart », est fréquent dans les textes bouddhiques.

(56) Le principe de neuf degrés de parenté remonte à l'antiquité chinoise, mais la liste de ces neuf degrés a varié. Je retrouve la mention des neuf degrés de parenté dans Nanjiō, n° 702, qui passe pour avoir été traduit aux environs de 300 A.D.; mais ce texte très bref et assez littéraire pourrait être purement chinois, ou du moins très arrangé en chinois. C'est également par l'influence du chinois qu'il faut expliquer la présence des neuf degrés de parenté dans les traductions faites vers 230 par Seng-houei (cf. CHAVANNES, *Cinq cents contes*, I, 129, 275).

(57) 智慧 *tche-houei*. Ici, comme c'est très souvent le cas sous les T'ang, 惠 *houei* est pour 慧 *houei*, que donnent d'ailleurs B et C: sur cette confusion des deux mots *houei*, cf. *J. A.*, 1911, II, 504.

(58) 六夷 *lieou-yi*. J'ai traduit mot à mot, mais je ne sais trop ce que sont ces « six [classes de] barbares ». Le sogdien a en leur lieu « dénué de protecteur ». En chinois non bouddhique, les Yi sont en principe les barbares de l'Est, et on connaît des expressions de « quatre Yi » et de « neuf Yi »: toutefois *lieou-yi* apparaît dans un texte assez peu clair du *Tsin chou* que cite le *P'ei wen yün fou*. Dans le bouddhisme, *lieou-yi* est parfois une abréviation de 六波羅夷 *lieou po-lo-yi*, « les six cas de *pārājika* » (cf. Oda Tokunō⁶, 1819); cette acception est exclue ici. Le tibétain A parle bien des « barbares » (*kla-klo*); le tibétain B saute cette fin de phrase en réunissant le début à la phrase suivante.

(59) 獬 est une ancienne forme vulgaire pour 獵 *lie* qu'on trouve correctement dans C; des variantes identiques, clef à part, ont existé pour 臘 *la*, 蠟 *la*, 鑠 *la*.

(60) 豺狼 *tch'ai-lang*. Le dictionnaire de M. GILES traduit *tch'ai-lang* par « une espèce de loup », et réserve le sens de « chacal » à 豺狗 *tch'ai-keou*. De même CHAVANNES, *Dix inscr. de l'Asie Centrale*, p. 260, a simplement rendu *tch'ai-lang* par « loup », encore que le parallélisme, dans l'inscription qu'il traduisait, impliquât que le *tch'ai* et le *lang* fussent deux animaux différents. La traduction sogdienne a bien ici deux noms d'animaux, dont le second est celui du loup, et dont le premier, *šk'r'k*, est évidemment le « chacal »: c'est donc par « chacal et loup » que l'expression *tch'ai-lang* était interprétée en Chine sous les T'ang. Le tibétain B a « chien sauvage » (*'phar-ra*) et loup (*spyān-gi*); il faut comprendre de même le *'phar-spyān* de tibétain A. [Le *Fan yu tsa ming* rend *lang* par *ruha*, et *tch'ai* par *rikṣa* (*ṛkṣa*, lire *ṛka*).]

(61) 劍華 *kien-houa* est une leçon fautive ; il faut lire 釵花 *tch'a-houa* comme dans B et C.

(62) 載勝虫 *tsai-cheng-tch'ong* ; il faut lire 戴勝虫 *tai-cheng-tch'ong* comme dans B. Le mot *cheng* désigne entre autres une sorte de coiffure féminine, une « aigrette » : cf. CHAVANES, *Mém. hist.*, V, 483), et *tai-cheng* est encore de nos jours un des noms de la « huppe » : cf. d'ailleurs le paragraphe consacré au *tai-cheng* dans le chap. 923 du *T'ai p'ing yu lan*. Le vrai nom de la « huppe » est une onomatopée qui se retrouve un peu dans toutes les langues ; le sogdien *pup'pyh* prouve qu'il s'agit bien d'elle ici. D'autre part le mot 虫 ou 蟲 *tch'ong* signifie au propre « ver », « insecte », mais s'applique parfois à de tout autres catégories d'animaux ; c'est ainsi que, sous les T'ang, le tigre a parfois été appelé 大蟲 *ta-tch'ong*, « grand *tch'ong* » ; il y a même une répartition de tous les êtres animés en *tch'ong* à plumes, à poils, à écailles, etc. Dans *Tripit.* de Kyōto, Suppl^e I, III, 222 v°, il y a une phrase toute semblable à celle de notre texte : 好著馭花入精舍中後爲戴角蟲. Ici encore, c'est 釵 *tch'a* qui doit être altéré en 馭 *yü* ; mais je ne sais s'il s'agit également ici d'un oiseau et si l'analogie de notre texte doit faire corriger 角 *kio*, « corne », en 勝 *cheng* : bien que la phrase suivante soit également identique dans les deux ouvrages, il est très possible que le châtiment pour avoir porté des épingles de tête « en corne ? » soit de renaître « bête à corne ». Le tibétain A doit être altéré ou être parti d'un texte altéré, car il parle à tort ici d'« insectes d'urine et d'excréments » (*gcin-rtug-gi srin-bu*).

(63) 長衣 *tch'ang-yi*. Le texte parallèle déjà cité à la note précédente écrit : 好着長裙後作長尾蟲 « Quiconque aime à porter des jupes longues, sera plus tard un être à longue queue ». Bien que *kium*, « jupe », puisse en Chine s'appliquer parfois au costume masculin, c'est essentiellement un mot concernant le costume des femmes. Il y a une expression chinoise 裙釵 *kium-tch'a*, « jupe et épingles de tête », qui est une désignation métonymique de la femme, et il est très naturel qu'après avoir parlé des « épingles de tête » des femmes, le texte passe ici à leurs longues jupes. Dans Nanjiō 682, qui passe pour avoir été traduit par Ngan Che-kaō, il est question (Tōkyō, 宿, VIII, 10 v°) de femmes qui renaissent perroquets pour avoir aimé les fards, et d'autres qui deviennent oiseaux à grande queue pour avoir aimé les « jupes longues » (*tch'ang-kium*) ; il doit s'agir de jupes à traîne. Je ne crois pas hors de propos de rappeler que le turc ancien d'Asie Centrale employait un mot *uzuntonluq*, « à long vêtement », comme une désignation suffisante de la femme ; cf. en dernier lieu W. BANG, dans *Ungar. Jahrbücher*, V [1925], 231—242.

(64) 長尾虫 *tch'ang-wei-tch'ong* ; on a vu à la note précédente que tel était aussi le texte de Kyōto, Suppl^e I, III, 222 v°. Le passage de Nanjiō 682 que j'ai également cité à la note précédente donne à l'animal à « longue queue » (*tch'ang-wei*) le nom de 雉鶴 *tche-ti*, c'est-à-dire du « faisan à longue queue » (*Syrnaticus Reeresii*) ; il est assez probable que ce soit là aussi l'« être à longue queue » visé par notre texte. Le tibétain traduit littéralement.

(65) Le texte a 𪔐, que les éditeurs proposent de corriger en 𪔐 *jan*, mot inusité ; mais il faut évidemment adopter le 𪔐 *wo*, « couché », de B et C, confirmé d'ailleurs par le sogdien et le tibétain.

(66) 綠色衣 *ts'ai-sō-yi*. Sur le sens de *ts'ai-sō*, cf. *B. E. F. E.-O.*, IX, 168.

(67) 斑駁鳥 *pan-piao-niao*. Le seul nom usuel d'oiseau dans lequel entre *pan* est 斑鳩 *pan-kieou*, « pigeon ramier » : je ne sais s'il s'agit de lui ici.

(68) 調弄 ; le second caractère est pour 弄 *nong*.

(69) 鸚鵡鳥 *ying-wou-niao*. Le sogdien a *'ym'wtsj*, c'est-à-dire **ēmütsi*. Nous avons là une preuve que le texte sogdien a été traduit du chinois. Il va de soi en effet que, dans un texte sogdien de Sogdiane, le nom du perroquet ne serait pas une transcription du chinois. Or **ēmütsi* est une transcription évidente de 鸚鵡子 *ying-wou-tseu* (**vng-mü-tsi*); on sait en effet que, sous les T'ang, les transcriptions d'Asie Centrale ont généralement omis de rendre la nasale gutturale finale des mots chinois, si bien que **vng* donnait naturellement **ē*; sur ce traitement de *-ng*, cf. *J. A.*, 1912, II, 588—590 et 597—603; et sur *ts-* transcrit alors tantôt *ts-*, tantôt *s-*, cf. *ibid.*, 584. La transcription sogdienne nous montre que, sous les T'ang, *ying-wou* était un des termes auxquels l'affixe *tseu* s'ajoutait dans la langue parlée, au lieu qu'aujourd'hui on dit plutôt *ying-wou* tout court; j'ai en effet rencontré d'autres exemples anciens de *ying-wou-tseu*: cf. *T'oung Pao*, 1923, 317.

(70) 蟒蛇惡毒 *mang-chō ngo-tou*. Le sogdien n'a qu'un nom d'animal (« serpent venimeux »); de même le tibétain B a « python à la tête venimeuse »; malgré la construction irrégulière, je crois qu'il en est aussi de même en chinois. Cf. *infra*, même construction pour les phalènes qui se jettent dans le feu.

(71) 懊惱虫 *ngao-nao-tch'ong*. C a 螻蛄虫 *ngao-nong-tch'ong*; les deux premiers caractères manquent dans les dictionnaires, mais sont évidemment des substituts de 懊惱 *ngao-nong*, « tourmenter ». B est fautif. Il semblerait qu'il s'agit d'un nom populaire. La traduction sogdienne, avec son « animal irritant aquatique », pourrait faire penser à la sangsue, mais la sangsue est connue en chinois sous d'autres noms que celui-ci, et la note de M. BENVENISTE, p. 31, montre qu'il s'agit plutôt de véritables insectes, et qui n'ont peut-être rien d'aquatique.

(72) Je ne tiens pas compte de 作 *tso*, que ne donnent ni B ni C.

(73) 野狐 *je-hou*, nom usuel du renard dans la langue parlée ancienne.

(74) 蜚鹿虫 : le premier caractère manque dans les dictionnaires. C écrit 麋鹿 *tchang-lou*, « daims et cerfs », que l'analogie du sogdien « cerf et gazelle » semblerait garantir d'autant mieux qu'on a à nouveau *tchang-lou* plus loin et que le sogdien (L. 354) donne à nouveau les deux mêmes mots. La même faute entraîne d'ailleurs le même châtement dans Nanjiō 682 Tōkyō, 宿, VIII, 10 v°. Mais le tibétain B pose ici un problème assez singulier en écrivant *che phyi-ma-la srin-bu do-log-tu skye-'o*, « dans la vie future il renaîtra insecte *do-log* ». Le terme *do-log* est indiqué par Sarat Chandra Das d'après le *Vaidūrya gya'-sel* (ouvrage lexicographique?), avec cette citation *phyis-ma srin-bu do-log-tu skye-'o*, « dans la vie future il renaîtra insecte *do-log* »; avec de légères variantes d'expression, c'est la phrase même de notre texte. Or le premier caractère du terme chinois dans A et B est écrit avec une phonétique qui entre par exemple dans 唾 *t'o* (**t'uā*), et peut par suite avoir été lu *to* ou *t'o*; d'autre part 鹿 *lou* est un ancien **luk*, et il est assez probable que *do-log* soit une simple transcription du chinois; ce terme, qu'on ne paraît pas connaître autrement en tibétain, aurait été recueilli par le compilateur du *Vaidūrya gya'-sel* dans la version tibétaine B de notre *sūtra*. Mais en ce cas, il s'ensuivrait d'abord que le traducteur tibétain lisait ici la même leçon chinoise que nos manuscrits A et B, mais ne la comprenait peut-être pas bien puisqu'il se bornait à la transcrire, et surtout que cette traduction tibétaine B aurait été effectuée en un temps où les occlusives finales n'étaient pas encore amuies dans la Chine du Nord et de l'Ouest, c'est-à-dire avant le XI^e siècle. Le tibétain A a simplement ici *ri-dags śa-ra*, « daims et cerfs ».

(75) 木屐 *mou-ki*. Dans Nanjiō 682 (*loc. cit.*, 10 v°), il y a une opposition entre le *mou-ki*, et le 木鳥 *mou-si* ou « sandale de bois ».

(76) 跕跕馬; le premier mot est inconnu. B et C écrivent 跕跕馬 *t'ong-t'i-ma*; mais *t'ong* est un mot presque inusité qui ne donne pas de sens ici. Dans Nanjiō 682, le texte dit que ceux-là naissent parmi les bœufs « au sabot fendu » qui ont porté des socques de bois, et que ceux-là naissent parmi les chevaux « au sabot entier » qui ont porté des sandales de bois. Encore que ce soit ici le porteur de socques qui renaisse cheval, peut-être 跕跕 est-il ici une graphie aberrante pour 周蹄 *tcheou-t'i*, « au sabot entier », correspondant au 完蹄 *wan-t'i* de Nanjiō 682. Pour le sogdien, cf. la note de la p. 31; le tibétain (A et B) dit seulement « renaîtront chevaux ».

(77) 蠅蝶虫 *k'i-p'an tch'ong*; B 蠅蝥虫 *k'i-heou tch'ong*; C 蠅槃虫 *k'i-p'an-tch'ong*. Le premier caractère est inconnu, mais il n'est guère douteux qu'il soit l'équivalent de 氣 *k'i*, et que le **k'i-p'an* ou **k'i-heou* doive être un insecte puant. Le tibétain A a « insecte puant » (*srin-bu mmam-po*); le tibétain B traduit par *sbur-pa*, « blatte ». Il y a une sorte de blatte qu'on appelle aujourd'hui vulgairement 氣蟻 *k'i-fan* (cf. le dictionnaire de GILES; peut-être est-ce là notre *k'i-p'an*). D'autre part, il y a un coléoptère malodorant (bombardier?) qui est connu sous le nom de 負蟻 *fou-p'an* (cf. le *K'ang hi tseu tien*, s. v. 蟻 et qui est sans doute identique au 屁板 *pi-p'an* du *Sseu t'i ho pi wen kien*, XXXII, 108 r°. *Pi-p'an* est sûrement un nom vulgaire, mais qui peut être ancien, et peut-être est-ce lui que le sogdien nous a conservé dans son *py-p'n* (= **pipan*), qui est sûrement transcrit du chinois. Mais il est tout aussi possible, étant donné la ressemblance du *k-* et du *p-* en sogdien, que *py-p'n* soit une faute de copiste pour **kyp'n*, identique au *k'i-p'an* de notre texte.

(78) 碓磑 *touei-wei*; cf. LAUFER, *Chinese Pottery of the Han dynasty*, 20—22, où la traduction est à reprendre en partie. Le tibétain B a « les moulins (à eau?) et les pilons » (*rañ-'thag dañ gtun*); le tibétain A donne « les pilons et les moulins » dans le même ordre que le chinois.

(79) 叩頭虫 *k'eou-t'eou-tch'ong*. Il s'agit à peu près sûrement de l'actuel 磕頭蟲 *k'o-t'eou-tch'ong* (cf. *Sseu t'i...*, XXXII, 104 r°), c'est-à-dire, selon le *Vocabulaire* du P. TARANZANO, de l'éclater ou taupin. Toute cette phrase manque en sogdien; le tibétain (A et B) traduit le terme chinois littéralement.

(80) 啄木虫 *tcho-mou tch'ong*. *Tcho-mou* est encore aujourd'hui le nom du pic ou piver; le sogdien, qui a le mot « oiseau », ne laisse pas de doute qu'il s'agisse de lui. Le tibétain B a *sems-can-gyi zas-la gegs-byas-pa-na bya śin-rta-mor skye-'o*, ce qui correspond bien au chinois, et où *śin-rta-mo* traduit *tcho-mou-tch'ong*. Dans Sarat Chandra Das, *śin-rta-mo* est donné p. 1236 comme le nom d'un « toy-bird cut out of wood or sculptured », avec renvoi au *Min-don brda'-sprod* (cf. aussi sous *bya-śin-rta-mo*), mais on le voit aussi figurer à la page 1235, comme nom « d'une espèce d'oiseau », avec exactement la phrase de notre texte (sauf qu'on y a *pas* au lieu de *pa*), et renvoi au *l'aiḍūrya gra'-sel*, c'est-à-dire à l'ouvrage même où nous avons déjà reconnu plus haut (n. 74) une citation tirée de notre traduction tibétaine B. Le terme *śin-rta*, « cheval de bois », désigne en tibétain tous les véhicules sur roues; mais notre *śin-rta-mo* doit être, je ne sais comment, l'équivalent de *śin-rgon*, « piver ». Le traducteur du tibétain A n'a pas vu qu'il s'agissait d'un oiseau et a traduit par *śin-srin*, « ver de bois », qui est le nom d'un insecte perforant le bois.

(81) 屏中虫 *p'ing-tchong-tch'ong*. Le sogdien ne laisse pas de doute qu'il s'agit de vers vivant dans les excréments (cf. aussi le 糞虫 *fen-tch'ong* plus loin). Il semble donc que 屏 *p'ing*, bien que donné par tous les textes, soit altéré de 屎 *che*, peut-être par l'intermédiaire de la forme 屎 qu'on a par exemple dans *Tripit.* de Kyōto, XXVII, VIII, 482 r° (de même que 矢 *che* seul s'est employé sous les Han pour 屎 *che*; cf. CHAVANNES. *Mem. hist.*, III, 352, et *Les Docum. chinois découverts par Sir A. Stein*, où MM. Lo Tchen-yu et Wang Kouo-wei ont montré que tous les 馬夫 *ma-fou* des n°s 92, 104, 105, 106, 107, 393 sont à lire 馬矢 *ma-che* et à interpréter par 馬屎 *ma-che*; on rencontre aussi d'ailleurs la forme 屎 *che* (par ex. dans Kyōto, XXIII, II, 706 v°; XXVII, VIII, 516). Le tibétain B a « des insectes de pureté » (*gcañ-spra'i srin-bu*); une négation est vraisemblablement tombée devant « pureté »; le tibétain A traduit « des insectes dans les excréments et l'urine » (*gāñ [= bāñ]-gēi 'i nah-du srin-bu*).

(82) 巢子 *kouo-tseu*. Cette forme en *tseu* est une forme populaire: cf. *supra*, n. 69. Aux exemples de M. MASPERO dans *B.E.F.E.-O.*, XIV, IV, 12, et aux miens dans *T'oung Pao*, 1923, 317, notre texte même permet d'ajouter 蟻子 *yi-tseu*, « fourmi », 妻子 *ts'i-tseu*, « épouse » (qui est aussi dans Tōkyō, 宿 VIII, 11 v°, soi-disant du II^e siècle); j'ai encore noté 女子 *niu-tseu* (Tōkyō, *ibid.*, 11 r°, soi-disant du II^e siècle), 蚊子 *wen-tseu* (Kyōto, XIV, IV, 67 r°), 蝨子 *mo-tseu* (ou *ma-tseu*?; Kyōto, XXXV, II, 121 r°); 刀子 *tao-tseu* (Kyōto, XIII, X, 243 v°); 奩子 *lien-tseu* (Kyōto, XXXV, II, 122 r°); 芥子 *je-tseu* (Kyōto, XXXV, II, 164 r°).

(83) 食泥土虫 *che-ni-t'ou-tch'ong*. Le traducteur sogdien a résolu le composé *ni-t'ou* en ses éléments « boue + terre » et a dit « la terre et la boue ».

(84) 碓碓 *touei-tsouei*. Le second mot, qui ne donne aucun sens, est sûrement altéré de 碓 *wei*, « moulin », « auge à broyer », que donnent B et C. Quant à *touei*, B et C lui substituent 碾 *nien*, « rouleau à décortiquer le millet, etc. »; *touei-wei* peut se justifier, et le sogdien, qui n'a qu'un mot, ne suggère pas qu'il s'agisse de deux appareils aussi différents qu'un moulin et un rouleau. Le tibétain (A et B) a seulement *rah-'thag*, « moulin ».

(85) 白鴿鳥 *pai-ko niao*, mot à mot « pigeon blanc »; c'est le nom usuel du pigeon domestique: aussi le sogdien a-t-il le mot « pigeon », sans le mot « blanc »; de même le tibétain B a seulement *phug-ron*, « pigeon »; mais tibétain A a « pigeon blanc ».

(86) 牛領中虫 *nieou-ling-tchong-tch'ong*. Le sogdien et le tibétain traduisent littéralement.

(87) 蓼中虫 *liao-tchong-tch'ong*. La renouée est un *Polygonum*. Le *ḍyṇ* du sogdien est une simple transcription du chinois *liao* (*lieu). Le tibétain B a *ldum-bur rca-wa-gaṇ-gi srin-bu*, peu clair, mais correspondant en gros au chinois. Le tibétain A a simplement *chod-ma'i srin-bu*, « des vers de légumes ».

(88) 飛蛾投火虫 *fei-ngo t'eou-houo-tch'ong*. On pourrait aussi comprendre « des phalènes volantes et des insectes qui se jettent dans le feu » (comme les éphémères par exemple); mais le sogdien n'a qu'un nom d'animal, et je crois que nous avons affaire ici à une construction populaire, « des insectes [à savoir :] des phalènes volantes se jettent dans le feu »; moins le mot final *tch'ong*, on a déjà vu cette construction plus haut pour les grands serpents venimeux. J'ignore la raison qui fait désigner la phalène en sogdien par la métaphore d'« insecte de longue vie ».

(89) 捶骨擗 *tchouei kou-pai*; B a 搥骨擗 et C 極骨擗. Les formes du premier caractère dans B et C ne sont pas régulières; quant au premier caractère de A, *tchouei*, il signifie

« frapper (avec un bâton) ». Aucune des acceptions actuelles de *pai* ne donne un sens possible; le seul mot sûr est *kou*, « os », confirmé par le sogdien. D'autre part le sogdien parle d'un objet en os fiché sur la tête; je crois donc que le verbe du chinois n'est pas réellement *tchoueï*, mais est altéré de 插 *tch'a*, « ficher ». Quant à l'objet, le sogdien a *s'm* = **sam*; je pense que c'est là une transcription du chinois 簪 *tsan* (**tsâm*), « épingle de tête de forme plate »; pour *ts-* transcrit en Asie Centrale par *s-*, cf. les références indiquées plus haut note 69: *kou-pai* (ou *kou-p'ai*) devrait en ce cas avoir été sous les T'ang un nom. inconnu par ailleurs, des épingles de tête plates en os. Le tibétain B parle de ceux qui se sont mis sur la tête « des baguettes d'os » (*rus-pa'i thur-ma*); dans tibétain A, on a simplement « ceux qui se sont attaché des os » (*rus-pa-dag thogs-nas*).

(90) 長嘴鳥 *tch'ang-tsouei-niao*. Le second caractère était une forme usuelle pour 嘴 *tsouei* sous les T'ang, bien que le *K'ang hi tseu tien* ne la donne pas et ait seulement 嘴; on a 嘴 plusieurs fois dans notre texte, et en outre dans *Tripit.* de Kyōto, XIV. IV. 44 r°, 61 r°, 63 r°, etc.: une autre forme, 紫, se rencontre *ibid.*, XIII, X, 245 v°, 246 r°.

(91) 烟枝胡粉朱唇 *yen-tche hou-fen tchou-tch'ouen*. Le premier précepte du « jeûne du bodhisattva » est de ne mettre ni fard, ni poudre, ni fleurs, ni parfums (Kyōto. XXVII. VII, 414 v°: 不得着脂粉 [sic; corr. 粉] 華香). L'orthographe 烟枝 *yen-tche* est équivalente à 胭脂 *yen-tche*, aussi écrit 燕支 *yen-tche*, 燕脂 *yen-tche*, 臙脂 *yen-tche*: on sait que c'est le vieux nom du fard en Chine; *hou-fen* signifie mot à mot « poudre des Hou », mais je considère que le *yen-tche hou-fen* ne constitue qu'un seul produit, le cosmétique blanc que les Chinois avaient reçu de l'Asie Centrale (cf. LAUFER, *Sino-Iranica*. 324—328); c'est pourquoi le sogdien n'a que le seul mot « blanc » comme traduction de *yen-tche hou-fen*. Le tibétain (A et B) parle seulement de ceux qui se sont mis « du vernis blanc et du vernis rouge ».

(92) 赤嘴鳥 *tch'e-tsouei-niao*. Le *Vocabulaire* du P. TARANZANO donne *tch'e-tsouei-niao* comme nom de la pie-bleue (*Urocissa sinensis*).

(93) 黃鵪鶉; le deuxième et le troisième caractères sont inconnus sous cette forme, mais le troisième est presque sûrement identique à 鷓鴣 *leou* ou *lu*; la partie phonétique suggère pour le premier une lecture *li*. Le mot *lu* ou *leou* n'entre que dans un vieux nom de l'oie, 鵪鶉 *lou-leou*, et dans un nom moins archaïque du coucou, 鷓鴣 *lan-lu*. Puisqu'il faut un oiseau jaune, on peut supposer que **li-lu* n'est qu'une autre forme de *lan-lu* et désigne le coucou. Le tibétain B a *bja'u* (= *bje'u*) *se-ru*; j'ignore quel est l'oiseau ainsi appelé: il semble que le nom comprenne le mot *ser* (*gser*), « jaune ». Le tibétain A a seulement « oiseau de couleur jaune » (*bja kha-dog ser-po*).

(94) 青頭臺虫 *ts'ing-t'eou-t'ai tch'ong*; B écrit *ts'ing-t'ai-t'eou tch'ong*. *Ts'ing* est naturellement bleu ou vert. Le sogdien traduit simplement par « pigeon », littéralement « le bleu ». Il s'agit d'un nom populaire qui ne semble plus connu. Le hasard d'un incident historique nous apprend que le canard a été désigné autrefois sous le nom de 青頭雞 *ts'ing-t'eou-ki*, « poulet à tête bleue (ou verte) »; cf. le *Ts'eu Juan*: et il est assez vraisemblable qu'il s'agisse ici d'un canard, car déjà plus haut on a vu un crime de lubricité puni par la renaissance sous forme de canard. Le tibétain B traduit par « insecte (= être à tête verte » (*srin-po mgo-shon*). Le tibétain A a « oiseau à tête bleue » (*bja mgo-shon*).

(95) 却坐 *k'io-tso*; 却, forme courante pour 卻 *k'io*, signifie au propre « en arrière », « à reculons » (cf. par ex. 却行 *k'io-hing*, qui est certainement « aller à reculons », comme

CHAVANNES l'a traduit dans *Cinq cents contes*, I, 103); il n'y a rien là qui signifie « frapper », et c'est par quelque malentendu que GAUTHIOT avait inséré cette équivalence pour le sogdien 'pw'δ'y' de la ligne 176 et qu'elle s'est trouvée maintenue à l'impression (voir d'ailleurs le lexique). Mais la valeur de *k'io-tso* n'est pas claire : bien que l'expression soit fréquente dans les textes bouddhiques, aucun dictionnaire ne la donne. CHAVANNES et moi (*J. A.*, 1911, II, 509) avions admis que *k'io-tso* signifiait, dans les sūtra, « reculant, il s'assit [de côté] ». Mais on ne voit pas bien en quoi consisterait la faute d'aller « en reculant, s'asseoir sur un stūpa du Buddha ». Le 却住一面 *k'io-tchou j'i-mien* au début de la section VIII du *Lotus de la Bonne Loi* correspond seulement au « [il] se tint à part » de BURNOUR, *Lotus*, p. 121, et la même expression à la fin de la section XII (section XI de BURNOUR) est rendue dans BURNOUR, *Lotus*, p. 160, par « [elle] se tint debout à l'écart ». On voit que cette formule, qui est aussi celle du traité manichéen, est au moins aussi fréquente que celle que CHAVANNES et moi avons indiquée. Si *k'io-tchou* est « se tenir debout à l'écart », *k'io-tso* doit être « s'asseoir à l'écart », sans impliquer un « recul ». Dans le *Fa j'uan tchou lin* (*Tripit.* de Tōkyō, 雨, VI, 5 r°), il est question d'une peinture de Kṣitigarbha représenté « assis à l'écart (? *k'io-tso*) sur un lit de cordes, la (ou les ?) jambe pendante » (却坐繩牀垂脚). Je pense donc que notre texte vise ceux qui se permettent d'aller s'asseoir (à l'écart ?) sur le rebord des stūpa. Le tibétain B a « celui qui, [s']installant [comme sur] un banc sur un stūpa du Buddha, s'y assied... » (*de-b'zin-gsēgs-pa'i mchod-rten-la 'dug-stegs 'cha'-zin 'dug-pa*). Le tibétain A a « ceux qui ont marché (*brjis*) sur un stūpa du Buddha ».

(96) 浮圖精舍 *feou-t'ou tsing-chō*. On sait que 浮圖 *Feou-t'ou*, 浮屠 *Feou-t'ou* ou 佛圖 *Fo-t'ou* a été d'abord la transcription de Buddhō, Buddha, mais que la première forme tout au moins s'est employée aussi par la suite au sens de stūpa, un peu comme « pagode » a désigné tantôt la statue du dieu et tantôt son habitation. Je ne puis étudier ici les étapes de ces variations sémantiques, et le sogdien, dont la terminologie relative aux temples est assez vague, ne nous est ici d'aucun secours. J'ai admis que le *feou-t'ou tsing-chō* du présent passage était identique comme sens au 浮圖寺舍 *feou-t'ou sseu-chō* qu'on trouvera plus loin, et aussi 佛圖精舍 *fo-t'ou tsing-chō* d'une traduction attribuée à Ngan Che-kao (*Tripit.* de Kyōto, XIV, III, 325 r°). Le tibétain B a *g'āl-med khañ*, que Sarat Chandra Das n'indique que comme équivalent de « *namātraveśma*, the inconceivable castle » ; dans le *Kaṇ'jur* rouge, *mdo*, vol. ke, 209 r°, *lha'i g'āl-med khañ* traduit 天堂 *t'ien-t'ang*, « paradis » ; je pense que *g'āl-med khañ* seul peut signifier *vihāra*, et que c'est le cas ici.

(97) 百舌鳥 *po-chō-niao*, nom chinois du merle moqueur selon le *Vocabulaire* du P. TARANZANO. Le tibétain A traduit le chinois littéralement ; le tibétain B a un terme que je ne connais pas, *bye'u lhan-kar*.

(98) 鐵窟 *t'ie-k'ou ti-yu*. Le sogdien a seulement l'« enfer de fer ».

(99) 百萬刀輪 *po-man tao-louen*. Le sogdien a seulement « dix mille ». *Tao-louen* peut-être tantôt une « roue (*cakra*) à couteaux », et tantôt une « roue-couteau », c'est-à-dire l'arme *cakra* proprement dite, le disque aux bords aiguisés.

(100) 四輩檀越 *sseu-pei t'an-yue* ; le sogdien ne parle que des *dānapati* et non des « quatre classes » : de même le tibétain B a simplement « les *dānapati* et autres » ; mais tibétain A rend le chinois littéralement. Les « quatre classes » sont généralement les *bhikṣu*, les *bhikṣuṇī*, les *upāsaka* et les *upāsikā* ; mais les deux premières catégories ne peuvent naturellement être

dānapati, puisque c'est à elles que les dons sont faits. D'autre part, même en admettant une construction un peu forcée de « *dānapati* envers les quatre classes », on ne voit pas pourquoi les « quatre classes » seraient mentionnées ici, d'autant que les *dānapati* devaient bien souvent être *upāsaka*. Une explication des « quatre classes » par les hommes, les deva, les nāga et les preta ne se justifierait guère dans le cas présent. Je crois plutôt à une expression impropre de l'auteur du texte, et garde la traduction littérale.

(101) 天堂 *t'ien-t'ang*, mot à mot « salle des dieux », en sogdien « séjour des dieux », en tibétain « demeure des dieux » (*lha-khan*).

(102) Chou-t'i-k'ie est **z'u-d'iei-g'ia*; la transcription, qui est ancienne, a donc été faite sur un *prākṛit* du type de **Jyodiga*. Il y a des textes multiples sur ce généreux richard, et en particulier un *sūtra* spécial, le n° 453 de Nanjiō.

(103) Le sogdien n'a pas ce passage depuis « et [prenant]... » jusqu'à « ... leurs domiciles ».

(104) Ici et plus loin, A a un mot 爆 *king* (?) que les dictionnaires ne donnent pas (encore que je l'aie rencontré ailleurs, dans un nom propre des Ming; cf. *T'oung Pao*, 1921—1922, p. 65); dans les deux cas, B et C écrivent 煮 *tchou*, « bouillir », « cuire à l'eau » : j'ai traduit en conséquence.

(105) On sait que les enfers ont été parfois considérés comme situés dans le repli formé par la double enceinte du Cakravāla.

(106) On a un texte très voisin de ce passage dans Nanjiō 706.

(107) 夫主 *fou-tchou*. On est un peu surpris de rencontrer dans un texte rédigé en Chine cette phrase d'allure polyandrique, et qui conviendrait mieux à l'Asie Centrale. Pour *fou-tchou* au sens d'« époux », cf. *Tripit.* de Kyōto, XIV, III, 327 r°, 328 v°.

(107a) Ici comme plus haut, j'ai suivi la leçon 煮 *tchou*, « bouillir », de B et C.

(108) Pour faire tomber leurs poils. Cf. *supra*, note 32.

(109) Cette phrase et la suivante manquent en sogdien.

(110) 猪狗腸穴 *tchou-keou tch'ang-jeou*; le sogdien dit seulement « de la viande » : on pourrait aussi comprendre « la chair des intestins des porcs et des chiens » : le tibétain a « les intestins des chiens et des porcs ».

(111) 作生魚食者 *tso cheng-yu che tchō*. Je n'ai guère vu manger de poisson cru en Chine; on sait qu'au Japon on en prépare d'excellent. B insère 鱠 *k'ouai* après *yu*, ce qui donne « du hachis de poisson cru ».

(112) Les trois textes donnent 諛尅 *yu-k'o*, ce qui signifierait « dominer par la flatterie [vis-à-vis du père?] »; mais le sogdien a « calomnier », et je suppose que 諛 *yu* est fautif pour 讒 *tch'an*, « calomnier », qui s'explique bien mieux ici; à la l. 145, le sogdien traduit *tch'an* par le même mot qu'ici.

(113) 兩舌 *leang-chō*; c'est un des « dix méfaits » dont il sera question plus loin.

(114) Au lieu du 針 *tchen* de A, « aiguille », j'ai adopté le 釘 *ting* de B et C : la traduction « aiguille » du mot sogdien, basée sur A, est sans doute à modifier en conséquence : le tibétain a *gzer-bu*, « clou ».

(115) 師母 *che-mou*.

(116) Ce membre de phrase est obscur. J'avais d'abord traduit par « endroit de repos » le chinois 眠地 *mien-ti*, « lieu de sommeil », et y voyais un euphémisme pour dire « une tombe ». tant à raison du sens même de l'expression que d'une vieille allusion au « lieu de sommeil ».

d'un bœuf» (牛眠地) qui en est venu à désigner en géomancie l'emplacement favorable pour une tombe, mais le tibétain A (B est très abrégé dans ce passage) dit que ces sorcières, en fermant les yeux, « se sont couchées à terre » (*sa-la nal-nas*); j'admets donc que *mien-ti* est ici « dormir par terre ». Le mot que j'ai traduit par « père défunt » est 福 *ni*, qui désigne un père défunt après que sa tablette a été placée dans le temple familial. La phrase viserait alors des sorcières qui, lorsque quelqu'un a perdu son père, se rendaient à l'emplacement de la tombe et simulaient un sommeil pendant lequel elles étaient censées aller au ciel chercher l'âme du défunt; mais l'explication reste hypothétique. Le sogdien est un peu moins développé que le chinois. Les deux versions tibétaines sont assez aberrantes.

(117) Le chinois et le tibétain A ont bien à nouveau « sorcière » (*che-mou*), au lieu qu'ici le sogdien et le tibétain B ont « sorcier ».

(118) Le tibétain a *lha-'dre* (A) et *lha-srin* (B), ce qui semblerait correspondre à 天神 *t'ien-chên*; mais nos trois textes ont 大神 *ta-chen*, et le sogdien est d'accord avec eux.

(119) 或禍五道土地社公阿魔女郎. Le mot 禍 *houo*, « calamité », ne donne pas de sens, et j'ai adopté le 祠 *ts'eu*, « sacrifier à », « invoquer », de C; B a 詞 *ts'eu*, « invoquer ». Les « cinq voies » sont les cinq *gati*; le bouddhisme et surtout le taoïsme populaires connaissent des 五道將軍 *wou-tao tsiang-kiun* ou « généraux des cinq voies ». Les *t'ou-ti* (-chen) sont les dieux du sol familiaux; *chö-kong* est l'ancien dieu du sol national ou plutôt dynastique (cf. CHAVANNES, *Le T'ai-chen*, 437 et suiv.): je ne crois pas que le *Ts'eu yuan* ait raison de voir simplement dans *t'ou-ti* le nom moderne de l'ancien *chö-kong*. CHAVANNES ne paraît pas d'ailleurs avoir relevé la forme de *chö-kong*; elle est cependant ancienne, et se rencontre déjà dans la biographie du magicien Fei Tch'ang-fang au *Heou han chou*. Le tibétain A (B a résumé) interprète par « le [ou les] maître de la terre des cinq routes » (*lam-lha'i-sa'i-bdag-po*). J'ai admis que *a-mo* et *niu-lang* désignaient des divinités, et n'étaient pas les appellations de sorcières qui s'adressaient aux divinités précédemment indiquées. Le tibétain B, très résumé ici, n'est d'aucun secours, et tibétain A lui-même n'a pas traduit l'énumération, qu'il résume en « démons femelles, etc. » (*srin-mo la-sogs-pa*); la construction de la phrase montre néanmoins que le traducteur tibétain a compris comme moi. Le terme 阿魔 *a-mo* m'est inconnu; il est formé du mot *mo*, « Māra », « démon », précédé de cet élément *a* qui s'est si souvent préfixé populairement aux noms de parenté (cf. les exemples dans *B. E. F. E.-O.*, XIV, IV, 13); ce doit être un terme populaire pour désigner des démons. Quant à *niu-lang*, l'expression est assez ancienne, et s'est appliquée à des femmes (*niu*) qui avaient l'énergie et la capacité d'un homme (*lang*); on leur a parfois rendu un culte. Si mon interprétation du texte est juste, il faut modifier en conséquence l'interprétation du passage sogdien correspondant, car les *niu-lang* doivent être les « reines » du sogdien.

(120) Il manque un caractère dans A, et il faut rétablir 斧斫地獄 *fou-tchi ti-yu* comme dans B et C, appuyés d'ailleurs par le sogdien.

(121) 師公 *che-kong*.

(122) 五姓 *wou-sing*; c'est un terme de devins. D'après le 卜宅篇 *Pou tchai f'ien* de 呂才 Lu Ts'ai, cité dans le *P'ei wen yün fou*, les « cinq noms de famille » seraient ceux de 崔 Ts'ouei, 盧 Lou, 李 Li et 鄭 Tcheng, auquel s'ajouterait comme cinquième 王 Wang de T'ai-yuan au Chan-si. Mais j'ignore l'emploi qu'on fait de ces noms de famille dans la divination. Les deux versions tibétaines sont littérales.

(123) 安龍謝蠶 *ngan-long sie-ts'an*; C a à tort 宅 *tchai* au lieu de *long*. Je ne sais de quelles cérémonies il s'agit ici; le tibétain A est d'accord; tibétain B a sauté ce membre de phrase.

(124) 壓衰禍 *ya-chouai-houo*; il manque un caractère pour le rythme, et B a sans doute raison d'écrire 厭鎮衰禍 *ya-tchen-chouai-houo*; *ya-tchen* ou *tchen-ya* est presque une expression technique dans les incantations.

(125) 鐵銅地獄 *t'ie-t'ong ti-yu*. *T'ong*, « cuivre », ne va guère ici; le tibétain (A et B) a « réseau », « filet » (*dra-va*); en sogdien il est question de « liens »; peut-être faut-il lire 綱 *kang*, « câble », ou plutôt 網 *wang*, « filet »; B a un mot inusité 鉤 *je*, qui signifie théoriquement « obtus ».

(126) Le sogdien est bien d'accord avec le chinois; le texte n'en est pas moins surprenant, car le nombre traditionnel de 136 enfers est obtenu en ajoutant aux huit grands enfers les seize petits enfers qui dépendent de chacun d'eux; les grands enfers ne devraient donc pas être comptés ici à part.

(127) 無記錄心 *wou ki-lou sin*; le sogdien a compris « dont le cœur ne sent pas de pitié »; tibétain A a « qui n'a pas de compréhension » (*sems-la 'jin-pa med-pa*); tibétain B est aberrant.

(128) 性無返復 *sing wou fan-fou*. L'expression *fan-fou* s'écrit plus souvent 反覆 *fan-fou*, ce qui est d'ailleurs la leçon de C. Le sens le plus usuel en est « qui va et vient », par suite « à qui on ne peut faire confiance ». Mais *fan-fou* s'est employé aussi au sens de « qui revient [sur le même sujet] », « attentif », c'est-à-dire en un sens à peu près contraire du précédent. Le sogdien, avec « méchant de caractère et sans affection », ne nous éclaire pas, non plus que le fait qu'il s'agit du renard. Mais le sens que j'ai adopté est conforme à tibétain A « à la nature sans fixité » (*ran-b'zin mi brtan-ñin*) et à tibétain B « qui change beaucoup » (*'gyur-ldog che-ñin*). On sait qu'en Chine le renard est par excellence l'animal de toutes les métamorphoses.

(129) 小時眼惡 *siao-che yen-ngo*; C a 少風 *chao-fong*. A a deux caractères de trop pour le rythme; je pense que le texte primitif avait 少眠 *chao-mien*, « dormant peu », ce qui est la leçon de B; *mien* s'est altéré en *yen* (erreur facile et fréquente; B a en un cas 眼睡 *yen-chouei* là où A et C ont correctement 眠睡 *mien-chouei*) et cette première erreur a entraîné les autres; les deux traductions tibétaines ont bien « dormant peu » (*gnid chun-ñin*); quant au *chao-fong* de C, il a dû être amené par le fait que les deux caractères suivants, 多怒 *to-nou*, s'étaient altérés dans C en 多恣 *to-tseu*.

(130) 好姪 *hao yin*: le sogdien a « qui aime à examiner », ce qui suppose une autre leçon. Le tibétain est d'accord avec le chinois.

(131) A et B ont 鸛鵒 *k'iu-ko*, C écrit 鸛鵒 *k'iu-ko*, mais il faut presque certainement lire 鸛鵒 *k'iu-yu*, nom de l'acridothère ou merle huppé de Chine (voisin du *maina* ou *mynah* de l'Inde). Le *k'iu-ko*, d'après GILES, est un hibou, *Bubo maximus*; cf. aussi le ch. 17 du *Yi ts'ie king jin yi* de Hiuan-ying. Le sogdien rejette cette phrase après la suivante. La traduction d'« étourneau » indiquée pour le sogdien est empruntée au premier brouillon de ma traduction du chinois. Je dois ajouter toutefois qu'au VII^e siècle, le *Yi ts'ie king jin yi* ch. 3) donne *k'iu-yu* comme un synonyme de 秋露 *ts'ieou-lou*, c'est-à-dire de 鷺鷥 *ts'ieou-lou*, sorte d'échassier, et explique par lui le sanscrit *sari* ou *çari*, qui est bien un échassier (cf. par ex. CHAVANNES, *Cinq cents contes*, III, 290. Cette phrase est sautée dans tibétain A;

tibétain B a *khu-byug*, « coucou ». Le nom tibétain du coucou semble être une onomatopée, et peut-être l'analogie phonétique avec *k'iu-yu* (**g'iu-i'wok*) a-t-elle seule guidé ici le traducteur.

(132) Le verbe sogdien est ambigu. La traduction adoptée par GAUTHIOT supposerait que le traducteur sogdien eût compris 纏身 *ich'an-chen* au sens de « tordre son corps » ; mais le sens que j'ai adopté me semble bien plus naturel, et sogdien *prny''t* peut s'y ramener (cf. le lexique). D'ailleurs tibétain A a « envelopper son corps avec des vêtements » (*gos-kyis lus dgri* [= *sgril*]-*va*) ; tibétain B est obscur (*lus-sbrin 'dod-pa* ; je ne connais pas *sbrin*). On sait que la coutume en Chine est de dormir nu ; on comprend par ailleurs qu'une opposition soit établie entre ces gens toujours couverts et les serpents qui se dépouillent au moment de la mue.

(133) 蛇虺 *chō-yuan*. Le mot *chō* seul signifie « serpent » en général ; *yuan* est parfois traduit par « vipère » par ex. par le P. TARANZANO. CHAVANNES a adopté « cobra » pour *yuan*, mais hypothétiquement (*Cinq cents contes*, I, 180). Les gloses du *Yi ts'ie king yin yi*, ch. 18, montrent qu'au VII^e siècle Hiuan-ying n'avait déjà plus une notion précise de l'expression *chō-yuan* ou *yuan-chō* ; en outre on confondait alors parfois 虺 *yuan* et 虺 *houei*. Tibétain A a « serpent et lézard » *sbrul dan rca'dras-pa* [corr. *rcañs-pa*] ; tibétain B a seulement *rcañs-pa*.

(134) 火毒 *houo-tou* ; on peut aussi comprendre « un venin enflammé ».

(135) 蝎 ne doit pas se lire ici *ho*, ce qui est sa prononciation régulière, mais est, comme il arrive souvent, employé pour 蠍 *hie*, « scorpion ».

(136) 狸 *li* n'est pas à interpréter ici avec sa valeur propre d'animal voisin du renard, mais comme un substitut fréquent de 狸 *li*, « chat sauvage ». Tibétain A a bien *byi-la*, « chat » : le *byi-ra*, « souris », de tibétain B est une faute de texte.

(137) Ici le sogdien insère dix lignes (l. 337—347) qui ne se trouvent pas dans le chinois (ni dans les traductions tibétaines), puis répète la présente phrase et continue d'accord avec le chinois. Il y a là une interpolation évidente.

138) 青雀 *ts'ing-ts'io* ; *ts'ing* est comme toujours vert aussi bien que bleu. Le P. TARANZANO donne *ts'ing-ts'io* comme noms du durbec verdâtre et du verdier. Le tibétain a traduit littéralement.

(139) 黃門 *houang-men*, mot à mot « portes jaunes » ; le terme est bien connu.

(140) Mot à mot « à deux racines » et « sans racines ».

(141) Il semble que le sogdien ait reporté ce mot « venimeux » dans la première partie de la phrase.

(142) Le sogdien développe ce membre de phrase.

(143) 百千萬人 *po-ts'ien-wan jen* ; le sogdien a « pendant cent ans, dix mille hommes » ; il semble donc qu'il ait été traduit sur un texte qui avait 年 *nien* au lieu de 千 *ts'ien*.

(144) Nous avons ici un écho de la légende selon laquelle un animal, qui est tantôt l'éléphant et tantôt le rhinocéros, n'a pas d'articulation aux jambes, si bien qu'il ne peut se coucher pour dormir, mais dort debout appuyé contre un arbre ; s'il tombe, il ne peut pas se relever. La fausseté de cette tradition, en ce qui concerne l'éléphant, est déjà dénoncée par CHRISTOPHE BORRI (*Relation de la Cochinchine*, éd. de LILLE, 1631, in-8, 33—34). M. LAUFER l'a étudiée en Occident et en Extrême-Orient (*T'oung Pao*, 1913, 361—364, et *Chinese Clay Figures*, p. 146 ; cf. aussi ma note du *T'oung Pao*, 1921/1922, 408), et, n'ayant rencontré cette légende pour l'éléphant que dans le *Physiologus*, a supposé que cette substitution de l'éléphant au rhinocéros était une idée occidentale arbitraire. Il est donc intéressant de voir cette même

tradition attestée ici pour l'éléphant dans un texte purement chinois. La légende, sous sa forme occidentale relative à l'éléphant, semble avoir fait autrefois fortune dans le monde slave, à en juger par les indications des *Izv. Otd. R. Yaz. i Sloves.* de l'Académie des Sciences de Russie, XXIII, II, 196.

(145) 齋 est à lire 齋 *tchai* comme *supra*, n. 25 et *infra*.

(146) 百萬萬歲 *fo-man-man souei*; B a « cent mille myriades d'années » comme plus haut; le sogdien n'a que « cent myriades d'années ».

(147) 寒鴉虫; il faut lire 寒號虫 *han-hao-tch'ong* comme dans C. C'est là le nom de la roussette, c'est-à-dire d'une très grande chauve-souris; cf. le *Vocabulaire* du P. TARANZANO et le *Ts'eu yüan*. Le mot *han*, « froid », qui entre dans son nom, explique la traduction « insecte frigide » du sogdien. Tibétain A a traduit tant bien que mal par « insecte desséché par le froid » (*grän-vas sbrebs-pa'i srin-brü*); tibétain B a *bu-lün-pa'i hja*, nom d'oiseau qui m'est inconnu.

(148) Le sogdien a « l'enfer du sol de fer brûlant »; peut-être est-ce par inadvertance que le traducteur a rendu ici littéralement le mot *ti*, « terre », « sol », qui entre dans l'expression chinoise désignant l'enfer. *ti-yu*, « prison de la terre ».

(149) 咽寒病 *yen-han ping*, à lire 咽塞病 *yen-sai-ping* avec B et C: le nom de cette maladie se rencontre déjà dans la biographie du célèbre médecin Houa T'o au *Heou han chou*.

(150) 反縛 *fan-fou*, mot à mot « lier en retournant ». Pour d'autres exemples bouddhiques de cette expression, cf. *Tripit.* de Kyōto, XIV, I, 8 r°; IV, 51 r°, 61 v°.

(151) Mot à mot, ils meurent « le souffle coupé », ce que le sogdien traduit littéralement.

(152) Le texte donne ici la liste usuelle des « dix actes mauvais » (*akuśala*).

(153) Au lieu de 二妻 *er-ts'i*, « deux épouses », j'ai adopté 夫妻 *fou-ts'i*, « mari et femme », de B, qui semble appuyé par le sogdien. Mais d'une part, dans la phrase sogdienne, le sujet de « se dispute » peut être aussi bien la première femme (*ḍṣ'ngmwh*) que le mari; d'autre part, tibétain B, qui parle de « première et seconde épouses » *shen-chun*, a dû avoir sous les yeux un texte qui disait « deux épouses », et peut-être en est-il de même pour tibétain A (*chun-ma dan phan-chun rcod-ñi*).

(154) Mot à mot « qui [le] détruit ».

(155) 大化主 *ta houa-tchou*. L'expression de *houa-tchou*, « maître de la conversion », s'est employée pour désigner les généreux donateurs, et c'est sûrement le cas ici. Le traducteur sogdien n'a pas compris et a fait du prosélytisme et de la générosité deux mérites distincts. Tibétain A a traduit par « grand maître de l'exhortation » (*bskul-ra'i bdag-po chen-po*); tibétain B paraphrase.

(156) Cf. *supra*, note 96.

(157) La fin de cette phrase et le début de la suivante n'ont pas de correspondants en sogdien; peut-être s'agit-il d'une lacune accidentelle due à un copiste.

(158) 今身作邑主中正維那輪主者. Je ne sais ce dont il s'agit. C écrit 輪王 *louen-wang*, « roi à la roue », (*cakravartin*), qui est hors de question ici. Le *louen-tchou* doit être lui aussi un « maître » en ce sens qu'il est un « maître du don », un donateur: je ne puis rien dire de plus. Le tibétain est obscur, mais ne parle pas de « roue » (A: *che-'di-la groñ dan groñ-gi gco-ror gyur kyan dran rkan che ñiñ chos bñin-du skyon-var byed-pa gan yin-pa de ni...*; B: *che-'di-la chos-kyi 'gro-ra dan chos-la dan pan-mi'i mchog-tu 'gyur-ro...*

(159) Au lieu de 所向對偶, C a 所向偶諧; le sens est le même.

(160) Cette phrase est sautée en sogdien. Le chinois — 闡提 *ji-tch'an-t'i* (**iēt-t's'ian-d'iei*) représente une forme prākrite **icchāṇḍi* de *icchāntika*. Ce ne fut longtemps là qu'un mot que le dictionnaire de BÜHTLINGK enregistrait sous la forme *icchantika* d'après la *Mahāvīṛṣatti*, et encore en 1897, de HARLEZ, rencontrant la transcription chinoise — 闡底 *ji-tch'an-ti* (**iēt-t's'ian-tiei*), rétablissait fautivement « *icchānishti*, hérétique » (T'oung Pao, 1897, 141). Le terme se rencontre en sanskrit, écrit *icchāntika*, dans le *Laṅkāvatāra*. Il n'a été étudié, à ma connaissance, que par ODA TOKUNŌ dans son *Bukkyō daijiten*⁶, 75 (en y joignant 21 et 626), et par M. TUCCI dans *Linee di una storia del materialismo indiano* (Mém. de l'Acad. des Lincei pour 1923, parus en 1924, pp. 271—272). ODA et M. TUCCI ont bien montré que l'expression a le double sens d'un être qui se plaît dans l'existence et ne cherche pas la libération, et d'un bodhisattva qui ne veut pas entrer dans le *nirvāṇa* avant que tous les êtres soient sauvés. L'histoire de cette double conception est assez obscure, et l'étude détaillée des termes mêmes — il y a, à côté d'*icchāntika*, un 阿闍提 *a-tch'an-t'i* qu'on est amené à rétablir de façon assez anormale en *anicchāntika* — pourrait réserver quelques surprises. Quoi qu'il en soit, c'est forcément dans le premier sens, celui où M. TUCCI prête à *icchāntika* une valeur voisine de « matérialiste », que le mot est pris dans notre texte.

(161) Pour les vêtements qui apparaissent spontanément, cf. J. A., 1913, I, 124.

(162) Au lieu de 人出 *jen-tch'ou*, je lis 入出 *jou-tch'ou* comme dans B.

(163) Le sogdien transcrit le terme, mais en écrivant le premier élément sous la forme 'n'nyt'r', c'est-à-dire **amūṭḍara* ou **anūxtara*. Cette orthographe est peut-être due à ce que la version sogdienne est faite sur le chinois. En effet le mot chinois 耨 *neou* (**neu*) a aussi une prononciation *jou* qui est un ancien **nījwok*; il est possible qu'il faille retrouver dans -nīj- du sogdien la gutturale finale de cette seconde prononciation. Toutefois cette explication, qui se heurte à une petite difficulté pour la transcription éventuelle de l'initiale du mot chinois, ne pourra pas être maintenue si la formule se retrouve telle quelle dans d'autres textes sogdiens qui, eux, ne seraient pas traduits du chinois.

(164) 無生忍 *wou-cheng-jen*, abrégé de 無生法忍 *wou-cheng-fa-jen* pour une raison de rythme; B donne d'ailleurs l'expression complète. C'est l'*anutpādadharmakṣānti*, que M. S. LÉVI *Mahāvīra-sūtrālaṅkāra*, II, 315, rend par « patience des idéaux sans production ».

(165) Au lieu de 正者 *tcheng-tchō*, je lis 亡者 *wang-tchō*, conformément à B, qui est appuyé par le sogdien.

(166) Au lieu de 勸喜 *k'iu-an-hi*, il faut lire 歡喜 *houan-hi* comme dans B.

१०८
११२/२२

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI

Please help us to keep the book
clean and moving.
